Bibliothèque Politique et Economique

CAPITAINE H. SEIGNOBOSC
ANCIEN OFFICIER A LA MISSION D'ORIENT

Turcs et Turquie

LA VIEILLE TURQUIE — LES JEUNES TURCS — L'ARMÉE OTTOMANE — LE RÔLE DE LA FRANCE EN ORIENT — LA TURQUIE ET LA GUERRE — LES DARDANELLES — L'ARMÉNIE MARTYRE — L'AVENIR.

Avec 4 cartes hors texte

PAYOT, PARIS

Turcs et Turquie

La vieille Turquie — Les jeunes Turcs — L'armée ottomane — Le rôle de la France en Orient — La Turquie et la guerre — Les Dardanelles — L'Arménie martyre — L'avenir

Un volume in-16, avec 4 cartes . . . . . **6** fr.

PAYOT & C^ie^, 106, Bd St-Germain, PARIS

Le capitaine Seignobosc a vécu longtemps en Turquie, faisant partie de son armée en qualité de Membre de la Mission Militaire française. Il a donc puisé les éléments de son livre, non dans les renseignements tirés d'autres ouvrages, mais dans ses observations personnelles.

Il a assisté à l'avènement au pouvoir des Jeunes Turcs, a étudié leurs chefs, Talaat, Enver, Mahmoud-Moukhtar, Djemal, etc.; puis il a vu se développer l'influence de la Mission allemande qui, dès le commencement de l'année 1914, avait organisé l'armée turque pour en faire une auxiliaire précieuse de celle du Kaiser, et cela sous les yeux aveuglés de nos diplomates et de nos dirigeants, sans aucune réaction de notre part. Après avoir montré la puissance de cette armée, dont notre Etat-Major, mal renseigné lui-même, faisait fi, l'auteur commence le récit historique de la campagne des Dardanelles et montre que là encore des erreurs ont été commises, faute de renseignements sûrs. Topographe de grand mérite, le capitaine Seignobosc donne plusieurs cartes qui facilitent beaucoup la lecture de cette partie importante de son œuvre.

En terminant, l'auteur s'efforce de faire saisir le rôle que la France doit remplir dans cette Turquie qu'elle a presque créée, au moment où le réveil inquiétant de l'Islam et la poussée bolchevique vers l'Inde, lui donnent une importance capitale. **Turcs et Turquie** est un livre très étudié, très vécu et de grande franchise, qu'il sera utile de consulter pour bien saisir l'importance des traités que l'on rédige en ce moment.

TURCS ET TURQUIE

DU MÊME AUTEUR

LA TOPOGRAPHIE ET SON ÉTUDE DANS L'ARMÉE. Chapelot, éditeur.

TOPOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE. Ouvrage récompensé par la Société de Topographie de France (Prix du ministre des Colonies), 7e édition. Lavauzelle, éditeur.

TOPOGRAPHIE GÉNÉRALE. (Levés de reconnaissance et d'exploration. — Levés de précision et d'arpentage. — Tachéométrie. — Reproduction des cartes. — L'emploi de la topographie pendant la dernière guerre.) *En préparation.*

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

CAPITAINE H. SEIGNOBOSC

ANCIEN OFFICIER A LA MISSION D'ORIENT

TURCS ET TURQUIE

LA VIEILLE TURQUIE — LES JEUNES TURCS — L'ARMÉE OTTOMANE — LE RÔLE DE LA FRANCE EN ORIENT — LA TURQUIE ET LA GUERRE — LES DARDANELLES — L'ARMÉNIE MARTYRE — L'AVENIR

Avec quatre cartes.

PAYOT & C^IE, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1920

Tous droits réservés.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1920, by Payot et C^ie^.

A

M. CHARLES ANDLER

Professeur à la Sorbonne.

Hommage d'admiration et de reconnaissance.

H. S.

TURCS ET TURQUIE

PREMIÈRE PARTIE

LA TURQUIE A TRAVERS L'HISTOIRE

CHAPITRE I

LA VIEILLE TURQUIE

BYZANCE. — HISTOIRE RÉSUMÉE DE L'EMPIRE OTTOMAN. — DÉCADENCE MILITAIRE. — LE RECUL DE LA BARBARIE MUSULMANE. — ABD-UL-HAMID. — LE PANISLAMISME.

Byzance.

Je n'essayerai pas de faire l'historique complet de l'empire d'Orient. Il me suffira de dire que, pendant plus de dix siècles, cet empire résista aux attaques des Goths, des Huns, des Arabes, des Slaves, des Avars, des Bulgares, des Serbes et longtemps des Turcs. Byzance sera assiégée vainement par les Arabes du calife Omar et par les Bulgares du tsar Siméon. Les Croisés, seuls, parviendront à pénétrer dans la ville aux sept collines (1204), Mais leur domi-

Grèce et ouvre le Bosphore aux flottes étrangères. Bientôt l'intervention de l'Europe est nécessaire pour sauver le sultan, gravement menacé par Méhémet-Ali. L'Egypte et la Grèce deviennent indépendantes (1830).

La guerre de Crimée (1854-1855) délivre momentanément Abd-ul-Medjid (1839-1861) du péril moscovite. Mais sous le règne d'Abd-ul-Aziz (1861-1876), la Russie encourage les soulèvements des peuples balkaniques, au nom du panslavisme. Abd-ul-Hamid II (1876-1909) doit soutenir une campagne longue et difficile contre les Russes. Ces derniers, après la chute de Plevna, s'avancent jusqu'aux portes de Constantinople. Le traité de San-Stefano (1878) enlève à la Turquie les trois quarts de son territoire. Si les clauses en sont révisées à Berlin (13 juillet 1878), l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro n'en est pas moins reconnue. La Thessalie reste à la Grèce; la Bulgarie conquiert son autonomie; l'Angleterre gagne Chypre et l'Autriche-Hongrie le protectorat de la Bosnie-Herzégovine.

Depuis le traité de Berlin, les soulèvements et les guerres n'ont jamais cessé, marquant le recul continu de la puissance ottomane en Europe. C'est, en 1885, l'union de la Roumélie à la Bulgarie; en 1897, la révolte et l'autonomie de la Crète; la même année, la guerre gréco-turque; puis les révoltes d'Albanie et de Macédoine. En 1909, l'Autriche annexe la Bosnie-Herzégovine. En 1911, l'Italie s'empare de la Tripolitaine. Puis c'est l'assaut général des Bulgares, des Serbes, des Grecs et des Monténégrins (1912); enfin la guerre mondiale (1914).

Décadence militaire de la Turquie.

Le Turc était descendu de la Sibérie méridionale dans un état de sauvagerie à peu peu complet. Alors que les Arabes s'étaient vite affinés au contact des Grecs, les Turcs devaient se civiliser à peine au milieu des peuples qu'ils avaient conquis, et ce fut un terrible recul pour la civilisation que cet envahissement progressif des hordes ottomanes, venues des steppes de l'Asie centrale.

Habitués à une existence de privations, cavaliers infatigables, à l'égal des Huns et des Mongols, leurs frères de race, les Turcs ont représenté jusqu'au XVII^e^ siècle le type des soldats vagabonds du Moyen Age, mettant leur force brutale au service de l'idée religieuse. Renforcés constamment par les peuples asservis, ils demeurèrent longtemps vainqueurs, car les premiers moyens d'action militaires étaient rudimentaires. Quand on commença à utiliser les armes à feu, leur valeur guerrière ne diminua pas aussitôt. Il était relativement facile de manier les premiers fusils à pierre. La balle ne faisait que préparer le choc brutal et la véritable tactique n'existait pas.

D'autre part, l'armée turque représentait un organisme très fort, avec le corps des *Janissaires*. Depuis Orkhan I^er^, toute famille chrétienne, en pays annexé, était obligée de fournir au sultan un enfant sur trois qu'elle possédait. C'était la loi du *Devchurmé* (cueillette). Les enfants ainsi enlevés étaient instruits dans des écoles militaires, et, une fois parvenus à l'âge de dix-sept ans, on les versait dans le corps des Janis-

saires. Ce système de recrutement imposé par la force fut perfectionné et atteignit son développement complet sous le règne de Bayazid II.

Les victoires de la Turquie ne peuvent donc être attribuées aux Turcs seuls. Elles ont été gagnées en grande partie par des mercenaires islamisés qui, brutalement arrachés à leurs familles, dès leur plus tendre enfance, oubliaient leur origine. Ils devenaient des aventuriers pour lesquels le métier des armes représentait un culte, et la caserne, le foyer familial. Les enfants ravis aux populations chrétiennes devenaient des soudards féroces. Confondant l'esprit de corps avec le fanatisme, et représentant une sélection physique très supérieure, ils formaient une armée incomparable. Tant que le corps des Janissaires est resté solidement constitué, la Turquie est demeurée imbattable. Mais, à partir du XVII^e^ siècle, elle décline rapidement, justement parce que les Janissaires sont moins nombreux et moins disciplinés.

De plus, le luxe pénètre dans les intérieurs ottomans, bientôt meublés de divans et de tapis. Les Turcs s'habituent au café et même à l'opium. Ils fixent définitivement le centre de leur empire sur les rives du Bosphore. Eux, dont les pères campaient sous la tente, bâtissent des maisons et des palais. Leur caractère éminemment guerrier se modifie, et l'armée subit le contre-coup de cet amollissement général. Les mahométans obtiennent du sultan de faire entrer leurs enfants dans les régiments (ortas) de Janissaires qui jouissent d'avantages considérables, et bientôt la loi du Devchurmé tombe en désuétude.

Le corps d'élite des Janissaires diminue progressi-

vement de valeur et les armées du sultan vont subir de graves échecs. Sobieski, Montécuculli, le prince Eugène brisent l'élan ottoman et la Turquie décline parce que ses traditions militaires s'en vont. Sans la Révolution française qui détourna vers l'Occident les efforts de Catherine II et de Joseph II, la Turquie aurait très probablement disparu de la carte européenne à la fin du XVIII[e] siècle.

Sélim III (1789-1808) fut le premier sultan qui songea sérieusement à une rénovation de la Turquie. Il se décidait bien tardivement! Les Russes lui avaient enlevé la Moldavie et la Valachie; Bonaparte avait battu ses armées en Égypte et en Syrie.

Ces défaites étaient en grande partie imputables aux Janissaires dont la valeur guerrière diminuait. Sélim essaye de les remplacer par des troupes nouvelles qui reçoivent le nom de Nizam-Djedid. Mais les Janissaires se révoltent et Sélim est étranglé dans son palais (1808).

Mahmoud II (1809-1839) reprend les projets de son prédécesseur. En 1826, il oblige le Cheik-ul-Islam à rendre un décret (fetva) contre les Janissaires qu'il fait massacrer. Il constitue les cadres de l'armée nouvelle avec des jeunes Grecs enlevés à leurs familles. Les progrès réalisés sont lents, et cela est d'autant plus grave pour la Turquie qu'elle doit faire face à la révolution hellénique (1821-1829). L'armée égyptienne, réorganisée par des officiers français, défait les Turcs à Koniah (1832) et à Nézib (1839). L'empire ottoman penche à ce moment vers la ruine, et cela uniquement parce que sa puissance militaire est à son déclin.

Il faut dire aussi que les progrès de l'arme-

ment avaient été en s'accentuant depuis la fin du XVIII[e] siècle. Cependant les Turcs, essentiellement routiniers, continuaient à se servir de canons et de fusils démodés; leurs régiments étaient constitués avec des éléments hétérogènes; leurs méthodes tactiques restaient désuètes à une époque où, pour vaincre, il ne suffisait plus de marcher longtemps et de frapper fort. Et puis la Turquie subissait une grave crise d'effectifs. Elle ne pouvait faire face aux soulèvements des nations opprimées qui se révoltaient tour à tour. Elle avait établi son hégémonie en Orient par la force brutale dont l'expression était représentée par un militarisme tout primitif. L'évolution des méthodes de guerre, l'action dissolvante de la civilisation sur ses hordes barbares, ont diminué sa puissance, et son fanatisme irréductible a seul réussi à la préserver au XIX[e] siècle d'une ruine définitive.

A une époque où l'idée de patrie était presque éteinte chez les peuples conquis, dénués du reste de tout moyen efficace de lutte, l'armée ottomane pouvait imposer ses volontés. Mais quand les idées libérales de l'Occident se sont diffusées chez les opprimés, quand les paysans serbes et bulgares ont appris à penser, ils ont évoqué l'image d'une patrie reconstituée. Et, dès la fin du XVIII[e] siècle, ils ont recommencé à combattre, appliquant la vieille maxime des opprimés : *In spem contra spem.* Quand, au lieu de mauvaises piques, ils ont eu dans les mains des armes à feu perfectionnées, ces parias ont engagé contre la Turquie une lutte sans merci, et quand ils sont parvenus à s'unir sous l'égide de la grande Russie, ils ont brisé leurs chaines!

J'ai montré les efforts malheureux de Mahmoud II pour refaire une armée.

Ses successeurs : Abd-ul-Medjid (1839-1861), Abd-ul-Aziz (1861-1876), Abd-ul-Hamid (1876-1909), s'efforcent de parvenir au même but. Ils font appel aux missions étrangères. Plusieurs sont composées d'officiers français. Leurs efforts échouent, car l'armée turque reste définitivement en marge d'un modernisme qui pourrait la sauver. Si le soldat ottoman est courageux, endurant et fidèle, par contre l'officier, à part de rares exceptions, n'a jamais possédé une mentalité suffisante pour que l'on puisse faire aboutir des réformes sérieuses.

Les appuis matériels n'ont cependant point manqué à la Turquie. Les Arméniens ont forgé ses premières armes. Les Arméniens encore, aidés des Grecs, ont fondu des canons et fabriqué des munitions; des Grecs ont créé la flotte turque. C'est avec des pièces de gros calibre inventées par un renégat, un fondeur hongrois transfuge, Orban, que Mahomet II ose attaquer Byzance. Le célèbre corsaire Ariodant Barberousse est d'origine grecque. Mustapha III charge le baron de Tott de fortifier le Bosphore et les Dardanelles et de réorganiser l'armée et la marine (1769). En 1799, l'émigré français Philippeaux commande, à Saint-Jean-d'Acre, les troupes turques contre les soldats de Bonaparte. En 1807, notre ambassadeur à Constantinople, le général Sébastiani, organise les défenses des Dardanelles et repousse l'attaque de la flotte anglaise de l'amiral Dukworth.

Mais du jour où la guerre devient un art, les conseils les plus éclairés restent impuissants pour ramener la victoire sous les drapeaux de l'armée

ottomane. Celle-ci possédait trop de défauts d'organisation, et malgré le zèle apporté en dernier lieu par l'état-major allemand pour les faire disparaître, cette armée n'est jamais parvenue à remonter la pente sur laquelle elle glissait. Finalement elle a disparu après la débâcle de Naplouse (1918).

Le recul de la barbarie musulmane.

Le Turc n'a jamais rien créé. Il a simplement hérité de situations toutes faites.

Des races industrieuses et très civilisées, successivement asservies, constituaient, pour l'empire des sultans, une source de richesses. Mais, continuellement rançonnées et pillées, elles étaient forcées de décliner. Les peuples restés en relation directe avec l'Occident, les Grecs de la côte d'Asie, les habitants des grands ports, comme Smyrne et Constantinople, devaient seuls échapper à cette déchéance.

Les Turcs ne cherchaient pas, du reste, à empêcher la disparition des peuples vaincus. Ils s'efforçaient au contraire de la hâter le plus possible.

Un exemple frappant, à l'appui de cette thèse : Midhat-Pacha, le ministre le plus libéral de la Turquie, disait couramment : « Nos ancêtres ont eu tort de ne pas imposer l'islamisme à nos sujets d'Europe. Il faudrait user de toutes les circonstances pour modifier à notre profit la proportion numérique des deux religions (1). »

Or Midhat était un vrai civilisé, très honnête et fort bienveillant pour les chrétiens. Aussi peut-on se

(1) Bareilles : *Les Turcs*. Perrin, éditeur.

faire une idée de la méthode de centralisation administrative suivie par les fonctionnaires turcs qui, ne possédant pas la culture de Midhat, étaient restés au XIX^e^ siècle presque aussi arriérés que leurs ancêtres du XIV^e^.

Il est donc facile de comprendre pourquoi la Turquie a marché si vite vers la ruine. Elle était incapable de s'administrer elle-même. Des Arméniens ou des Grecs dirigeaient les finances, construisaient des routes, bâtissaient des maisons, édifiaient des mosquées. Héritiers d'une civilisation ancienne, ils géraient l'administration turque. Mais ils ne s'islamisaient pas. Leur âme restait étrangère. Ces *rayas* servaient les sultans par pur intérêt personnel. La décadence de la Turquie, si riche dans les premières années de ses conquêtes, provient surtout de la corruption de ces grands fonctionnaires qui s'enrichissaient vite, tout en remplissant le trésor du sultan. Les *valis* (préfets) et les *kaïmakans* (sous-préfets) s'empressaient de les imiter.

Aussi, dès le règne d'Abd-ul-Aziz, le trésor est-il généralement vide. Des emprunts continuels à l'étranger servent simplement à régulariser les excédents de dépenses.

Pour empêcher la banqueroute, les ministres emploient des procédés aussi ingénieux que bizarres. Mahmoud-Nédim, au temps d'Abd-ul-Hamid, réalise des économies en payant seulement la moitié d'un coupon de la Dette. L'Arménien Agob-Pacha réussit à fournir quinze millions de revenus annuels à son maître. Pour cela il enlève au fisc les terres les plus fertiles, dont il verse les impôts dans le trésor impérial. Il puise à pleines mains dans les caisses des

retraites et de l'instruction publique, ne paie que la moitié de la solde à l'armée, etc...

L'administration turque a représenté, de tout temps, un régime de vols et de turpitudes. Les populations ont été pressurées sans pitié et aussi sans prévoyance de l'avenir et il en est résulté, au XIX[e] siècle, une ruine rapide de l'empire.

Entre les mains des grands aventuriers qui la gouvernaient, la Turquie conquérante et guerrière s'est anémiée. Son alliance avec les Austro-Allemands ne ne pouvait la sauver. Elle était destinée à servir de gage et de champ d'exploitation, quoiqu'il advint.

Si les sultans ont confié à des rayas convertis la direction des finances, des travaux publics, des postes, etc..., c'est que leurs propres sujets ne pouvaient ni créer, ni diriger. Aussi, malgré la brutalité continue du Turc conquérant, les populations asservies ont-elles réussi à se reformer et à vivre, quand de grands patriotes, comme Kara-Georges, Milosch Obrenovitch, Alexandre Ypsilanti, leur ont rappelé le passé. Ni les massacres en masse, ni les déportations, ni un régime continu d'oppression et de terreur n'ont pu détruire complètement les races opprimées. Leur cœur a continué à battre, car elles conservaient l'espérance.

Les Turcs ont bien essayé de poursuivre le principe de l'ottomanisation à outrance. Ils n'ont jamais réussi à le faire aboutir. Qu'on se souvienne de ce qui s'est passé après la révolution de 1908. Sous prétexte d'égalité et de patriotisme, les Jeunes-Turcs avaient décrété le service militaire obligatoire pour les diverses nationalités vivant sur le sol ottoman. Or, en 1912, au moment de la guerre de Thrace, les

contingents arméniens et grecs enrôlés dans l'armée du Sultan ont créé des embarras sérieux au commandement turc sans lui donner d'appui efficace. L'expérience a été encore moins heureuse en 1915, quand Djemal-Pacha a voulu incorporer des éléments syriens dans son armée, lors de son expédition contre le canal de Suez. Ce n'était pas en effet les proclamations de libéralisme des Jeunes-Turcs qui pouvaient faire oublier aux populations de la Macédoine, à celles de la côte d'Asie ou aux Arméniens massacrés en masse, les cruautés du passé!

Dans l'empire ottoman, chaque race a donc réussi à conserver ses mœurs, sa langue et ses aspirations. La brutalité des sultans n'a jamais été assez forte pour faire disparaître le souvenir de la patrie ancienne, et tandis que les nationalités asservies remontaient peu à peu du fond de l'abîme, les Turcs diminuaient en nombre et en force parce qu'ils avaient seulement une mentalité de barbares!

Abd-ul-Hamid.

Celui que l'Histoire a baptisé du nom de *sultan rouge*, a commencé son règne en 1876. Il succédait à l'inoffensif Mourad V dont l'oncle Abd-ul-Aziz avait été détrôné dans la nuit du 30 mai 1876, à la suite d'un soulèvement militaire auquel les cuirassés turcs ancrés devant le palais de Dolma-Bagtché apportèrent un concours efficace.

Midhat-Pacha, nommé grand-vizir, était le créateur du nouveau régime; il en fut aussi l'inspirateur. A l'entrevue de Muslou-Ouglou, Abd-ul-Hamid accepta toutes les conditions qui lui furent imposées par le

parti libéral. Le 23 septembre 1876, il accordait une nouvelle constitution. La Turquie devait avoir un conseil des ministres responsable, un parlement composé d'une Chambre des députés élue par la nation et un sénat nommé à vie. La Constitution proclamait la liberté de la presse, le droit de réunion et d'association, l'égalité devant la loi, l'admission de tous les habitants de l'empire aux emplois de l'État, la répartition égale de l'impôt, l'enseignement obligatoire, etc... Combien de promesses de réformes faites à peu près dans les mêmes termes par les sultans précédents, sous la pression des puissances européennes, et qui n'avaient jamais abouti.

Mahmoud II avait promulgué la loi du Tanzimat ; Abd-ul-Medjid, celle du Hatti-Chérif (1839) et ensuite celle du Hatti-Humayoun (1856). Abd-ul-Aziz avait fait paraître la loi des Vilayets (1864). Aucun de ces projets n'avait cependant permis de réaliser des réformes appréciables!

A son avènement, Abd-ul-Hamid inspira confiance au parti Jeune-Turc qui l'avait appelé au pouvoir. Mais il se promettait bien de ne tenir aucun de ses engagements. Le 5 février 1877, il renvoyait l'homme auquel il devait tout : Midhat-Pacha, pris par lui, au début, comme grand-vizir.

Quelques semaines après, les Russes passaient le Danube. Mais ni les défaites subies par l'armée ottomane, ni les menaces de l'Europe, ne purent décider le sultan à exécuter ses promesses, représentées par la constitution de 1876, exigées ensuite par l'article 23 du traité de Berlin (1878), proclamées une fois de plus solennellement par les 327 articles de la loi des

Vilayets (1888), exigées enfin par les puissances européennes, le 10 février 1897.

Abd-ul-Hamid savait fort bien que chaque grande puissance occidentale était décidée à empêcher sa voisine de prendre l'initiative d'un démembrement de l'empire ottoman. Aussi toute sa politique sera-t-elle faite de promesses, de semblants de concessions et surtout de mauvaise foi.

Abd-ul-Hamid a été le type du véritable osmanli. Il s'est considéré comme le successeur du Prophète, comme le chef suprême du monde musulman. Il n'a jamais pensé que les réformes européennes pourraient régénérer ou sauver la Turquie.

Bien que vivant confiné dans son palais d'Yildiz-Yosk, il comprenait fort bien l'Occident. Personne ne l'a plus méprisé que lui!

Et c'est à cet Ottoman de vieille race que les ambassadeurs des diverses puissances demandaient des réformes! Les États européens escomptaient fermement des résultats. Quelle illusion! Avec cet air de bonne foi que savent si bien prendre les Orientaux, le sultan promettait tout..., mais ne tenait jamais?

Abd-ul-Hamid était dans toute la force du terme un traditionaliste. Il y avait en lui une véritable âme d'Osmanli têtu, routinier, mais doué aussi d'une puissance de pénétration extraordinaire.

Aidé par une police intérieure et extérieure admirablement organisée, jetant sans compter les millions dans les plus hautes sphères politiques de l'Occident, Abd-ul-Hamid connaissait les projets des puissances étrangères, et même leurs notes diplomatiques, avant qu'elles lui fussent communiquées. Il sut employer

l'argent avec discernement, et on peut l'appeler le grand corrupteur. Jamais il n'a hésité à proposer le marché à tout individu un peu influent.

Défiant, comme tous les despotes, Abd-ul-Hamid s'entourait d'une garde formidable d'Albanais et d'Arabes. Il leur accordait toutes les faveurs, pendant que ses troupes régulières, mal payées et à peine nourries, combattaient aux quatre coins de l'empire, en invoquant son nom ! Egoïste à l'extrême, il sacrifiait des sommes énormes pour faire bâtir, à Yildiz, un palais grand comme une ville, où vivaient 1.300 cuisiniers et porteurs de repas (tablakiars), 1.500 domestiques, 70 eunuques et 300 femmes.

Cruel à l'excès, Abd-ul-Hamid a fait exécuter sans pitié tous ceux qui le gênaient. En 1896, les massacres d'Arménie, exécutés sur son ordre, ont fait plus de cent mille victimes.

Tel est le résumé de son règne !

Le Panislamisme.

Et ce Turc fort intelligent, mais ne possédant qu'une âme de barbare, a pu continuer longtemps ses persécutions et ses crimes, grâce à la protection toute-puissante de Guillaume II.

Dans un premier voyage, en 1888, le Kaiser flatta les goûts, les manies d'Abd-ul-Hamid et encouragea ses desseins panislamiques. Tandis que Bismarck déclarait : « La question d'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien », le nouvel empereur prenait comme base de sa politique l'alliance turque qui devait ménager à son empire le libre accès vers les Indes. Bientôt l'Allemagne devenait toute-puis-

sante au palais de Yildiz. Des liens d'amitié étroits se formaient entre les deux bandits impériaux. Ne poursuivaient-ils pas le même but ? Dominer, le premier en Europe, grâce au pangermanisme, le second en Afrique et en Asie, grâce au panislanisme.

Grouper les fanatismes musulmans épars n'était pas, après tout, un rêve aussi irréalisable que beaucoup l'ont prétendu. S'il n'a point abouti, nous en sommes redevables surtout au monde arabe qui, persécuté par les Turcs depuis des siècles, a constitué le véritable obstacle à la réalisation de la politique d'Abd-ul-Hamid.

Il est très facile aujourd'hui de traiter d'insensée l'idée que poursuivait l'allié de Guillaume. Les événements l'ont condamnée. Cependant, jusqu'en 1914, la grande presse et des livres écrits par des hommes très avertis des choses de l'Orient signalaient le péril constitué par le groupement des diverses nationalités musulmanes, prêtes à marcher derrière la très chrétienne Allemagne. Une meilleure politique intérieure d'Abd-ul-Hamid eût permis la réalisation de ce plan.

La diplomatie européenne a nié le danger qui résultait de l'alliance conclue entre l'Allemagne et la Turquie. L'opinion a refusé longtemps d'y croire, malgré la présence dans l'état-major impérial ottoman de Von der Goltz, malgré l'envoi continuel d'instructeurs allemands et aussi malgré le développement toujours plus considérable de l'industrie et du commerce germaniques. La Turquie et l'Allemagne avaient cependant partie liée vingt ans avant cette guerre. Nous avons eu le tort de le nier.

Cette erreur d'appréciation est venue beaucoup du fait de la révolution jeune-turque qui, à nos yeux de

Français, représentait un régime assuré de justice et de liberté. Si nous avions mieux connu la Turquie, nous aurions raisonné autrement. Les Jeunes-Turcs étaient plus xénophobes qu'Abd-ul-Hamid, et, comme nous allons essayer de le démontrer dans le chapitre qui suit, c'est leur haine profonde de l'étranger qui les a conduits d'abord à faire la révolution de 1908, ensuite à se lier toujours plus étroitement avec l'Allemagne, au nom de l'idée panislamique qui a toujours constitué la religion politique des dirigeants de la Turquie.

Nous avons refusé d'admettre ce danger parce que nous avons trop ignoré l'âme ottomane. Elle est très différente de la nôtre et il faut bien rester persuadé qu'on ne saurait européaniser les Turcs. Certains d'entre eux, appartenant à de grandes familles, sont venus faire leurs études dans nos lycées et nos facultés. Ils parlent plusieurs langues et possèdent souvent des connaissances générales étendues. Aussitôt rentrés dans leur pays, ils redeviennent pleinement turcs, faisant leur *namaz* (prière), à la voix du muezzin, mangeant avec leurs doigts et couchant par terre, sur des nattes. Ils fument leur chibouk, et leurs rêves n'évoquent certes pas les réformes qui pourraient être utiles à leur patrie !

Fuad Pacha, célèbre au temps d'Abd-ul-Medjid, avait étudié la médecine à l'étranger. Envoyé par le sultan comme ministre plénipotentiaire à Madrid, à Saint-Pétersbourg, à Londres, à Paris, il portait ostensiblement les décorations qui lui avaient été conférées par divers souverains, et entre autres l'insigne de grand'croix de la Légion d'Honneur. Il n'empêche qu'il fut le grand massacreur des chrétiens en

Epire et en Thessalie. Au moment de notre intervention en Syrie (1861), afin de protéger les Maronites contre les Druses, il se montra franchement francophobe. Pour lui, l'Islam avait fondé l'empire. Seul l'Islam pouvait le sauver!

Il succédait à Akmed-Pacha, le généralissime de l'Arabistan et de la Syrie, gouverneur de Damas, Turc aux belles manières, élevé à Paris. Akmed se déclarait le partisan des réformes et l'ami de la France, ce qui ne l'empêchait pas d'organiser les massacres maronites. Condamné à mort par Abd-ul-Medjid, qui le sacrifiait pour calmer l'indignation européenne, il marchait impassible au supplice, en compagnie de plusieurs grands chefs ottomans, Osman-bey, Ali-bey, Abdoul-Salam, se contentant de murmurer la vieille formule qui, pour le Turc, représente toute une religion: « *Allah Akbar!* » (Dieu est grand.)

Qu'on ne s'y trompe pas! Les Turcs conservent une âme très distante de la nôtre. Aussi aucun projet de réformes ne saurait aboutir, la foi musulmane refusant toute concession. Il ne peut exister en Turquie une loi égale pour le chrétien et le musulman et les massacres périodiques sont comme la résultante de cette mentalité orgueilleuse et barbare. Ceux d'Arménie ont été organisés comme ceux du Liban et plus près de nous comme ceux de Macédoine. La grande pensée politique des Ottomans est toujours la même: « Nous avons sur notre sol des peuples chrétiens dont nous sommes les maîtres. Ils constituent un embarras, l'Europe s'obstinant à les protéger. Il faut donc les détruire, pour que l'Europe nous laisse tranquilles! »

Voilà où en est restée la politique turque, toute

faite de brutalité, et il faut bien se pénétrer de l'état d'esprit que nous exposons pour rester convaincus que les Turcs sont incivilisables. Ils ne reconnaissent qu'une loi : celle de la force !

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION JEUNE-TURQUE

MIDHAT-PACHA. — LES CAUSES DE LA RÉVOLUTION DE 1908. — LE COMITÉ UNION ET PROGRÈS

Midhat-Pacha.

La révolution de 1908 ne marque pas le commencement de la lutte entreprise par le parti jeune-turc contre l'ancien régime. Vers 1830, un mouvement important d'idées libérales s'était dessiné en Turquie, mouvement favorisé par l'Angleterre qui poussait l'empire ottoman dans la voie des réformes, afin de l'affranchir de l'influence russe imposée à l'empire ottoman par le traité d'Unkiar-Skélessi.

Depuis Mahmoud II, les sultans avaient élaboré des plans de réformes, restés tous à l'état de projets. Pour les faire aboutir, des apôtres se lèveront qui souvent finiront en martyrs. Le premier d'entre eux, qu'on peut appeler le père de la révolution ottomane,

est Midhat-Pacha. Il représente une figure de grand patriote.

Midhat-Pacha avait voyagé longtemps en Europe. Vali du gouvernement du Danube (pays bulgares), en 1861, il travaille à donner satisfaction aux revendications des populations, sans distinction de races ou de religion, crée des hôpitaux mixtes, des écoles où Turcs et Bulgares s'instruisent ensemble. Bientôt le calme règne dans la province administrée par Midhat.

En 1869, il est envoyé en Mésopotamie comme vali de Bagdad. Il applique une politique nettement locale qui fait bientôt régner l'ordre parmi les tribus nomades. Il ordonne la construction de canaux d'irrigation, fonde des banques, organise des municipalités dans les villages. En Arabie, où il commande ensuite, Midhat applique les mêmes principes et parvient aux mêmes résultats (1).

Toutes ces mesures restaient malheureusement à l'état d'ébauche. Elles ne pouvaient aboutir parce que le pouvoir central de Constantinople refusait de s'en occuper. Aussitôt que Midhat-Pacha quittait une région où la prospérité commençait à revenir, ses successeurs abandonnaient les réformes entreprises, et l'inertie turque reprenait bien vite le dessus.

Rappelé à Constantinople, Midhat y devient le chef du parti jeune-turc. Il prend une part prépondérante à la chute d'Abd-ul-Aziz (1876), et, après une entrevue à Muslou-Ouglou, avec Abd-ul-Hamid, où celui-ci accepte toutes les conditions imposées par le parti libéral, un nouveau sultanat commence.

(1) Voir : *L'Europe et la Jeune-Turquie*, de René Pinon. Perrin, éditeur.

Abd-ul-Hamid promulgue bien une constitution, mais refuse d'en assurer l'application. Le 5 février 1877, il disgracie Midhat-Pacha dont il a fait son grand vizir et ordonne de le conduire en Europe. Rappelé plus tard comme vali de Damas, Midhat est accusé d'avoir fait assassiner Abd-ul-Aziz. Enfermé dans la forteresse de Taïf en Arabie, un groupe de soldats l'y égorge le 26 avril 1883 (1).

Afin d'être assuré que le grand réformateur est bien mort, Abd-ul-Hamid envoie un de ses aides de camp qui fait déterrer le cadavre, lui tranche la tête et la rapporte au sultan rouge!

Tel fut le précurseur des Jeunes-Turcs. Homme intègre, de haute valeur morale, Midhat Pacha était avant tout un organisateur et un administrateur. Il n'avait certainement rien de commun avec la bande de parvenus qui, en 1908, allaient essayer de reprendre son œuvre. Son nom reste profondément respectable, aussi bien que celui de quelques-uns de ses disciples, les Reschid, les Ali, les Fuad, les Ahmed, les Véfiq, les Husseïn-Hilmi, etc...

Les causes de la révolution de 1908.

Afin de bien saisir la politique des Jeunes-Turcs, il est nécessaire de chercher à comprendre comment et pour quelles raisons s'est faite la révolution de 1908. Elle ne fut pas autre chose, au début, qu'une conspiration militaire.

Comme Ibrahim Ier, Mustapha II, Ahmed III, Sé-

(1) *Midhat-Pacha, sa vie et son œuvre*, par son fils Ali-Haydar-Midhat-bey. Librairie Stock. Paris, 1908.

lim III et Abd-ul-Aziz, Abd-ul-Hamid a été renversé par son armée. Pour quelles raisons?

Parce qu'il dépensait trop? Non! Parce qu'il avait fait massacrer les Arméniens? Non pas! Parce qu'il refusait d'exécuter les réformes antérieures promises par la constitution de 1876? Encore moins! Tout simplement parce qu'il n'était pas assez mahométan aux yeux de ses sujets.

L'empire musulman se trouvait en fait sous le contrôle des étrangers. Des officiers allemands dirigeaient l'état-major; des officiers italiens figuraient dans l'entourage du sultan; l'administration était entre les mains de conseillers français ou anglais. Tous étaient richement payés et avaient sous leurs ordres les officiers et les fonctionnaires ottomans.

Mais c'est surtout en Macédoine que les agents de l'Europe se trouvaient en plus grand nombre. En 1904, il y avait à Salonique 25 officiers européens chargés de réorganiser la gendarmerie. Ce chiffre fut doublé en 1905. En 1906, l'Europe imposait à la Porte le contrôle financier. En 1908, elle la forçait de subir le contrôle judiciaire et étudiait le moyen d'organiser en Macédoine une administration autonome.

L'arrivée d'instructeurs étrangers blessa profondément l'amour-propre des Turcs, surtout celui des jeunes officiers qui sortaient des écoles et se trouvaient en grand nombre dans le 3e corps d'armée placé en Macédoine.

Des écrivains ont prétendu que ces derniers n'éprouvaient aucun ressentiment contre les instructeurs imposés par les puissances européennes. C'est faux! Les officiers turcs montraient à leur égard beaucoup d'amabilité mais, au fond du cœur, une

haine violente. Ces jeunes gens supposaient à tort ou à raison posséder assez d'intelligence pour réformer eux-mêmes, sans accepter l'expérience de réformateurs qu'ils ont toujours considérés comme des intrus. Mais, avec cette politesse orientale qui transforme en franchise la plus profonde fausseté, ils n'ont rien laissé paraître de leur état d'âme et c'est de bonne foi que les conseillers européens ont pu se croire indispensables et même avoir l'illusion d'être aimés!

Ne dénions pas cependant aux officiers ou aux fonctionnaires jeunes-turcs d'avoir eu très profond le sentiment de la patrie! Ils souffraient d'être constamment espionnés par les agents d'Abd-ul-Hamid; ils s'indignaient de voir l'avancement donné aux courtisans d'Yildiz-Kiosk et de constater l'incurie des conseillers du sultan. Mais surtout, ils ressentaient une peine très réelle de se trouver commandés par des officiers français, anglais, italiens. Ces derniers percevaient des soldes très élevées, alors qu'eux mêmes, relégués au rôle de comparses, se voyaient attribuer des appointements de famine!

On a dit et combien de fois répété que les Jeunes-Turcs avaient songé à une révolte, seulement après avoir compris toute l'importance des réformes entreprises par les officiers et les conseillers européens placés à côté d'eux en Macédoine. Cette thèse est ridicule! Les Enver, les Niazi, les Djemal, les Talaat étaient suffisamment instruits et intelligents pour ne pas avoir besoin de calquer leurs idées sur celles des étrangers. Toute l'initiative de la révolution de 1908 revient donc à une élite d'officiers ottomans énergiques, ambitieux, mais avant tout patriotes.

« Il faut bien le dire, la révolution turque a surtout été un coup d'État militaire, et, circonstance peut-être unique dans l'histoire, un coup d'État accompli par les chefs, malgré les soldats (1). »

On commet trop souvent l'erreur d'accommoder les événements du passé au gré de l'opinion du jour. C'est un grave défaut, car, en procédant de la sorte, on fait de la légende et non plus de l'histoire! Bornons-nous plutôt à constater uniquement la vérité! Celle-ci oblige à dire que si le 3e corps ottoman s'est le premier révolté à Salonique, cela tient avant tout à un sentiment de pur patriotisme.

La Macédoine était devenue une province à demi européenne, par suite du contrôle étranger qui menaçait de s'étendre encore davantage. Or les Turcs ne voulaient pas admettre ce contrôle. Ils refusaient d'en comprendre la nécessité.

Cependant la Macédoine ne présentait aucune sécurité : les bandes de *comitadjis* se battaient constamment entre elles et terrorisaient les populations. La présence d'officiers envoyés par les diverses puissances a forcé les Turcs à détruire ces bandes, ce qu'ils n'auraient jamais fait de leur propre initiative. On ne peut donc nier la valeur du contrôle européen. Malgré tout, les Turcs ont toujours refusé de reconnaître cette situation et la révolution turque ne fut pas autre chose qu'une crise de xénophobie et une explosion d'indignation nationaliste contre un sultan assez faible pour admettre dans les affaires ottomanes l'ingérence étrangère.

(1) *Notes sur la Jeune-Turquie*, par Muçafir. Sirey, éditeur, 1911.

Un discours imprudent du baron d'Aehrenthal, le 27 janvier 1908; la convention relative au chemin de fer de Serajevo à Mitrovitza; l'annonce de nouvelles réformes exigées par l'Angleterre et la Russie firent beaucoup pour le succès de la propagande jeune-turque. Enfin l'entrevue de Revel, entre le roi Édouard VII et le tzar Nicolas, où fut arrêté un programme définitif de réformes, décida les officiers à agir sans délai.

Le comité Union et Progrès.

La révolution de 1908 est donc l'œuvre d'une idée, et, au début, elle a représenté une noble cause : celle de la Patrie. Les hommes qui l'ont fait aboutir ont agi sous l'impulsion d'un sentiment élevé, et l'Europe, en ne leur ménageant pas ses encouragements, a simplement reconnu la haute portée morale de leur entreprise. L'opinion s'est retournée ensuite contre eux, quand elle a pu constater que les résultats obtenus étaient médiocres, quand elle s'est aperçue que le clan jeune-turc, aussi bien que le parti hamidien, était incapable, cruel et animé de sentiments égoïstes. Mais les débuts des Jeunes-Turcs — pourquoi le nier — furent honorables et leurs premiers efforts méritaient de retenir l'attention bienveillante des chancelleries européennes.

Malheureusement les nouveaux dirigeants n'étaient pas et n'ont jamais été à la hauteur du rôle difficile qu'ils devaient jouer sur la scène du monde!

***

Quelques explications sont nécessaires pour bien faire comprendre en quoi consistait le comité « Union et Progrès ».

Il affectait une forme révolutionnaire et fut constitué d'abord à Salonique. Ses adeptes se recrutaient et se groupaient par cinq. Chaque affilié pouvait recruter cinq adeptes nouveaux, mais ignorait tous les autres. Une trahison se produisait-elle ? Elle n'atteignait jamais qu'un groupement. Le comité n'avait ni président, ni archives.

Des Comités locaux se formèrent peu à peu dans les centres les plus importants de la Macédoine et dans les grandes villes de l'empire. Tous se ralliaient au comité central de Salonique.

Le somité Union et Progrès vit se grouper dans ses rangs des fonctionnaires, des civils et surtout des officiers. Il se mit en relations avec les comités jeunes-turcs établis depuis longtemps à l'étranger, principalement en Suisse et à Paris.

Le but poursuivi était le renversement d'Abd-ul-Hamid et l'établissement d'une constitution qui devait permettre de réorganiser le pays, sans le concours de l'Europe.

Au printemps de l'année 1918, le service d'espionnage du sultan parvint à découvrir quelques-uns des adeptes du comité Union et Progrès. Il fallait donc, à tout prix, précipiter les événements. La première mesure prise fut de traquer les espions d'Abd-ul-Hamid. De nombreux officiers, des fonctionnaires, des prêtres considérés comme des émissaires d'Yil-

diz, furent exécutés. Enver bey et Niazi bey, tous les deux capitaines d'infanterie, gagnèrent la montagne avec une poignée d'hommes. Le sultan envoya contre eux des contingents d'Uskub, puis d'Anatolie. Ces derniers, déjà travaillés avant leur départ par les comités jeunes-turcs d'Asie-Mineure, se joignirent aux mutins.

Voyant qu'il pouvait compter sur l'armée, le comité Union et Progrès s'empare, dans la nuit du 27 juillet 1908, du bureau de postes de Salonique et expédie aussitôt des télégrammes aux différents comités locaux, leur enjoignant de proclamer la constitution pour le lendemain. Des estafettes sont envoyées dans la nuit du 22 au 23 aux fonctionnaires civils, militaires et religieux les plus voisins de Salonique affiliés au comité, leur demandant de prévenir les maires et notables des villages de ce qui se passait.

Le 23 juillet, à l'aube, tous les villages voisins de Salonique descendent vers la ville, aux cris de « Liberté! » Le 3e corps d'armée entier prend parti pour le mouvement. Une dépêche est envoyée au sultan, le sommant d'accorder la constitution dans les vingt-quatre heures, sous peine de voir les 2e et 3e corps, soit 50.000 soldats, marcher sur la capitale.

Abd-ul-Hamid, surpris par les événements, donne l'ordre à Hilmi-Pacha, l'inspecteur général des trois vilayets de Macédoine, de réprimer le mouvement. Celui-ci lui conseille d'accorder la constitution. Abd-ul-Hamid cède. Il déclare « être trop heureux de rétablir la constitution octroyée par lui, trente-deux ans auparavant, à présent que les progrès de l'instruction ont conféré à son peuple la maturité suffi-

sante pour participer à la direction des affaires. » On ne saurait être plus cynique! Cependant la Turquie fut contente. Pendant plusieurs jours, ce fut, dans tout l'empire, une allégresse folle. Au milieu des acclamations, des effusions, des feux de joie, des discours et des banquets, les races se réconciliaient; les religions oubliaient leurs vieilles querelles. On put avoir quelque temps l'illusion qu'il existait une seule âme dans cette mosaïque de peuples qui forme la Turquie. Une immense vague de reconnaissance et d'affection monta vers le sultan rouge.

Celui-ci feignit très adroitement de se rallier à la cause nouvelle, disgraciant ses favoris, Zéki-Pacha, Izzet-Pacha, Sélim Melhamé, reniant même son fils, le prince Burhannédine, arrêté par les révolutionnaires, offrant cinquante millions d'argent à la caisse du comité et rendant le 25 juillet une loi d'amnistie vis-à-vis de tous les condamnés de droit commun.

Midhat-Pacha était bien vengé! La constitution que l'on venait de proclamer était son œuvre, celle pour laquelle il avait péri!

On connaît la suite : la tentative de réaction d'Abd-ul-Hamid du 13 avril 1909; la marche de l'armée rouméliote sur Constantinople, son entrée dans la capitale, la déposition du sultan et, le 27 avril, l'avènement du prince Réchad, sous le nom de Mehmed V.

Ce dernier n'était qu'une ombre de sultan. Le pouvoir appartenait en fait au comité Union et Progrès ou plutôt à quelques hommes de ce comité qui joueront un rôle considérable dans l'histoire et orienteront la Turquie vers des destins nouveaux.

CHAPITRE III

LES TROIS

ENVER. — TALAAT. — DJEMAL

Enver.

Enver, — né le 7 décembre 1883 — est le fils d'un modeste fonctionnaire de la maison d'Abd-ul-Hamid qui exerçait officiellement l'emploi de conducteur des ponts et chaussées. En réalité, il s'occupait de menus travaux de voirie et de constructions. Enver sort, à vingt ans, lieutenant de l'école d'élèves-officiers de Pancaldi, le Saint-Cyr turc. Après une carrière assez aventureuse, notamment en Tripolitaine où il se distingue contre les Italiens, le jeune officier est nommé capitaine adjudant-major à Salonique.

Entreprenant, actif, extrêmement téméraire et courageux, Enver devient un des partisans les plus

dévoués du comité Union et Progrès où il se lie avec Djemal, capitaine du génie, et avec Talaat, employé des postes. Un des meilleurs amis d'Enver était Niazi-bey, major dans le même régiment.

Au moment où les espions d'Abd-ul-Hamid parviennent à découvrir l'existence d'un complot jeune-turc, les officiers les plus compromis, Enver et Niazi, s'enfuient dans la montagne avec quelques soldats. Ils se cachent dans une maison amie, et, le jour du coup d'Etat jeune-turc, rentrent à Salonique dans le même train que les révolutionnaires macédoniens. Enver, Djemal, Niazi et Nazim forment aussitôt un comité dirigeant. Talaat les rejoint.

Ces hommes, étroitement liés par les mêmes idées et les mêmes ambitions, prennent la tête du mouvement révolutionnaire. Talaat en est le véritable organisateur. Enver en devient le bras. Arrogant, violent en dépit d'un physique efféminé, il penche dès la première heure pour les moyens extrêmes. Ayant une foi absolue dans son étoile, partisan des solutions hardies et brutales, Enver réussit toujours à faire adopter sa manière de voir parce qu'il a derrière lui l'armée et parce que celle-ci l'aime pour sa crânerie et sa bravoure.

Au physique, Enver n'a rien d'un Turc. De petite taille, mais bien pris, l'air distingué, fort réservé, il donne à première vue l'impression d'un Européen du meilleur monde. Les traits de son visage sont fins et délicats. L'ensemble de la physionomie est doux, et le regard semble presque timide. Mais l'observateur attentif devine bientôt que ce visage n'est qu'un masque. J'ai pu étudier Enver dans plusieurs cérémonies officielles. Dès qu'il prenait la parole, on ne

reconnaissait plus l'officier modeste et effacé de la minute précédente.

Je me rappelle avoir assisté, en juin 1914, à une remise de brevets aux élèves-officiers de l'école militaire de Dolma-Bagtché. Enver présidait. Je revois toute la scène :

Une grande carte est pendue au mur. Elle est faite en deux couleurs : le rouge, représentant ce qui reste de la Turquie; le noir, indiquant ce qu'elle a perdu depuis deux siècles. Un poète turc célèbre la gloire de l'Empire et aussi ses deuils récents. Certes, son émotion n'est pas feinte, pas plus que celle de l'assistance, essentiellement ottomane, qui assiste à la cérémonie.

Avant de distribuer leurs brevets aux futurs officiers, Enver, reprenant en quelques paroles le thème du poète, adjure les nouveaux promus — ses camarades — de se souvenir d'un passé, hélas! diminué, mais qu'il convient de refaire grand par la victoire!

Ensuite, avec une raideur tout allemande, les sous-lieutenants s'avancent à tour de rôle vers le ministre, recevant, avec quelle foi, leur brevet! On sent, dans leur attitude, un immense respect et une affection sans bornes pour celui qui, à leurs yeux, doit être un jour le sauveur de la Patrie!

Ce culte pour Enver s'explique aisément. Il avait donné déjà des preuves incontestables de bravoure et de capacité dans plusieurs expéditions militaires, notamment en Libye, où, à la tête de quelques réguliers turcs et des tribus arabes, il était parvenu à tenir tête aux corps d'armée italiens. Grièvement blessé, il avait pu cependant s'échapper, en même temps que son frère Nouri-bey.

Bien avant le coup d'Etat de 1908, Enver possédait déjà la réputation d'un héros de légende. Son entrée en scène, le 23 juillet, devait encore grandir sa réputation, et comme il avait un esprit patriotique indéniablement élevé, du talent et un courage à toute épreuve il était naturel qu'il dirigeât à un moment donné l'armée ottomane. Celle-ci l'adorait, pour sa jeunesse, pour son allure fière, et surtout parce qu'il l'aimait. Enver a été juste vis-à-vis des officiers et des soldats, ne refusant jamais de recevoir une réclamation et d'entendre personnellement le plaignant.

Enfin la Turquie lui doit la réorganisation de son armée, vêtue de haillons au temps d'Abd-ul-Hamid, et surtout mal armée et mal nourrie. Sous son ministère, elle a reçu un armement nouveau et s'est vue régulièrement payée. La guerre de Thrace avait malheureusement trop vite interrompu l'œuvre militaire des Jeunes-Turcs. Enver l'a reprise en 1913 et menée à bien.

Le nouveau ministre ne ressemblait pas aux purs fatalistes de son pays, voués d'avance aux lois inéluctables du destin. Sa foi agissante était représentée par une image : la Patrie. Et c'est pour la reconstituer, pour la rendre aussi grande qu'au temps de Mahomet II, qu'il a commis sans hésiter tant de crimes! On peut lui appliquer cette pensée de Bismarck : « Il était prêt à sacrifier, pour son pays, non seulement sa vie et sa conscience, mais jusqu'à son honneur! » Tel devait être, suivant le chancelier de fer, l'idéal d'un officier allemand, et cet idéal, Enver l'a poursuivi, comme un ancien élève de l'armée du Kaiser.

On ignore trop, en effet, qu'avant de servir au 3e corps, en Macédoine, Enver était allé accomplir un

assez long stage à l'Académie de guerre de Berlin. Revenu avec une admiration sans bornes pour l'armée impériale, il retourna plus tard dans la capitale allemande comme attaché militaire. A son retour, Enver était plus prussien que turc. Il copiait ce qui était en usage sur les bords de la Sprée et parlait couramment l'allemand. Le germanisme l'avait conquis tout entier.

Disons aussi que, sur l'ordre de Guillaume II, l'envoyé ottoman avait été particulièrement bien traité par l'état-major impérial. Les prévenances des officiers du Kaiser ont toujours été grandes pour ceux des autres armées. Courtoisie, du reste, toute de surface! L'Allemand, très pratique, et surtout orgueilleux, est satisfait de voir l'étranger emporter de lui une bonne opinion.

Pour Enver, il y avait davantage! Il était déjà célèbre par sa lutte, dans des circonstances difficiles, contre les troupes italiennes en Tripolitaine, et Guillaume II eut assez de flair pour deviner, dans le jeune capitaine, du talent et un caractère qui pourraient servir un jour ses desseins en Orient.

Les stages d'Enver dans l'armée allemande ont certainement changé sa mentalité. Doué — quoiqu'on en ait dit — d'une intelligence vive et d'une facilité d'assimilation profonde, il n'a pas été sans profiter des leçons de ses maîtres. Mais extrêmement orgueilleux, il a cru que son savoir de fraîche date et, en somme, tout de surface lui permettrait d'être un grand général.

Végétant dans un grade subalterne, tenu à l'écart de tout avancement par l'entourage du sultan qui voyait en lui un sujet trop bien doué, Enver s'est affilié au comité Union et Progrès par dépit, autant

que par dégoût d'un régime exécré. Et la réussite de ses projets, son entrée triomphale à Constantinople, avec Niazi et Nazim, l'ont grisé. Il s'est cru un grand homme !

Enver a toujours montré du courage personnel, un optimisme à toute épreuve, lui permettant de prendre les initiatives les plus heureuses et aussi un extrême sang-froid. Malheureusement une immense vanité l'empêchait de bien peser et de juger convenablement les questions. Enver fut un intuitif, un impulsif, mais non point un penseur.

Ses intimes l'appelaient « *Napoléonik* ». Enver se comparait en effet au grand empereur dont le buste se trouvait bien en évidence sur sa table de travail, au Séraskiérat. Cet esprit d'orgueil très accentué a faussé ses autres qualités.

Il faut aussi reconnaître dans sa nature un autre défaut : la cruauté. Sous son masque impassible, il était un violent. La moindre contrariété le faisait entrer dans une colère terrible.

En résumé, le caractère du dictateur militaire de la Turquie apparaît comme manquant d'équilibre. Ce qu'on ne peut lui contester, c'est d'avoir été un convaincu de la grandeur musulmane et un adepte enthousiaste de l'idée panislamique, partagée par tous les membres du comité Union et Progrès. Mais cette idée fut particulièrement vive chez trois hommes qui ont représenté une force puissante opposée aux demandes de réformes européennes : Enver, Talaat et Djemal.

En fait, ces Jeunes-Turcs étaient plus vieux Turcs que leurs adversaires de la veille !

Pourquoi leur reprocher d'avoir poursuivi une idée :

la reconstitution de la patrie morcelée? Ils n'ont eu qu'un tort, commun du reste à tous les Orientaux : voir trop loin et trop grand!

L'Humanité ne saurait leur pardonner la cruauté continue qui domine toute leur politique. Nous ne pouvons d'autre part les juger de façon exacte. Leur mentalité est tellement différente de la nôtre! La cruauté, chez eux, est ancestrale. La vie humaine compte si peu en Orient!

On ne peut reprocher aux Jeunes-Turcs d'avoir fui les responsabilités. Ils les ont acceptées avec conviction. Jacobins fanatiques, ils ont ordonné les plus grands massacres de l'histoire moderne au nom d'une idée qui, dans leur esprit, les absout : celle du *touranisme* ou du *panturquisme*, représentée par la foi religieuse. Ils n'étaient du reste point convaincus des préceptes de la religion musulmane. Pour eux, celle-ci représentait seulement une tradition.

Un Oriental digne de ce nom ne conçoit sur la terre que deux catégories d'individus : ceux qui se réclament de Mahomet et ceux qui le renient. Ces derniers sont les *rayas*, et il faut se souvenir, qu'en turc, raya signifie bétail. Tout ce qui se met en travers de la tradition musulmane doit être impitoyablement écarté. Tuer un infidèle est une action méritoire. Au fond l'islamisme, religion en apparence toute de justice, représente surtout la cruauté inconsciente. Ses adeptes la pratiquent, comme le prophète lui-même, en missionnaires armés. L'islamisme rappelle l'éternelle lutte du Croissant contre la croix, poursuivie par tous les moyens : le fer, le feu ou le poison !

Vous pouvez opposer à cette thèse que, dans ces conditions, il est fort étonnant d'avoir vu la Turquie

unie à l'Allemagne? Mais il s'est agi là d'une alliance toute momentanée, comme celle conclue par les sultans avec les rois de France. « Qui veut la fin veut les moyens! » Les Turcs, et Enver à leur tête, ont profondément admiré l'Allemagne parce qu'elle représentait la force brutale. Brutaux eux-mêmes au suprême degré, ils ne pouvaient qu'être séduits par la puissance militaire d'une nation dont la pensée maîtresse était de mettre la force très au-dessus du droit. Si la France avait été la plus forte, ils seraient aussitôt allés vers elle. L'alliance germano-turque ne représente donc pas une sympathie, mais seulement une utilité!

Et, si j'insiste sur le caractère ottoman, c'est que je le crois généralement mal connu. Nous avons trop de tendances, en France, à juger les races orientales d'après notre mentalité. Nous avons aussi le défaut de trop vouloir englober tous les adeptes de l'Islam dans une même façon de voir et de penser. Il faut tenir compte des différences de race, de civilisation, des influences géographiques, etc... Les Turcs ne sont pas semblables aux Syriens; ceux-ci sont différents des Arabes du Hedjaz ou du Nedjed et ces derniers fort loin de nos Algériens ou de nos Tunisiens.

Les Turcs se considèrent comme les seuls vrais représentants de la puissance ottomane, les élus d'Allah, les messagers de la bonne parole, et leurs défaites n'ont jamais suffi pour leur enlever cette foi profonde qu'ils ont dans leurs destinées de conquérants. Les Turcs forment une race d'orgueil et de proie. Ils n'ont pas changé depuis Orkhan Ier, et Enver est le véritable type de l'Osmanli, courageux certes, mais fourbe et cruel.

La fréquentation continue des civilisés a pu donner à une élite turque une apparence occidentale. Ne nous y trompons pas! Elle a pris simplement nos habitudes de courtoisie, parfois notre instruction, mais son cœur est resté ottoman. Tout vrai Turc est un panislamique irréductible ; et cette manière de voir nous explique facilement, et l'alliance avec l'Allemagne, et les massacres grecs ou arméniens.

Enver n'est donc ni plus ni moins coupable que ses compatriotes. Il a agi en Turc, en fanatique et en convaincu. A ses yeux, sa fidélité à la tradition musulmane l'absout complètement !

Quelques Turcs ont montré, dans l'histoire, une intelligence supérieure. Mais ils étaient ou des convertis ou des fils de renégats. D'autres représentaient seulement des demi-Turcs, en ce sens que les croisements continus des Ottomans avec des femmes blanches ont transformé la race primitive. Il en est résulté souvent des sujets réellement supérieurs. Enver est de ceux-là !

Si ce n'était l'éducation reçue dans le harem, ensuite celle donnée par les hodjas (prêtres) ou inculquée à l'enfant par les écoles musulmanes, beaucoup de Turcs seraient devenus de vrais Européens. Mais il ne faut pas oublier l'influence du milieu. Souvenons-nous que les enfants des chrétiens enlevés par les Turcs formaient les plus féroces et les plus fanatiques soldats de l'armée des sultans : les Janissaires. Ne reprochons donc pas constamment aux Ottomans d'être restés sous l'influence de la mentalité musulmane. C'est leur système d'éducation tout traditionaliste qui en est la cause.

Les seuls Turcs qui aient véritablement tranché, au

milieu de leur société barbare et rétrograde, étaient ou des étrangers, ou des proscrits ayant résidé de nombreuses années en France, en Angleterre ou en Suisse.

Et, en revenant à Enver-Pacha, disons que, s'il a gardé de sa race nombre de défauts : ruse, dissimulation, férocité, il a possédé aussi de rares qualités, d'intelligence, d'organisation et de ténacité, manifestées surtout dans des heures extrêmement critiques : je veux parler des Dardanelles. Alors que l'état-major allemand lui même considérait la partie comme perdue, Enver est resté persuadé que ses soldats resteraient fermes à leur poste, et, en effet, ils ont héroïquement tenu.

Si Enver-Pacha a de terribles comptes à rendre au tribunal de l'Histoire pour les massacres d'Arménie, dont il est un des principaux auteurs, souvenons-nous d'autre part que nous n'avons point en face de nous un barbare, mais un soldat habile dont le plus grand tort a été de devenir germanophile, par défaut d'orgueil. Ne ravalons pas, chez nos ennemis, le courage ou l'habileté. Reconnaissons nettement ces qualités chez Enver.

Notre franchise vis-à-vis d'un ennemi ne saurait diminuer l'héroïsme des marins et des soldats, engagés sans préparation suffisante dans la plus formidable impasse de cette guerre : les Dardanelles, et dans la presqu'île infranchissable qui s'appelle Gallipoli. Notre échec est dû à des causes multiples que nous expliquerons plus loin, mais surtout à l'esprit de méthode et d'organisation d'Enver-Pacha qui avait su, en moins de deux années, refaire de la Turquie une grande puissance militaire.

Talaat.

Grand, gros, le teint basané, les moustaches et les cheveux très noirs, tel était Talaat en 1914. Il pouvait avoir quarante-cinq ans à cette époque.

Ses origines sont obscures, et de nombreuses histoires ont circulé sur son compte. Pour les uns, c'est un bohémien bulgare, pour les autres, un *Pomak*. On désigne sous ce nom tout individu de race bulgare dont les ancêtres se sont convertis à la religion de Mahomet. Cette dernière hypothèse est, sans doute, la vraie. En résumé, Talaat n'est pas un véritable Turc; il représente un descendant de renégats.

Talaat avait d'abord été simple facteur des postes. En 1903, il surveillait les courriers; en 1907, il était télégraphiste à Andrinople. La révolution le trouva copiste à la poste turque de Constantinople, aux appointements de cent vingt francs par mois.

Parmi tous les membres du comité Union et Progrès, Talaat a représenté la personnalité la plus remarquable. Il avait compris, qu'en Turquie, quelques hommes énergiques pouvaient facilement s'emparer du pouvoir, et il voulut être le chef de ces hommes. Il arriva rapidement au but proposé, car ses capacités innées étaient vraiment extraordinaires.

Talaat possédait le pouvoir dominateur, la faculté de juger vite les situations les plus difficiles, et surtout une prescience vraiment surnaturelle des événements.

Au fond, brutal et violent, le grand dictateur de l'empire ottoman sut toujours affecter des allures

effacées et modestes, ayant l'air de céder à Enver et à Djemal qu'il fallait ménager à cause de l'armée. Il les dirigeait, en fait, comme des pantins, au gré de ses désirs. Leur abandonnant les satisfactions du prestige militaire, il se contentait de gouverner dans l'ombre, en tenant, comme ministre de l'Intérieur, le fil de toutes les intrigues politiques ou privées, grâce au grand maître de la police de Constantinople, *Bédri-Bey*, un fonctionnaire remarquablement intelligent, avisé et dénué de tout scrupule.

Sous des dehors débonnaires et des manières tout empreintes de cordiale franchise, Talaat avait l'âme la plus fourbe qu'on puisse imaginer. Comment aurait-on pu supposer, en voyant ce gros homme à l'apparence si bonasse, qu'il cachait des instincts de bourreau et de chef d'assassins? Comme Enver, Talaat savait supérieurement donner le change sur ses sentiments et n'eût été son passé, on l'aurait pris pour un brave bourgeois assez insignifiant. Le regard seul, fixe et brillant, avertissait que le personnage devait être moins que bon!

Talaat était au fond tout aussi violent que ses acolytes. Dans les poches de son veston, il portait constamment deux revolvers chargés. On se rappelle que, lors de l'assassinat de Nazim-Pacha, en 1913, Talaat tira sur lui, en même temps qu'Enver. Ce qui domine chez cet homme, c'est la violence, résultant non pas d'un mouvement de colère ou de contrariété, mais la violence froidement réfléchie. Tout est raison chez Talaat, et surtout raison d'État.

On ne saurait l'accuser d'avoir recherché le pouvoir pour s'enrichir ou pour se grandir aux yeux des masses. Autant Enver et Djemal étaient orgueilleux,

autant Talaat était profondément modeste, parce que détaché des richesses et des grandeurs. Talaat représente le type du jacobin ou plutôt du terroriste.

Le grand maître de la Turquie était avant tout un convaincu. Tandis qu'Enver mêlait à sa foi patriotique une immense mégalomanie, Talaat, lui, restait extrêmement simple. Enver vivait dans un palais superbe. Il avait conclu un riche mariage avec la fille du sultan. Talaat habitait une maison d'apparence médiocre, bâtie en bois et meublée sommairement. Il vivait là avec sa femme et une enfant de dix ans, sa fille adoptive. Ennemi de tout faste, passant la plus grande partie de son temps avec les membres du comité Union et Progrès, Talaat ne rêvait qu'à ses devoirs d'homme public. Il les a remplis en oriental avisé, très fin, sans scrupules, pour lequel il ne doit exister aucun obstacle quand la cause de son parti est en jeu.

Il reste le grand responsable des massacres arméniens. « J'ai fait plus en trois mois, avait-il coutume de dire, pour résoudre le problème arménien, qu'Abd-ul-Hamid en trente ans! »

*
* *

Un de mes souvenirs sur Talaat se rapporte à une cérémonie qui eut lieu à Eyoub (à côté de Constantinople), en juin 1914.

Il s'agissait d'inaugurer *l'école forestière* de la Turquie. N'allez pas croire que cet établissement eût rien de commun avec la célèbre école de Nancy. Le ministre de l'agriculture ottoman avait tout simplement imaginé, pour surveiller le reboisement de ses

forêts, de dresser une centaine de soldats forestiers, qui dirigeraient les travailleurs employés par le gouvernement, soldats assez quelconques, du reste, bien que choisis parmi les hommes les plus instruits des corps de troupe de la capitale.

Nos futurs forestiers sont rangés au fond d'un vaste parc et alignés sur deux rangs, en attendant l'arrivée de plusieurs ministres, dont Enver-Pacha.

Voici Talaat et le ministre de l'Agriculture. Une suite assez nombreuse les accompagne.

Le capitaine S..., de la mission de réorganisation de la gendarmerie ottomane et délégué à la direction technique de la nouvelle école, nous présente à Talaat. Accueil aimable, poignées de main toutes démocratiques, quand on signale l'automobile d'Enver, la fameuse auto rouge que tout Constantinople connaît, pour la voir traverser souvent en trombe les rues de Stamboul et de Péra ; car Enver, craignant d'être assassiné, comme le fut un de ses prédécesseurs, Mahmoud Chevket, marche toujours à grande allure.

Talaat et les nombreux invités se dirigent vers Enver-Napoléonik, qui s'avance rapidement, l'allure vive et dégagée, l'air avantageux. Le « héros national » est en petite tenue de général de division, couleur kaki, aiguillettes dorées. Il porte une seule décoration : la Croix du Mérite.

Enver serre la main de ses collègues, salue de façon plutôt distante l'assistance et, d'un pas alerte, se dirige vers les soldats forestiers. Quelques mots sont jetés par le grand chef de l'armée à la troupe immobile, raidie dans une attitude pleine de respect !

Quand il a terminé son discours, acclamations

enthousiastes des soldats qui, on le sent très bien, aiment profondément Enver le Réformateur, à l'égal de tous leurs camarades de l'armée turque.

Une rapide visite des chambrées de l'école suit. Puis l'assemblée se groupe au centre de la cour où un hodja (prêtre) tranche la gorge d'un agneau. Ensuite, trempant la main dans le sang, il l'agite aux quatre coins de l'horizon, en psalmodiant l'éternelle prière musulmane.

La bénédiction de l'École est finie!

Enfin, comme en Turquie on se pique d'hospitalité, voici le lunch. Sur la table, force carafes d'eau et pastèques, concombres, figues et du dolma, plat composé de légumes farcis, de riz et de viande hachée. Bientôt l'assemblée se sépare. Talaat part d'un côté et Enver de l'autre...

Si j'ai présenté au lecteur ce long récit, au sujet d'une cérémonie d'assez médiocre importance, c'est surtout afin de faire bien comprendre combien en Turquie l'élément militaire accentuait ses manières avantageuses vis-à-vis de l'élément civil. Talaat, profondément sceptique, s'en consolait aisément et, quand Enver se retrouvait avec lui au sein du comité U. et P., il se contentait, pour prendre sa revanche, de lui faire admettre sans trop de difficultés ses propres desseins. Enver, le traineur de sabre, s'y ralliait facilement. Ne lui restait-il pas le prestige militaire qui, à ses yeux de soudard parvenu, lui semblait être tout?

Djemal.

Petit, trapu, les cheveux très noirs, la barbe châ-

tain, souriant toujours, tel se présentait à première vue Djemal-Pacha, ministre de la marine.

De manières expansives, autant que Talaat et Enver étaient froids, Djemal s'efforçait de plaire. Loquace, parlant fort bien notre langue, il se montrait d'une très grande amabilité avec les Français. Il détestait les Allemands, comme tout bon musulman abhorre ceux qui veulent dominer sa race. Aussi avons-nous pu croire qu'il aimait sincèrement notre pays. En fait, cette affection était simplement l'expression d'un sentiment d'orgueil et d'égoïsme. Djemal ne pouvait faire moins que de rendre en amabilités les prévenances de nos nationaux. Car Djemal était la coqueluche des salons de Péra et se trouvait lié d'amitié avec les notabilités les plus marquantes de la colonie française. Comment eût-il pu en être autrement, vis-à-vis d'un homme qui ne jurait que par la chère France, sa seconde patrie?

Djemal a été le plus parfait égoïste et le plus cynique Tartuffe de la Turquie moderne. Extrêmement intelligent et d'apparence aimable, il a su séduire nos compatriotes, qui déclaraient à l'envi : « Djemal est plus Français que Turc! »

Aussi ce cher ami de notre pays fut-il choisi par la bande des Jeunes-Turcs pour contracter un emprunt laborieux, et que l'Allemagne fort pratique refusait d'accorder aux Osmanlis.

Djemal-Pacha partit pour Paris dans les premiers jours de juillet 1914. A la gare de Sirkedji, la colonie française vint lui souhaiter un bon voyage. Nous étions fiers qu'il entreprît un si long trajet pour aller recevoir nos millions!

Djemal assista à la revue du 14 juillet, à côté du

président de la République. En tant que ministre de la marine, il suivit ensuite nos manœuvres d'escadre, ce à quoi il n'y avait pas grand inconvénient, attendu que cet ancien capitaine du génie ottoman n'avait aucune idée de ce que peut représenter un navire moderne!

Enfin, ce bon Djemal revint enchanté, ravi, à Constantinople, où l'attendait de nouveau à la gare la colonie française. Congratulations, poignées de main, embrassades, rien ne manqua à cette nouvelle manifestation de sympathie, et Djemal le Turc, Djemal le Fanatique, riait bien dans sa barbe, car il rapportait les millions qui allaient servir à la Turquie pour compléter l'équipement et l'armement de son armée, avant de la jeter sur nous!

Qu'on ne vienne pas me dire que Djemal manœuvrait, en cette affaire, comme un innocent! L'Allemagne et l'Autriche commençaient en sourdine leur mobilisation. La Turquie préparait la sienne, et le comité Union et Progrès, dont Djemal était un des principaux chefs, n'ignorait rien des menées austro-germaniques.

Alors qu'Enver se montrait ouvertement un admirateur de l'Allemagne, alors que Talaat conservait une attitude réservée qui empêchait de connaître exactement le fond de sa pensée, Djemal jouait la comédie avec une virtuosité qui faisait illusion aux plus habiles, à commencer par les diplomates.

Kurde d'origine, Boche d'hier, il redeviendra Français demain, soyons en convaincus, et sera prêt à nous servir, si nous lui faisons grâce.

Comme tous les Jeunes-Turcs, ce franc coquin était d'humble origine. Son grand-père exerçait la pro-

fession de bourreau de Madmoud II, et on appelait encore son père « le bourreau », à Constantinople!

Après le meurtre de Nazim-Pacha, perpétré en compagnie d'Enver et de Talaat, Djemal fut nommé gouverneur militaire de Constantinople. Ses principales fonctions consistaient à « écarter » de la scène les adversaires du comité Union et Progrès et il s'acquitta admirablement de cette tâche. Par la suite, il devint ministre de la Marine. Mais il était plutôt gênant pour ses collègues. D'abord il ne cherchait pas à dissimuler son antipathie pour les Allemand. Ensuite, de caractère violent, il se querellait souvent avec Talaat et Enver. Aussi ces derniers furent-ils très satisfaits de le voir partir au début de novembre 1914 et ils durent bien rire intérieurement quand le vaniteux marin d'occasion, promu général en chef de la 4e armée ottomane, déclara : « Je ne reviendrai pas à Constantinople, avant d'avoir conquis l'Egypte. » Djemal se contenta de se faire battre à plate couture par les Anglais dans toutes les rencontres qu'il eut avec eux et, pour se venger, il terrorisa les populations arabes et syriennes.

Malgré tout, la réputation de francophilie de Djemal-Pacha était si sérieusement établie que, même au cours de la guerre, l'opinion publique française avait conservé de l'indulgence et de la sympathie pour cet aventurier. Nous restions persuadés qu'à un moment donné il se révolterait contre ses acolytes. Djemal pensait certes peu à la France. Il trouva plus pratique de travailler pour lui, en se rendant presque indépendant du gouvernement de Constantinople.

*
* *

En avril 1914, j'ai eu l'occasion de faire une visite à Djemal-Pacha, en compagnie de plusieurs officiers français.

Une vedette à vapeur vint nous prendre au pont de Karakeuï et nous conduisit au palais de Ters-Hané, qui servait de ministère de la Marine. Un lieutenant de vaisseau ottoman nous attendait au débarcadère, pour nous conduire dans le salon où se trouvait le grand maître de la marine turque.

J'avais été reçu dans des circonstances identiques quelque temps avant au Séraskiérat, par Enver-Pacha, et autant cette dernière réception avait été protocolaire, autant celle de Djemal fut gracieuse et sans-façon. Serrant la main de chaque visiteur, offrant des cigarettes, ayant pour chacun de nous un mot aimable, Djemal aurait séduit, n'eût été son regard très vif, fuyant et mobile. En l'examinant attentivement, on sentait très bien qu'on n'avait pas en face de soi un Européen. Mais Djemal se dépensait tant, avait l'air si franc, et semblait tellement heureux quand il recevait des Français, que la méfiance s'éloignait vite.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait charmé et conquis le Tout-Péra mondain !... Il a fallu les tueries de Palestine et de Syrie, les pendaisons, les massacres, pour arriver à comprendre que Djemal était tout simplement un sinistre farceur !

Ce Jeune-Turc n'était point sans défauts, à l'encontre d'Enver dont la tenue et la conduite ont toujours été irréprochables. Djemal était joueur. Il passait la plus grande partie de la journée au cercle d'Orient, ne quittant pas la table de poker.

On a accusé Enver-Pacha d'avoir reçu de l'argent de l'Allemagne? C'est très contestable! Enver était riche, de par son mariage avec la fille du sultan. Djemal, au contraire, représentait l'homme d'argent dans toute la force du terme.

Au fond, individu de moralité douteuse, ayant tous les défauts d'un Kurde, mais doué d'une extrême intelligence, possédant un don prodigieux de comédien, tel fut Djemal-Pacha, le francophile d'avant 1914, que des esprits mal avertis s'acharnent à considérer encore aujourd'hui comme un ami de notre pays, forcé par les événements de nous combattre à contre-cœur!

Dans un livre intitulé : *Deux ans de guerre à Constantinople* (1), un Allemand, le docteur Harry Stuermer, a écrit les lignes suivantes : « Il convient d'en finir, une fois pour toutes, avec une légende qui fait apparaître encore Djemal, aux yeux de l'Europe civilisée, sous des couleurs un peu différentes de celles de ses collègues du comité.

« Il est étrange que Djemal ait la réputation d'être francophile, et que cette réputation persiste chez beaucoup de personnes. Djemal a eu des penchants francophiles avant la guerre. Mais quand cette dernière fut un fait accompli, il se fit vite à son nouveau rôle. Car un opportunisme sans scrupules et une ambition sans bornes caractérisent surtout cet homme! »

Rien n'a besoin d'être ajouté à ce portrait. Il dépeint Djemal tout entier.

(1) Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.

CHAPITRE IV

LES COMPARSES

SAÏD-HALIM. — NAZIM. — DJAVID. — MAHMOUD-CHEVKET. — MAHMOUD-MOUKHTAR. — RAMI. — AHMED RIZA. — HALIL. — BAHAEDDINE. — BÉDRI. — DJAMBOLAT. — FÉTHI. — TCHOLAK FAIK. — VÉHIB. — EYOUB SABRI. — TAHSIN. — OMER NADJI. — MIDHAT CHUKRI. — IBRAHIM. HUSSEIN DJAHID. — HADJI-ADIL.

J'ai particulièrement insisté sur Enver, Talaat et Djemal, car, à mes yeux, ils ont formé le triumvirat dirigeant de la Turquie.

A côté d'eux ont opéré d'autres Jeunes-Turcs de moindre envergure certainement, mais dont les noms et les actes ne sauraient être passés sous silence. Je vais dire quelques mots à leur sujet.

Saïd-Halim est un prince égyptien, cousin de l'ancien khédive d'Égypte et petit-fils de Méhémet-Ali. Il parle le français et l'anglais aussi couramment que l'arabe et le turc. Petit, l'air distingué, le visage doux, la barbe blonde, Saïd-Halim donnait à pre-

mière vue l'impression d'un pur Européen. Appartenant à un milieu beaucoup plus raffiné que les autres membres du comité Union et Progrès, Saïd eût mieux fait de vivre à l'écart de toute politique. Mais sa vanité et son ambition étaient sans bornes. Il avait le plus grand désir de devenir khédive d'Égypte.

En fait, il avait bien le titre de grand vizir, mais n'en exerçait pas le pouvoir, se contentant de jouir des honneurs et des dignités de sa position.

Avant la guerre, Saïd venait régulièrement l'après-midi à la Sublime-Porte et regagnait en voiture sa splendide villa du Bosphore, précédé par un officier et quelques cavaliers. C'était le seul ministre jeune-turc qui se fît ainsi escorter.

Tout grand vizir qu'il fût, Saïd-Halim ne disposait en réalité d'aucune influence, et représentait seulement un comparse dominé par Talaat, Enver et Djemal. Les ambassadeurs devaient traiter les affaires courantes avec lui. Ils s'y efforçaient, mais n'obtenaient que des sourires et des promesses jamais réalisées. Saïd possédait l'égoïsme des Orientaux riches. Il ne se souciait pas de voir sa fastueuse existence troublée et, ni les massacres grecs, ni les tueries arméniennes, n'ont pu changer son optimisme souriant. Il n'empêche qu'il a sa lourde part de responsabilité dans les événements de la Turquie sanglante.

Il est d'autant plus coupable qu'il ne saurait invoquer, comme ses acolytes, l'excuse d'une éducation essentiellement ottomane. Aussi peut-on conclure, en disant : « Il faut qu'il paye sa dette, pour sa participation aux crimes et aux massacres. » Aucune grâce ne saurait lui être accordée !

Le docteur **Nazim**, créateur du mouvement nationaliste en Turquie, était un *deumné* (juif renégat). Il représentait une intelligence assez bornée. C'était l'homme de l'idée fixe.

« Notre empire est dépeuplé, disait-il. Nos territoires jadis si riches sont en friche... Pour refaire une Turquie grande et prospère, il existe un moyen bien simple : expulser les étrangers et les remplacer par des Turcs de pure race. Nous appellerons, chaque année, en Turquie, un demi-million d'émigrants (mohadjirs) que nous installerons à côté de nos populations : des Bosniaques, des Pomaks, des Turcs, des Tatars de Russie, des Turkmènes... et, en vingt ans, nous aurons créé un empire essentiellement ottoman. »

La thèse de Nazim-Pacha est tellement extravagante qu'on est tenté de ne point l'examiner. On aurait tort! Si l'idée est baroque, elle explique cependant bien la politique des Jeunes-Turcs. Tous, en effet, ont été les fervents adeptes du nazimisme, parce qu'il correspondait à leurs aspirations de panislamisme ou tout au moins de panturquisme. Et, de leur rêve, sont résultées ces expulsions systématiques des populations grecques de la côte d'Asie, refoulées d'abord vers les îles du littoral, puis rejetées de là vers la mère-patrie. Qu'on se rappelle les persécutions de Smyrne et d'Aïvali, en 1914, et on restera convaincu.

A la suite de Nazim, les Jeunes-Turcs ont vu encore beaucoup plus loin. Dans leur rêve de touranisme, ils n'ont point hésité à détruire toute race qui pouvait détenir une parcelle du sol réservé aux seuls Osmanlis. Et, c'est en développant cette pensée

d'exclusivisme qu'ils ont imaginé le massacre en masse des Grecs et surtout des Arméniens. L'expulsion n'allait pas assez vite, à leur gré ; l'extermination devait seule permettre la réalisation du grand projet : « *La Turquie aux Turcs!* »

Éminemment simplistes, dénués de tout sentiment de pitié, égoïstes renforcés d'âme autant que de pensée, les Jacobins de la Turquie n'ont point hésité à massacrer plus d'un million d'Arméniens, de Grecs et de chrétiens de toute origine, pour arriver à la réalisation de leur extravagante théorie!

« Mais vous dépeuplez de riches contrées; vous faites disparaître le commerce et l'industrie ; vous ruinez l'agriculture, détenue par ces populations que vous prétendez faire disparaître! » leur criaient leurs adversaires. « Qu'importe ! » répondaient les Jeunes-Turcs, Nazim en tête, « Nous voulons la Turquie aux Turcs! »

Les épouvantables massacres d'Arménie sont dus beaucoup plus à ce désir maladif qui obsédait la bande jeune-turque de repeupler l'empire avec des Ottomans, qu'à des crises de fanatisme ou à des jalousies de races. Il est impossible d'en douter quand on réfléchit comment les projets d'extermination ont été froidement combinés et exécutés. Il y a eu, dans l'emploi des procédés, un esprit de méthode extraordinaire, que je qualifierai de « tactique sanglante. »

Nazim, père d'une théorie qu'il développait à tout propos, a fait infiniment de mal à l'humanité : il a lancé une idée de folie que ses acolytes ont reprise.

Ajoutons que Nazim avait vécu onze ans à Paris avant la révolution. Il faut avouer que notre civilisa-

tion n'avait eu aucune influence sur sa mentalité musulmane!

Djavid-bey appartient à une famille d'origine israélite convertie à l'islamisme. Simple instituteur à Salonique en 1908, il devint deux fois ministre des Finances, directeur de la Banque ottomane et fut souvent chargé de missions en France et en Angleterre. Ce fut lui qui négocia le fameux emprunt de 1914. Il a été un des personnages les plus capables de l'empire ottoman et on peut le considérer comme un économiste de première valeur.

Au moment de l'entrée en guerre de la Turquie, Djavid donna sa démission de ministre des Finances, tout en continuant à prendre part aux délibérations du comité Union et Progrès et à diriger dans l'ombre la question financière. Agé en 1914 de quarante-cinq ans, Djavid-bey avait une physionomie très expressive. Son œil noir regardait le visiteur avec insistance et il donnait l'impression d'un homme profondément intelligent.

On doit reconnaître que Djavid s'assimila avec une surprenante facilité les côtés les plus difficiles des questions économiques. Sa thèse principale consistait dans la suppression des *Capitulations*. Il y avait d'abord là matière à donner satisfaction à l'idée mégalomane et xénophobe dont les Jeunes-Turcs étaient généralement atteints. Ensuite il faut avouer que grâce à la suppression du monopole accordé depuis des siècles aux nations européennes, les Turcs pouvaient élever considérablement le système des taxes douanières qui, en 1913, ne dépassaient pas 11 pour 100.

Djavid voulait refaire les finances turques par une

politique douanière modérée qui n'empêcherait pas les importations étrangères et parviendrait cependant à protéger l'industrie ottomane contre la politique des autres puissances. Il comptait établir aussi un système protectionniste pour les produits agricoles, détaxer le plus possible ceux fournis par la Turquie, en résumé réformer avant tout le système douanier. L'idée était juste, mais elle se trouvait difficilement réalisable dans un pays où règne la routine. Développer l'industrie et l'agriculture représentait simplement une chimère! Le Turc est trop inintelligent et trop paresseux pour inventer et produire! Djavid-bey a voulu bâtir l'avenir sur une hypothèse. Il était impossible de la transformer en réalité. La Turquie ne pouvait faire valoir son sol, exploiter ses mines, créer des industries, construire des chemins de fer et des routes qu'avec le concours des étrangers et l'apport de leurs capitaux. Il y a loin du désir à la réalité, et les idées de Djavid représentaient l'irréalisable!

Comme d'autres Jeunes-Turcs, il a émis des théories normales et applicables dans un pays civilisé. Elles étaient à rejeter dans un empire resté à demi barbare. Les idées économistes de l'Occident ne pouvaient trouver place en Orient!

Aussi, tout en reconnaissant en Djavid un penseur, on ne peut s'empêcher de dire qu'il se laissa dominer par un rêve.

N'oublions pas, d'autre part, qu'il fut un amoral, aussi bien que ses collègues. Il n'a jamais essayé de défendre sérieusement la cause de l'alliance française. Ses trafics et ses tripotages étaient enfin bien connus à Constantinople, avant la guerre. On évaluait,

à ce moment, sa fortune à plusieurs millions, certainement mal gagnés.

*
* *

Beaucoup de Jeunes-Turcs du début de la révolution ont disparu au moment où j'écris. L'un d'eux, **Mahmoud-Chevket**, mérite une mention toute particulière.

Alors qu'après le coup d'État du 23 juillet 1908, les Saïd, les Hilmi, les Kiamil, les Haki représentaient des partisans peu sûrs pour les Jeunes-Turcs, le maréchal Mahmoud-Chevket-Pacha, commandant le 3e corps d'armée de Macédoine, était pour eux un appui des plus sérieux. Enver et Djemal l'avaient fait affilier au comité, lui promettant le ministère de la Guerre, en cas de réussite. Mahmoud avait à se plaindre du sultan. D'autre part, il était d'idées libérales. Aussi promit-il son appui. On oublie trop que sans Mahmoud-Chevket la révolution n'aurait jamais réussi. Le 2e corps (Andrinople) était tiède. Le 1er (Constantinople), commandé par Mahmoud-Moukhtar-Pacha, était peu sûr, à cause de la garde du sultan qui comprenait 30.000 Albanais ou Arabes (2e division). Ce fut donc Mahmoud-Chevket qui, avec sa grande autorité, donna aux officiers jeunes-turcs l'appui qui leur manquait.

Ce fut lui encore qui, au moment de la réaction hamidienne du 13 avril 1909, marcha résolument sur la capitale, à la tête du 3e corps et, après deux journées de combats de rues, rétablit la situation à l'avantage des libéraux (23-24 avril 1909.)

Peu de temps après, Mahmoud-Chevket était assas-

siné, meurtre très regrettable, car la Turquie avait en lui, à la tête de son armée, un homme énergique, à idées nettes et qui désirait sincèrement voir aboutir les réformes promises.

Dans un très remarquable ouvrage, *Le Problème turc* (1), son auteur s'exprime ainsi : « Mahmoud voulait que la Turquie fût divisée en vastes zones d'inspections civiles, à la tête desquelles il jugeait opportun de placer des Occidentaux considérables, avec un très long mandat et des pouvoirs extraordinaires. On ne sait peut-être pas qu'il se flattait d'obtenir à cet effet le concours d'hommes aussi éminents que lord Milner, en Angleterre, et le général Galliéni en France. »

La disparition de Mahmoud-Chevket a été un malheur pour la cause de l'Entente. Lui seul avait une véritable autorité sur la bande des petits Jeunes-Turcs, au début assez peu sûrs d'eux-mêmes, et qui avaient besoin de s'appuyer sur une haute autorité, comme celle de Mahmoud.

Du reste, Enver, Djemal et les autres montraient un véritable culte pour celui qui avait été longtemps leur chef et dont ils admiraient l'intelligence et le courage. Ce sentiment d'affection des nouveaux venus eût pu faire de Mahmoud-Chevket le dirigeant principal de la Turquie et changer la face des choses.

Un autre général, dont le nom est à retenir, est **Mahmoud-Moukhtar.** Il fut tout simplement admirable à Lülle-Bourgas et à Kyrk-Kilissé.

Il avait sauvé la situation, au moment de la tenta-

(1) Chez Leroux, éditeur, 28 rue Bonaparte, par XXX...

tative de réaction d'Abd-ul-Hamid, en conservant, groupés autour de lui, trois bataillons qui refusèrent de se joindre aux mutins. Homme de haut mérite, militaire de réelle valeur il eût dû logiquement devenir le successeur de Mahmoud-Chevket. Les Jeunes-Turcs ne purent l'admettre parce que, déjà en 1909, le comité Union et Progrès avait profondément évolué, parce que chacun de ses membres se croyait un talent immense, et puis surtout parce que Mahmoud-Moukhtar avait rendu un trop grand service à des parvenus. Lui, le fils d'un Vieux-Turc, Mahmoud-Moukhar-Ghazi (le Victorieux), il avait sauvé une cause encore mal établie. C'était là une générosité excessive, mal comprise par des aventuriers ; et puis, comme le proclamait souvent Talaat : « La reconnaissance n'est pas une vertu ottomane ! »

Le comité Union et Progrès a toujours été divisé entre deux catégories d'hommes : les militaires et les civils. Ces derniers, fort habiles, ont su laisser à leurs collègues l'apanage du sabre et le prestige de la tenue et ils se sont servis de la mentalité toute guerrière des militaires pour essayer de faire triompher leurs projets, (hélas combien vastes !), d'hégémonie panislamique. Le clan civil se trouvait dans l'impossibilité de procéder autrement. Que pouvaient un Talaat, un Djavid, un Ahmed-Riza, sur l'esprit de l'armée qui représentait la seule force d'une nation essentiellement primitive et brutale !

Il est donc profondément regrettable que l'élément militaire du comité Jeune-Turc n'ait possédé que deux hommes dont les défauts dominaient les qualités : Enver et Djemal. Si Mahmoud-Chevket, et après lui Mahmoud-Moukhtar, avaient pu conserver

le pouvoir, nous aurions certainement vu une autre Turquie!

***

Sous peine d'allonger considérablement mon sujet, je ne puis, dans ce livre, analyser chacun des Jeunes-Turcs qui composaient le comité. Je me suis borné à esquisser quelques silhouettes, choisies dans ce milieu d'arrivistes qui, pendant dix années, ont dirigé les destinées de la Turquie pour la conduire peu à peu à la ruine. Voici les principaux :

Rahmi-Bey, un deumné-anti-hellène notoire, était gouverneur de Smyrne, en 1914.

Présenté par quelques écrivains comme humain pour les chrétiens et favorable à la France, ce qui est faux, Rahmi est le type du Turc à la fois rusé et féroce.

Rusé d'abord. Lors du premier bombardement de Smyrne par les Anglais il fit semblant de vouloir rendre la ville et tergiversa, jusqu'à l'arrivée d'un torpilleur allemand qui, forçant le blocus des Dardanelles, vint apporter la nouvelle de la chute de Vénizelos et l'assurance de la neutralité grecque.

Féroce, Rahmi le fut aussi! Il a persécuté et ménagé alternativement les Grecs, afin d'obéir d'abord aux injonctions du comité et de conserver ensuite une excuse auprès des Alliés, en cas de défaite de la Turquie. C'est en mai 1914, ne l'oublions pas, que les Grecs d'Aïvali furent massacrés par milliers, sans que l'Europe s'en émût suffisamment.

Un officier français m'a certifié que Rahmi et son fils étaient en relations suivies avec une bande de

brigands qui opéraient dans les montagnes voisines de Smyrne. Ceux-ci avaient exigé, quelques années avant la guerre, une forte rançon de touristes capturés par eux. Le fameux vali aurait reçu sa quote-part de la somme remise pour la libération des captifs.

Cette histoire est très plausible pour qui connaît la mentalité ottomane et en particulier celle de Rahmi-bey

Ahmed-Riza-bey, ancien président de la Chambre des députés, libéral à Paris, nationaliste sectaire en Turquie et dévot fanatique à Constantinople. Très pauvre en exil; devenu ensuite plusieurs fois millionnaire. Très germanophile — sa mère était allemande.

Halil-bey, ancien ministre de l'Intérieur, ancien président de la Chambre des députés et successeur de Saïd-Alim aux Affaires étrangères. Chargé, à plusieurs reprises, de missions importantes à Berlin et à Sofia où il négocia l'alliance turco-bulgare.

Docteur Bahaeddine-Chakir, médecin privé en 1908 du prince héritier Youssouf-Yzzedine, se trouvait au siège d'Andrinople à côté du valeureux défenseur de la place, Chukri-Pacha, pour lequel il fut un embarras plutôt qu'une aide.

Bédri-bey, ami personnel de Talaat et grand chef de la police de Constantinople. Nul n'a joué un rôle plus important que lui dans la clique jeune-turque, en même temps que son second, **Ismaïl Djambolat**. Je consacre à chacun d'eux une étude spéciale (chapitre VI : *Police.*)

Féthi-bey colonel, ancien attaché militaire à Paris, puis ministre de la Turquie à Sofia. A joué un

rôle considérable dans le rapprochement turco-bulgare. Avait combattu en Tripolitaine avec Enver dont il était l'ami intime. Employé par les Jeunes-Turcs comme agent de liaison avec l'état-major général de Berlin. Intelligent, parlant très bien le français, l'allemand, le russe et le bulgare, a été d'un grand secours pour le gouvernement de Constantinople quand il s'est agi de conclure définitivement l'alliance germano-turco-bulgare.

Tcholak-Faïk-bey colonel; commandait l'avant-garde de Mahmoud-Chevket-Pacha dans la marche de l'armée de Roumélie sur Constantinople (1909); — avait épousé une fille du sultan.

Véhib-bey colonel, né de parents grecs, directeur de l'École militaire d'aspirants-officiers de Pancaldi. — Extrêmement énergique et officier de valeur. — Enver le chargea de lutter contre le mouvement d'indépendance arabe. Successivement battu à la Mecque, à Djedda et à Taïf, Véhib fut finalement obligé de capituler devant le calife Hussein.

Eyoub-Sabri major, d'origine albanaise, l'ami de Niazi, un des principaux acteurs de la révolution. Très lié avec Talaat. Celui-ci fit l'impossible pour le faire relâcher par les Anglais qui, l'ayant fait prisonnier, l'avaient emprisonné à Malte.

Tahsin-bey capitaine et publiciste. A fondé, dès 1909, des feuilles populaires ayant pour titres : *Sabre*, *Baïonnette*, *Fusil*. Farouche ennemi de la France, ainsi que son camarade, le capitaine **Omer-Nadji**, un des émissaires secrets du comité pour la croisade panislamique, prêchée par lui au Caucase, puis en Perse et en Tunisie.

Midhat-Chukri, beau-frère de Rahmi, député de

Sérès, publiciste, directeur du *Tanine*, et secrétaire du comité Union et Progrès.

Ibrahim-bey, ancien ministre de la Justice.

Husseïn-Djahid, vice-président des Chambres en 1916; co-directeur du *Tanine* avec Midhat-Chukri; chargé de la surveillance de la banque nationale de Turquie.

Hadji-Adil-bey, ancien gouverneur d'Andrinople, etc...

Tels étaient, en 1914, les principaux Jeunes-Turcs.

CHAPITRE V

LES INNOCENTS

MEHMED V — YOUSSOUF-IZZEDINE

Sauf quelques exceptions, les dirigeants jeunes-turcs sont de grands coupables. S'abritant derrière des sentiments élevés qui cachaient trop souvent des ambitions ou des rancunes, ils n'ont jamais reculé devant l'exécution sommaire de ceux qui les gênaient.

Les Jeunes-Turcs qui demeurent vont être appelés à rendre des comptes au tribunal de l'Histoire. Plusieurs, et en particulier Saïd-Alim, l'ancien grand vizir et son frère Abbas-Halim, qui fut ministre des Travaux publics, ont été emprisonnés après l'armistice, en attendant d'être jugés.

Bizarre destinée que celle de ces hommes qui avaient réussi à changer la situation mondiale! Aujourd'hui, les principaux acteurs de l'épopée tragique attendent le jugement de l'Europe. Il ne saurait exister de pitié vis-à-vis de ces vaniteux

sanguinaires qui n'en ont jamais eu pour des peuples sans défense, dont l'existence, pendant plus de quatre années, ne fut qu'un long martyre.

Cependant, à côté de ces criminels, il existe des innocents ; deux surtout, aujourd'hui disparus, auxquels on doit pleine justice. Le premier est le sultan Réchad-Mehmed V ; le second, le prince héritier, Youssouf-Izzedine.

Mehmed V.

Mehmed V avait été appelé au pouvoir le 27 avril 1909, par la volonté des Jeunes-Turcs, à la suite de l'abdication imposée au Sultan Rouge, Abd-ul-Hamid II.

Quand le Cheik-ul-Islam, Ziaédine-Effendi, eut lu le *fetva* qui déclarait déchu Abd-ul-Hamid, Habib-Effendi, député de Bolou, fut chargé d'aller chercher, à Béchik-Tach où il vivait, le futur commandeur des croyants. Il s'appelait alors le prince Réchad. Habib avait avec lui pour toute escorte deux officiers, Hazzan-Riza, Ali-Pacha et deux simples soldats du régiment de Salonique. Les Jeunes-Turcs avaient jugé qu'il était inutile de se déranger davantage pour celui qui, à leurs yeux, devait représenter un simple comparse.

Le prince Réchad était le frère d'Abd-ul-Hamid. Ce dernier le tenait prisonnier dans un palais construit sur les rives du Bosphore. Le moindre de ses gestes était espionné. Même pendant ses promenades, une bande de policiers l'accompagnait. Réchad avait donc traîné une morne existence.

Quand on vint lui annoncer son avènement au trône des sultans, il avait 67 ans. Très doux, très bon,

complètement désabusé, son premier mouvement fut de refuser le pouvoir. Il ne l'accepta qu'à contre-cœur. « Je ferai, répondit-il, tout ce que je pourrai pour le salut de la nation et de la patrie. Je n'ai pas d'autre but. »

En même temps qu'Abd-ul-Hamid se voyait annoncer officiellement sa déchéance, Réchad arrivait au Séraskiérat (ministère de la Guerre) où l'attendait cette armée qui, comme ses aînées, venait une fois de plus de renverser un sultan, pour en proclamer un autre.

Mahmoud-Moukhtar, Ahmed-Riza et Saïd-Pacha s'avancent vers Mehmed et lui baisent la main. Le Cheik-ul-Islam récite la prière. Mehmed V jure de rester fidèle à la constitution. Des acclamations s'élèvent. Une ère nouvelle commence pour la Turquie, que l'Europe attentive espère être toute de liberté, et qui sera de sang et de deuils.

Mehmed V représentera seulement un fantôme de sultan !

Pour bien le lui montrer, les Jeunes-Turcs commencèrent par pendre son gendre. Talaat se chargea de porter au padischah la sentence de mort. Quand il lui demanda de la signer, ce dernier se traîna aux genoux du grand dictateur, demandant la grâce de son parent. Talaat resta inflexible. Mehmed signa l'ordre d'exécution et le gendre impérial fut pendu en même temps que douze autres condamnés !

Les Jeunes-Turcs avaient besoin d'un mannequin vers lequel se tourneraient les pensées du monde islamique. Ils ne pouvaient mieux trouver que ce Mehmed V, pauvre vieillard, aux facultés affaiblies et qui devait rester absolument sous leur domination.

Après avoir fait pendre le gendre du nouveau sultan, Enver épousa une de ses filles. Ce mariage flattait la vanité du maître militaire de la Turquie ; il rehaussait son prestige aux yeux de l'armée. Gendre du sultan ! Pour Enver c'était presque être sultan !

Et Mehmed accomplit sa destinée sans gloire, mais aussi sans responsabilité. Le seul service que les Jeunes-Turcs prétendirent lui imposer était la cérémodie du *sélamlik*, chaque vendredi.

Ce jour-là, le souverain venait faire sa prière, soit à la mosquée Validé de Dolma-Bagtché, soit à la mosquée de Sinan-Pacha, à Béchik-Tach, et plus rarement à celle de la Validé, à Top-Hané.

*
* *

Sous le règne d'Abd-ul-Hamid, toutes les troupes de la capitale assistaient à cette cérémonie qui ressemblait plutôt à une grande revue militaire qu'à une fête religieuse. Sous Mehmed V, les choses furent très simplifiées.

Je revois encore tous les détails du sélamlik :

Un régiment vient former la haie. Dans la cour du palais s'aligne une compagne de la garde impériale à pied, composée d'Albanais de haute taille, porteurs d'un uniforme écarlate rehaussé d'aiguillettes argentées, et coiffés d'un bonnet en astrakan de couleur blanche.

Voilà les grands dignitaires ottomans qui arrivent par groupes, puis les officiers de la mission Sanders, raides et guindés. Ils paradent au milieu des officiers turcs. On voit passer Bédri-bey, le préfet de police, à

la face inquiète, Kiany-bey, le gouverneur de Péra, Ismet-bey, le préfet de Constantinople, Mehmed-Tevfik-bey, la premier chambellan du palais, et Ali-Fuad, le premier secrétaire.

Un coup de clairon ! C'est Enver qui descend d'automobile et s'avance, raide, dans son uniforme kaki. Les troupes rendent les honneurs.

Une galopade !..., et, dans un tourbillon de poussière, passe un escadron des lanciers de la garde, à l'uniforme bleu clair, orné de brandebourgs blancs, le haut bonnet en fourrure surmonté d'une aigrette en plumes de paon. Ces cavaliers précèdent la calèche du sultan, attelée de deux chevaux de haute taille, sur l'un desquels se redresse très fier un postillon aux habits brodés d'or. Faisant contraste avec ce personnage de féerie, un vieillard est à moitié étendu sur les coussins du landau, la tête agitée par un tic continu, l'œil morne, la face pâle, l'air inconscient. C'est Mehmed V, sultan de Turquie, en tenue de maréchal de l'Empire ! Les troupes crient : « Vive le padischah », et Enver s'avance vers le sultan qu'il salue. Les acclamations redoublent. Mais elles s'adressent plus à Enver qu'au Sultan lui-même.

Avant d'entrer dans la mosquée pour l'office religieux, Mehmed V reçoit les dignitaires de la cour et les missions étrangères. Dans un grand fauteuil, le sultan est assis. Sur un signe d'Enver, les invités saluent militairement à la turque ou plutôt à l'allemande, ce qui est devenu la même manière, depuis la germanisation de l'armée ottomane. Et, sur l'assistance, Enver promène son regard autoritaire. Il semble dire : « C'est moi que vous saluez ! Le vieillard que vous voyez n'est qu'une ombre, un souvenir de la

Vieille Turquie. A moi seul les honneurs, les acclamations des soldats et de la foule !... »

Il faut avoir vu cette scène pour bien comprendre ce qu'était en réalité le pauvre Mehmed V : une loque humaine servant de pavillon à un groupe de bandits : les Jeunes-Turcs !

Youssouf-Izzedine.

Pas plus que Mehmed V, ce Turc de sang princier n'a voulu la guerre. Bien plus, il s'est efforcé de l'empêcher.

Youssouf-Izzedine était fils du sultan Abd-ul-Aziz, assassiné dans des circonstances restées mystérieuses. En 1914, il avait cinquante-quatre ans. Petit, voûté, portant lorgnon, l'air effacé et modeste, telle était à première vue l'apparence de l'héritier du trône.

Il pouvait espérer devenir sultan, car Mehmed V avait treize années de plus que lui et était absolument usé. Cet avènement qui ne pouvait tarder inquiétait grandement les Jeunes-Turcs. Youssouf-Izzedine les eût beaucoup gênés !

Bon, instruit, profondément patriote, le prince Youssouf était de plus notoirement francophile. Il était venu plusieurs fois en France. En 1909, il résida plusieurs semaines à Paris. Youssouf-Izzedine aimait très sincèrement notre pays, et l'entrée en guerre de la Turquie fut pour lui un réel chagrin.

Dans l'*Illustration* du 19 février 1916, Pierre Loti a dépeint, en termes pleins de sympathie, combien français de cœur était le prince Youssouf.

« Son rêve ? dit Loti. Un vaste empire oriental puissant par le loyalisme des Arabes et par l'amitié

de la France. Et il lui a fallu payer de sa vie son trop clairvoyant dégoût de l'Allemagne. »

Le prince habitait, sur la côte d'Asie, le palais de Sindjirlikoujou, tout en haut du mont Boulgourlou.

J'ai visité, jadis, l'endroit où s'élevait la demeure de l'héritier impérial. Il fallait plus d'une heure, en voiture, pour aller de Scutari à Sindjirli par une mauvaise route. De là on avait sous les yeux un panorama magnifique. Le palais de Youssouf-Izzedine se trouvait dans un isolement absolu, au sommet d'une colline gazonnée. On aurait dit un château mort! C'est là que, dans la nuit du 1er au 2 février 1916, l'ennemi déclaré des Jeunes-Turcs fut « suicidé ». Lisez : assassiné.

La bande Talaat, Enver, Djemal et Cie couvrit aussitôt son crime par un rapport médical ainsi rédigé : « Son Altesse Impériale Youssouf-Izzedine-effendi, héritier présomptif du trône, s'est suicidé en se faisant une blessure au pli du coude du bras gauche. Le décès a été provoqué par une abondante hémorragie, résultant de l'ouverture de veines très importantes. » Suivaient les signatures de vingt médecins turcs. Parmi ces dernières, je relève les noms de Bahaeddine Chakir et d'Ibrahim-bey, deux Jeunes-Turcs dont j'ai déjà parlé et dont le témoignage est absolument suspect.

Il est difficile d'établir, pour le moment, les circonstances exactes de cette mort. On a prétendu à Constantinople que Youssouf-Izzedine avait été assailli au moment où il se rendait, par un passage étroit, de sa chambre à coucher à sa salle de bain. Les veines du bras gauche étaient bien ouvertes, comme l'indique le procès-verbal des médecins. Mais le corps

portait de nombreuses contusions provenant sans nul doute de coups violents, reçus au cours de la lutte avec les assassins.

Ce crime peut être imputé à la bande jeune-turque et surtout à Enver. Les relations entre lui et le prince étaient devenues particulièrement tendues depuis la fin de l'année 1915, à la suite de plusieurs incidents. En particulier Enver s'était permis de déchirer une lettre de recommandation écrite par le prince héritier, et cela en présence de la personne intéressée qui avait présenté elle-même la lettre au ministre. Mais, surtout, le germanophile Enver ne pouvait pardonner au prince impérial son aversion vis-à-vis des Allemands.

Coïncidence curieuse : le fils d'Abd-ul-Aziz finissait dans les mêmes circonstances que son père, trouvé mort, un matin, les artères tranchées par un rasoir.

On a dit que le prince s était suicidé dans une crise de neurasthénie? La vérité est qu'on l'a supprimé parce qu'il restait un véritable patriote, de sentiments sincèrement nationalistes, désireux de faire sortir la Turquie de l'alliance allemande et de la rallier aussitôt à la cause française.

On fit au malheureux Youssouf de solennelles funérailles, son corps fut transporté en grande pompe au mausolée de la mosquée du sultan Mahmoud.

Il reste dans cette disparition un grand mystère à éclaircir et aussi une mort à venger, car tous ceux qui connaissent un peu la Turquie refusent de croire au suicide de Youssouf-Izzedine, l'ami de la France, auquel nous devons conserver un souvenir reconnaissant.

CHAPITRE VI

DE QUELQUES MOYENS DE GOUVERNEMENT

LA POLICE. — L'ESPIONNAGE ET L'ASSASSINAT. — LA PRESSE OTTOMANE

La police.

Le voyageur ou le touriste nouvellement débarqué à Constantinople, un peu avant la guerre, ne pouvait manquer d'être frappé de l'ordre extrême qui régnait aussi bien dans les quartiers turcs qu'européens.

Au temps d'Abd-ul-Hamid, la ville était sale, encombrée par les détritus, envahie par des chiens errants. En 1914, elle se trouvait en parfait état d'entretien. Il faut avouer que la police ottomane était remarquablement faite, dès 1910. Les Turcs avaient reçu pour son organisation les leçons de spécialistes venus d'Allemagne et ils en avaient fort bien profité. A des intervalles assez rapprochés, dans les principales rues de la capitale, il y avait des

agents, reconnaissables à leur costume : pantalon noir à passepoil rouge ; tunique de même couleur ; gris-claire ou de toile blanche en été ; pattes d'épaule et revers de manches rouges. Généralement polis avec l'étranger, ces agents de police faisaient très bien leur service et représentaient une force de protection des plus sérieuses. D'autre part les Turcs possédaient une police secrète de réelle valeur.

Toute cette organisation était sous les ordres de Bédri-bey, préfet de police, secondé par Ismaïl Djambolat. Bédri avait succédé au colonel Galib-bey, nommé lors de son départ au commandement de la 13e division, à Salonique.

Bédri et Djambolat connaissaient très bien leurs fonctions. Se complétant l'un l'autre, fort dévoués au comité Union et Progrès dont ils étaient membres, ces deux hommes ont joué un rôle prépondérant dans toutes les questions politiques intérieures.

Bédri avait sous ses ordres, non seulement la police, mais plusieurs bataillons de gendarmerie. Ces derniers ne faisaient pas de service dans la ville. Dispersés dans les *karakols* (casernes), ils surveillaient la périphérie de la cité.

Pour bien comprendre le rôle joué par Bédri, il serait utile que le lecteur pût parcourir les *Mémoires* récents de l'ambassadeur américain à Constantinople pendant la guerre, *M. Morgenthau* (1). Il y verrait de quelle autorité était investi Bédri-bey, et aussi les tracasseries sans nombre dirigées par lui contre les résidents étrangers.

Bédri avait d'abord été juge. Ami intime de Talaat,

(1) Un vol. in-8°, 12 fr. Payot, Paris.

il était devenu un membre influent du comité Union et Progrès et aspirait à faire partie du cabinet.

« Le trait dominant de son caractère, dit M. Morgenthau, était sa haine des étrangers et de leur influence ; à ses yeux la Turquie devait appartenir exclusivement aux Turcs ; il était particulièrement irrité par le contrôle que depuis des années les ambassades européennes exerçaient sur les affaires domestiques de son pays. Peu d'hommes en Turquie avaient accueilli avec une joie aussi profonde l'abolition des capitulations... »

Instruit, fort intelligent, parlant plusieurs langues, mais profondément cruel, Bédri-bey a exercé une action néfaste à Constantinople, surtout pendant la dernière campagne.

L'espionnage et l'assassinat.

La police occulte de l'Empire était certainement plus nombreuse que la police régulière. Il faut dire que le gouvernement ottoman n'avait pas eu beaucoup de peine à recruter ses espions. Il lui avait suffi de reprendre l'œuvre d'Abd-ul-Hamid. L'ancien sultan possédait au plus haut degré la manie policière. Les traits dominants de son caractère étaient la méfiance et la crainte. Tout fut subordonné dans l'Empire à la protection de sa précieuse personne. Cloîtré à Yildiz, il s'entoura d'abord de plusieurs milliers de soldats choisis, qui composaient la 2e division de la Garde. Il avait en plus une garde privée, formée par deux cents Albanais armés jusqu'aux dents. Ensuite, il organisa l'espionnage sur une vaste échelle et ne le limita pas à la seule Turquie. Abd-ul-

Hamid avait des espions jusque dans les grandes cours européennes, et ce système de mouchardage à outrance ne cessa pas, quoiqu'on en ait dit, après sa chute.

Les espions du padischah appartenaient à tous les mondes, et en particulier à celui des fonctionnaires. Sous le nouveau régime, la plupart d'entre eux conservèrent leur situation et continuèrent à espionner pour le compte des Jeunes-Turcs.

Tout gouvernement a besoin de connaître certaines questions délicates dont les honnêtes gens refuseraient de s'occuper. Il lui faut, en conséquence, une bonne police secrète. La moralité des éléments composant cette dernière laisse trop souvent à désirer, même dans les nations les plus civilisées. Jugez de ce que l'institution pouvait être en Turquie où l'on n'a jamais été scrupuleux dans le choix des moyens! Bédri-bey avait en réserve une bande d'aigrefins bons à toutes les besognes. Elle était composée, non seulement de Turcs, mais de Levantins grecs, bulgares, asiatiques, etc., veritable écume de bagne. Ces individus ont fourni au comité Union et Progrès les fédaïs, exécuteurs sanguinaires de ses volontés. Un exemple : on se rappelle peut-être l'attentat dirigé le 14 janvier 1914 contre le général Chérif-Pacha, directeur du journal *Le Méchouriette*, hostile aux Jeunes-Turcs. Un Oriental se présente à Paris, chez le général. Il est reçu par son gendre qu'il attaque à coups de revolver. Heureusement ce dernier est armé. Il riposte et tue le bandit dont l'identité n'a jamais pu être établie.

On a accusé Azmi-bey, ancien préfet de police de Constantinople, d'être le grand chef des fédaïs,

C'est difficile à prouver! Mais il est absolument certain que les Jeunes-Turcs, aussi bien que les sultans, ont eu leurs assassins à gages. Cela n'a rien d'étonnant de la part d'individus qui, froidement, ont pu élaborer le plan d'assassinat d'un million d'Arméniens. Il était certainement plus facile pour eux de supprimer de temps en temps quelques individus gênants!

*
* *

Régime abject que celui de ces Jeunes-Turcs, qui entretenaient des mouchards dans toutes les administrations et jusque dans l'entourage des familles européennes!

Voulez-vous quelques exemples?

En février 1914, le commandant L..., détaché à la mission de Constantinople, vient à parler dans des termes favorables des mérites de l'armée bulgare. Il est aussitôt dénoncé à Enver et renvoyé en France. Inutile de dire que les propos rapportés avaient été amplifiés et dénaturés.

En avril de la même année, trois officiers français sont invités par un officier de la marine turque, d'origine arménienne, à rendre visite au Patriarche. Simple visite de courtoisie! Le lendemain, ces officiers reçoivent l'ordre de ne plus recommencer pareille démarche.

Dans le sein du comité de réorganisation de la gendarmerie ottomane, les officiers européens étaient épiés et dénoncés par des secrétaires et des garçons de bureau. La Turquie du XX[e] siècle n'avait point changé! Plus civilisée à la surface, elle était faite au fond de sang et de boue!

De sang d'abord!

Sur la place du Séraï-Meidan, près de la porte Auguste, existent encore des bornes où l'on plaçait les têtes coupées, pour satisfaire au passage la vue des sultans. Sur les créneaux du palais, les têtes s'accrochaient hideuses. Par les poternes, on jetait au Bosphore les odalisques cousues dans des sacs. Derrière les treillages élégants du parc, on empoisonnait et on étranglait. Dans une cage que l'on pouvait voir encore dans ces dernières années, le sultan enfermait ses frères. Sur un simple soupçon, on exécutait fils, femmes et enfants!...

La Turquie moderne a versé autant de sang que celle du passé! Si les premiers Turcs (Kadjars) ont massacré les Persans, les Jeunes-Turcs ont dépeuplé l'Arménie!

La Presse ottomane.

Les Jeunes-Turcs ont menti constamment, menti dans leurs discours, menti aussi au moyen de cette puissance qu'on appelle la presse.

En Turquie, cette dernière a toujours été sous la dépendance absolue du pouvoir. Au temps d'Abd-ul-Hamid, elle se trouvait étroitement enchaînée par une censure impitoyable qui éliminait les mots les plus simples, tels que « liberté, justice, fraternité, république... » La consigne était de ne parler que du souverain, il va sans dire, en termes dithyrambiques.

La presse ne fut guère plus honnête sous le régime des Jeunes-Turcs. Pendant la guerre de Thrace, ceux-

ci l'utilisèrent pour exploiter la crédulité publique, transformant en victoires les désastres de Lülle-Bourgas et de Kirk-Kilissé.

En Orient, beaucoup de gens ne savent pas lire. Cela se conçoit aisément. Il faut en effet très longtemps pour apprendre à connaître et à assembler les caractères arabes. La lecture des journaux est donc réservée à une élite de la nation. Aussi la main-mise absolue sur la presse a-t-elle représenté pour les Jeunes-Turcs un moyen de pression de premier ordre vis-à-vis des classes éclairées, les seules qui comptent là-bas. Il était, en conséquence, fort important pour le comité de tenir en tutelle les journaux, et surtout ceux de la capitale.

Après cet exposé, on comprendra facilement que la Presse ait été surveillée étroitement et se soit trouvée dans l'obligation d'obéir aveuglément aux ordres du comité Union et Progrès.

Pendant la guerre, le directeur du bureau de la presse, en même temps grand maître de la censure, était Igmet-bey. Les directeurs et les rédacteurs des principaux journaux venaient chercher, auprès de lui, leurs inspirations.

Voici les principales feuilles qui paraissaient à Constantinople en 1914 :

Le *Tanine*, dirigé par Midhat-Chukry-bey, un des personnages les plus importants de l'empire, car il était en même temps président du bureau permanent du comité U. et P., et aussi secrétaire général. Le tirage du *Tanine* atteignait 40.000 exemplaires.

On peut citer ensuite le *Tasfir-Efkiar* : directeur : Ahmed Rassim bey ; le *Ikdam*, dirigé par Djevded bey ; le *Touran*, ayant à sa tête Agaïeff-bey, connu

sous le pseudonyme d'Ahmed-Agha-Oglou ; le *Sabah* (Matin) ; le *Jeune-Turc*.

La presse musulmane suivait docilement les instructions du grand quartier général germano-turc, en s'inspirant du ton des journaux allemands dont un des principaux représentants était Paul-Weitz, correspondant de la *Frankfürter Zeitung*. L'*Osmanischer Lloyd*, publié en français et en allemand, fut acheté, en 1914, par l'ambassadeur allemand, ainsi que l'*Ikdam*.

Et pour conclure, on peut dire : que de boue, après tant de sang!

DEUXIÈME PARTIE

L'ARMÉE TURQUE

CHAPITRE VII

LE CÔTÉ MILITAIRE DE LA QUESTION D'ORIENT

UNE REVUE MILITAIRE A CONSTANTINOPLE. — LE SOLDAT TURC. — L'ARMÉE TURQUE. — NOS IMPRÉVOYANCES D'AVANT-GUERRE.

Une revue militaire à Constantinople.

Le 19 juillet, à Bebek, grande plaine située à 10 kilomètres de Constantinople, eut lieu une grande revue des troupes de la capitale. J'y fus invité, ainsi que les officiers de la mission française.

Imaginez une étendue de plusieurs kilomètres de terrain pierreux, coupé par de petits ravins. Là se trouvent rangés en bataille quatre régiments d'infanterie à l'effectif de guerre. A l'aile gauche s'alignent, dans le lointain, deux régiments d'artillerie et deux

de lanciers. Total : une vingtaine de mille hommes.

Les soldats sont en tenue de campagne : uniforme kaki et bonnet de forme bizarre, remplaçant l'habituel *kalpak* en peau de mouton. Cette coiffure ressemble à notre bonnet de police, avec des ailes ramenées des deux côtés et qui, dépliées, peuvent protéger les oreilles et le menton du soldat par les temps froids.

Les hommes sont sac au dos, sous un soleil de plomb. Appuyés sur leurs fusils, ils attendent, pour défiler, l'arrivée du sultan et de la mission allemande, car cette revue doit être une démonstration germano-turque, à la veille du conflit mondial que l'on ne soupçonne point, mais dont l'état-major allemand et les Jeunes-Turcs devaient être déjà informés.

J'avais déjà été fort étonné en considérant, au passage des détachements, dans les rues de Constantinople, le sac du fantassin turc. Cette fois-ci, je reste stupéfait en examinant de près tout ce que porte ce sac, un jour de revue : souliers ferrés, sur le côté, avec toile de tente, piquets, outils ; derrière, gamelle et marmite de campement ; en dessus, effets d'habillement et grande couverture de couchage. Enfin, d'après ce que m'explique un officier, l'intérieur du sac contient encore des cartouches, des vivres de réserve, du linge, etc... C'est formidable! Une trentaine de kilos tout au moins. Il faut vraiment être fort comme un Turc pour porter pareil bagage!

Les hommes sont sur le terrain depuis une heure, et ils attendront une autre heure avant l'arrivée du souverain. Pendant ce temps, je n'ai pas vu un soldat tomber. Quelle force et quelle discipline représentait cette armée!

Les invités arrivent peu à peu et vont se placer à l'abri de tribunes assez primitives édifiées au centre de la plaine. Une centaine d'officiers turcs s'y rangent par arme. Au centre, dans la tribune d'honneur, vient se placer la mission allemande. Ses officiers, ainsi que ceux des autres missions, portent la tenue ottomane, en y ajoutant de nombreuses décorations de leur pays. Et, comme nous sommes à côté de leur groupe, plusieurs d'entre eux se détachent et s'avancent vers nous. Avec cette raideur automatique si caractéristique dans leur armée, ils se présentent, déclinant leur nom et leur grade. Ces messieurs causent ensuite de l'armée ottomane dont ils vantent les qualités (N'est-elle pas leur œuvre?) Ils font aussi l'éloge de la nôtre, si remarquablement manœuvrière, etc., etc... Toujours aimables et flatteurs, ces Allemands!

Un coup de clairon! Le sultan approche, paraît-il. La mission Sanders s'aligne en avant des tribunes. A côté d'elle, les familles allemandes fort nombreuses et très endimanchées dans des costumes d'assez mauvais goût. Puis un groupe, en habit et haut-de-forme : les ambassadeurs. Assez loin, à l'écart, les attachés militaires d'Angleterre, d'Italie et de Russie, à cheval.

Cependant les officiers turcs se dirigent vers l'entrée du camp et s'alignent. Le colonel Rassim-bey nous invite fort courtoisement à entrer, à côté de lui, dans le rang. Inclinons-nous! Ne sommes-nous point devenus officiers ottomans?...

Voici la voiture du prince héritier Youssouf-Izzedine qui s'avance rapidement, sans escorte. Le prince est revêtu de l'ancien uniforme, longue tunique

bleu-foncé et pantalon noir. Il est coiffé du fez. Petit, ramassé, l'air assez indifférent, Youssouf-Izzedine semble malheureux. Arrivé devant la tribune d'honneur, il répond assez froidement au salut des officiers allemands, puis s'assied à l'écart. Quelques vieux maréchaux viennent lui tenir compagnie.

Mais voici un peloton de cavalerie qui débouche sur le terrain de manœuvre, dans un nuage de poussière, précédant deux cavaliers. Le premier est très grand et très droit sur sa selle. Son air est hautain. C'est Liman von Sanders, monté sur un grand cheval du Mecklembourg, superbe bête qu'il conduit avec une habileté consommée. A sa gauche, se tient son aide de camp, le capitaine von B..., aussi petit que son général est grand, mais monté sur un tout aussi grand cheval, ce qui lui donne un peu l'air d'un singe sur un éléphant; l'air dédaigneux, du reste, et le monocle vissé dans l'œil. Un murmure d'admiration court dans les rangs des officiers turcs. En effet, Liman von Sanders a grand air! C'est un cavalier de fière allure, et l'air franchement ridicule de son officier d'ordonnance fait encore mieux ressortir sa mâle prestance.

. . . . . .

Un autre coup de clairon, et les commandements se succèdent : *Haas doûr!* (Garde à vous!) *Selam doûr!* (Présentez armes!)

. . . . . .

Cette fois-ci, c'est le sultan, précédé d'un escadron de lanciers de la garde, coiffés du haut kalpak orné de plumes de paon formant aigrette, vêtus de rouge et d'amaranthe. Leur tapis de selle est fait d'une peau de jaguar. Ces lanciers sont de beaux

cavaliers de haute taille, presque tous d'origine arabe et supérieurement montés sur des bêtes de sang.

Enver-Pacha, sur un cheval alezan, un pur arabe du Nedjed, caracole à gauche de la voiture où Mehmed V, en tenue de maréchal, est affalé sur les coussins.

Padischalim tchok yacha! (Vive le Padischah), crie aussitôt l'immense ligne des régiments. C'est comme une clameur de tempête qui roule d'un bout à l'autre du champ de manœuvre.

Mais voilà Liman von Sanders qui arrive au galop à la rencontre du souverain, le salue d'un geste large du sabre et se place à droite de la voiture. Le carrosse du sultan s'arrête devant la tribune centrale. Mehmed descend péniblement et s'assied dans un fauteuil. Les officiers allemands sont figés dans une immobilité toute germanique. Ils saluent. Le sultan leur adresse un signe amical de la main.

Devant nous, des étalons arabes, tenus en main par des nègres, piaffent, hennissent, se cabrent. J'interroge un voisin complaisant : « Les chevaux du sultan ! » m'est-il répondu. Image vivante de la Turquie du passé où les descendants du Prophète combattaient à cheval, le cimeterre au poing. Depuis Abd-ul-Hamid, les sultans ne montent plus à cheval. Le dernier, vieillard décrépit, est là, sous nos yeux, véritable prisonnier des Allemands qui commandent ses soldats fidèles. Quelle déchéance pour cette Turquie si puissante et si fière autrefois !

Inch Allah! Dieu l'a voulu !

*
* *

Un commandement retentit, lancé par Enver Pacha d'une voix rauque. Le défilé va commencer.

Les bataillons d'infanterie sont dans la formation « en masse », chaque compagnie déployée sur deux rangs à vingt pas de la précédente. Un changement de front est rapidement exécuté. L'armée turque est prête pour défiler.

Enver est placé à cheval, à gauche de Liman von Sanders, et à quelques pas du sultan Mehmed. Les officiers du kaiser forment un groupe compact en arrière et à droite. Décidément le Commandeur des croyants est bien gardé!

Voici les premières compagnies. En tête s'avance sur un très joli cheval noir le vieux maréchal Osman, celui que les officiers turcs appellent « le Tatar », car il représente le type mongol dans toute sa pureté. Les troupes défilent, compagnie après compagnie, au son de leurs musiques qui jouent l'hymne national, aux mélopées traînantes et tristes.

Je n'avais jamais vu défiler des troupes ottomanes en pareil nombre et je m'attendais à assister à une parade plutôt quelconque. Aujourd'hui, à bientôt six ans de distance, je ne puis oublier le spectacle magnifique que j'ai eu sous les yeux : les compagnies turques, à l'effectif de guerre, défilant au pas de parade, alignées comme un mur!

L'allure générale des soldats est lourde, mais cependant rythmée. Les fusils sont placés dans un parallélisme absolu. Je n'aurais jamais supposé que l'infanterie turque pût se présenter de façon aussi

impeccable. En passant devant le sultan, et sur un signe de l'officier commandant chaque unité, les hommes accentuent le pas dit « de parade. » Je remarque quelques chefs de section — des fumistes sans doute, désireux d'obtenir de l'avancement — qui exagèrent le mouvement de façon ridicule. L'assistance applaudit ces marques de bonne volonté.

Après l'infanterie, la cavalerie défile au trot. Elle ne donne pas l'impression d'une troupe pouvant rivaliser avec les cavaleries européennes. Les chevaux — des hongrois — semblent médiocres. Quant aux cavaliers ils montent solidement mais lourdement, prenant un appui trop brutal sur la rêne de bride. Par contre l'artillerie se présente dans un ordre parfait, ses canons et ses caissons remarquablement alignés.

Les autres officiers français restaient dans le même étonnement que moi-même. L'allure impeccable de l'infanterie turque, défilant après deux heures d'attente passées sac au dos, nous laissait rêveurs, et cette revue m'a servi à comprendre la résistance et la discipline du soldat ottoman tant vanté dans l'histoire et aussi tant contesté en France, parce qu'il avait subi les défaites de Thrace.

On peut m'objecter : une revue ne constitue pas un critérium absolu pour juger une armée? En effet! mais c'est tout au moins un indice à ne pas négliger! Encore une remarque : les troupes que je vis défiler étaient fort bien équipées. Il en était de même pour les corps d'Europe et pour ceux placés sur la côte d'Asie. De tout cela, il faut conclure que la mission Sanders n'avait pas perdu son temps. Les bons emprunts français s'étaient transformés en fusils, en canons et en habits neufs.

Au moment où se passaient les faits que je relate, la guerre était décidée par Guillaume II. Aussi c'est avec tristesse que je pense aujourd'hui au spectacle que j'ai eu sous les yeux. Vraiment, il fallait ne pas vouloir comprendre, en juillet 1914, que des événements graves se préparaient, pour nier la guerre toute proche!

Le soldat turc.

D'une revue, j'ai essayé de tirer des conclusions relativement à l'instruction d'une armée que l'Europe jugeait inexistante en 1914. Mais, en Turquie, l'observateur attentif n'avait pas besoin d'une aussi grande démonstration militaire pour soupçonner que la Turquie avait conservé son âme guerrière. Il suffisait de regarder dans Constantinople l'attitude des compagnies se rendant à la manœuvre, vers le monument de la Liberté, et même simplement celle des sentinelles, à la porte des casernes, pour être édifié! Les soldats en faction sont placés en Turquie sur une espèce de plateau en bois qui peut mesurer 1 m. 50 de côté. Ils attendent là, l'arme au pied ou appuyés sur leur fusil. Aussitôt qu'un officier paraît, l'homme de garde se redresse, présente les armes, et puis se fige dans une immobilité de statue. Un autre souvenir : chaque bateau de la compagnie Chirket-i-Haïrié, qui transportait les passagers aux différentes stations du Bosphore, portait à son grand mât le pavillon ottoman. Il fallait voir avec quelle superbe attitude les sentinelles turques, isolées tout le long du détroit, rendaient les honneurs au drapeau!

Et cependant ces hommes se trouvaient le plus souvent placés à l'écart de toute surveillance.

Le soldat turc est discipliné, obéissant par nature et surtout par éducation. Soumis dans la famille au pouvoir souvent despotique de son père qu'il respecte infiniment, courbé sous la toute-puissance de la loi religieuse, il n'est point étonnant qu'il accepte sans murmurer les ordres qu'il reçoit au régiment. Il obéira au plus humble des sous-lieutenants, ne sachant ni lire ni écrire et venant mendier une poignée de pilaf à la gamelle de ses hommes, mais malgré tout délégué du padischah et d'Allah! La discussion des actes des supérieurs est considérée en Turquie comme un crime religieux. Il est donc facile de comprendre que l'immense majorité de l'armée ait fait la guerre à la France sans protester. Si demain le sultan proclamait la guerre contre l'Allemagne, l'armée combattrait cette dernière avec le même enthousiasme, sans essayer de comprendre davantage qui a tort ou raison! Le Sultan n'est-il pas le représentant sacré d'Allah? Voilà la mentalité des soldats et des officiers turcs!

*
* *

Nos fonctionnaires et nos touristes ont jugé l'armée ottomane, non point d'après cette obéissance et cette discipline de fer, mais d'après les haillons dont s'enveloppaient ses soldats sans solde et souvent sans pain! Ils n'ont retenu que leur misère ; ils n'ont point cherché à comprendre leur âme! Ils n'ont pas essayé de fouiller plus avant dans cette multitude armée

pour savoir ce qu'elle était vraiment capable d'accomplir au grand jour de la guerre sainte!

Ces passants ne sont pas les vrais coupables. Leur métier n'est pas celui des armes! Ils se sont contentés de surveiller leurs intérêts ou de suivre leurs plaisirs. Mais que des militaires n'aient pas conclu à la valeur très grande du soldat turc est vraiment surprenant!

La France avait en Turquie des mandataires qui pouvaient éclairer l'opinion. L'ont-ils fait, et de quelle manière? La section technique chargée de l'étude spéciale des armées étrangères, avant 1914, au ministère de la Guerre, a-t-elle cherché à s'éclairer elle-même sur l'armée ottomane? Qu'a-t-elle demandé? quels renseignements militaires lui ont été fournis? Si l'on en juge par les appréciations erronées formulées sur l'armée turque en 1914, il semble que notre haut commandement et nos hommes politiques n'étaient guère documentés sur la Turquie et sur ses soldats!

L'armée turque.

La situation générale de l'armée turque, en 1914, était la suivante :

1er corps (Constantinople). — 1re division : Stamboul; 2e division : Hadem-Keuy; 3e division : Scutari d'Asie.

2e corps (Andrinople). — 1re division : Andrinople; 2e division : Andrinople; 3e division : Kyrk-Kilissé.

3e corps (Rodosto). — 1re division : Rodosto; 2e division : Balikessir; 3e division : Gallipoli.

Les chefs-lieux des *autres corps d'armée* se trouvaient : 4e à Smyrne; 5e à Angora; 6e à Alep; 7e à Sanaa (Yemen); 8e à Damas; 9e à Erzeroum; 10e à

Erdjindjan ; 11e à Van ; 12e à Mossoul ; 13e à Bagdad ; plus deux divisions indépendantes (la 21e à Assir et la 22e à Hedjaz).

Les 1er, 2e et 3e corps étaient les plus solides de l'armée turque. Le 1er corps pouvait être considéré comme un corps d'élite. La majorité des officiers allemands s'y trouvait affectée.

***

La valeur de l'armée ottomane a toujours été représentée par l'infanterie. En 1914, la cavalerie était sans grande importance. Mal montée, elle manquait d'élan. L'artillerie de campagne possédait des pièces Krupp. Sa valeur générale pouvait être considérée comme moyenne.

Les Allemands ont fort bien compris ceci :

1° La Turquie pourrait leur donner 400.000 soldats au début, et presque autant ensuite. Ils les utiliseraient surtout comme fantassins.

2° Ils placeraient leurs officiers aux spécialités. D'ailleurs ceux de la mission Sanders étaient surtout des spécialistes. Ils ont été employés à l'artillerie, aux écoles militaires, au génie, aux mines et aux fortifications.

Très peu d'Allemands ont été utilisés comme officiers de troupe dans l'infanterie, car les officiers turcs pouvaient conduire facilement leurs soldats dans cette arme. Les colonels eux-mêmes étaient turcs. Les officiers allemands ont également servi dans les états-majors de division et de corps d'armée. Enfin, la mission Sanders a préparé le plan de mobilisation générale de l'armée ottomane. C'était là

une question délicate à laquelle les officiers du kaiser se sont minutieusement appliqués.

*
* *

Von der Goltz avait commis une grave erreur en essayant de faire de l'armée turque une armée de manœuvre, en vue d'une guerre de mouvement. Tout au plus l'idée a-t-elle pu réussir contre les Grecs (1897), qui se trouvaient en nombre très inférieur. Mais pendant la campagne de Thrace (1912-1913), on a pu reconnaître la faute d'appréciation commise par le grand maréchal.

Le soldat turc est excellent derrière des tranchées. Exemple Plevna. Il est redoutable pour des attaques en colonnes groupées qui formeront une masse de choc, mais à condition que ce soit sur un terrain connu, assez restreint, et suivant un objectif déterminé. Exemple : Tchataldja et les Dardanelles. Mais dans les guerres modernes, les généraux turcs n'ont jamais eu le sens de la manœuvre lointaine et leurs soldats ont manqué de la plus élémentaire initiative. Aussi les Allemands de la mission Sanders avaient-ils bien compris qu'ils devaient se borner : 1° à établir le plan de mobilisation ; 2° à préparer les spécialités ; 3° à utiliser l'armée turque comme infanterie, en l'encadrant par quelques officiers et sous-officiers allemands. Ils ont eu le mérite de saisir que la dernière armée de Thrace, vaincue et disloquée, pouvait être refaite. Ils ont très bien compris que cette armée devait ses revers à deux causes : la première était l'absence de plan de mobilisation, d'où résultait un défaut de groupement sur le champ de bataille ; la

seconde provenait d'un manque absolu de moyens matériels. Dès le commencement de l'année 1914, ils ont réussi à refaire une infanterie. C'était leur principale préoccupation.

La mission Liman von Sanders a travaillé en même temps sans relâche à fortifier les Dardanelles, et elle s'est efforcée aussi d'entraîner l'âme turque du côté germanique. Très pénétrée de cette idée que les Turcs ne pourraient donner, au moins en 1914, une armée de mouvement, elle a travaillé d'abord à rétablir la discipline, diminuée par les récentes défaites. Le Turc obéit comme un automate. La tâche des officiers Allemands était donc facile, et ils ont été aidés par une élite d'officiers turcs, à la tête desquels se trouvait Enver-Pacha.

Ils ont su agir enfin avec un esprit de méthode remarquable et une discrétion supérieure.

Peut-être ont-ils moins de mérite qu'on est tenté de le croire? Notre insouciance les a tellement aidés! On refusait d'admettre, chez nous, qu'il existât encore une armée turque. Elle était morte, assurait-on, sur les champs de bataille de Thrace! Les Allemands ont eu tout intérêt à voir durer cette légende, et ils ont pu travailler tranquillement, persuadés qu'on douterait toujours du résultat de leurs efforts. Pendant que notre Presse s'efforçait de diminuer à l'avance les essais poursuivis par la mission allemande, ses officiers se mettaient résolument à l'œuvre, sachant très bien qu'ils parviendraient à réorganiser l'armée ottomane.

***

Des hommes sérieux, avertis des choses de l'Orient, auraient vite compris la valeur cachée de cette armée. Mais nous manquions en Turquie de compétences techniques capables d'éclairer le gouvernement. L'élément civil, absorbé par ses affaires ou ses plaisirs, se désintéressait des questions militaires. Aussi répétait-on à l'envi, chez nos gouvernants mal renseignés, toujours le même refrain : « Les Turcs n'ont plus d'armée ! »

Les Français de Constantinople auraient dû regarder plus attentivement le soldat turc de 1914. Malheureux sur les derniers champs de bataille, il avait cependant conservé une âme de guerrier. Sa foi dans l'Islam restait intacte. Sa force physique, son courage étaient incomparables. Employé comme il convenait par l'Allemagne, ce descendant des vieux Janissaires pouvait être dangereux encore.

On a nié tout cela ; on s'est moqué des rares écrivains qui ont osé exposer ces pensées ; on a traité de rêveurs les voyageurs et les touristes assez francs pour parler le langage de la vérité. La légende de l'armée ottomane, « existant seulement sur le papier », a été la seule acceptée par la vieille Europe. Elle nous a conduits aux Dardanelles !

Nos imprévoyances d'avant-guerre.

A Constantinople même, la colonie française refusait de voir et de comprendre. L'effort coûte tant en

Orient !... Il est de si mauvais ton d'exprimer trop rudement sa pensée, dans ce pays tout de courtoisie et de sous-entendus ! Des présages fâcheux auraient gêné trop de personnes, pour lesquelles la Turquie représentait le bon pays où l'on gagne beaucoup d'argent.

Ceux-là qui refusaient d'ouvrir les yeux et de comprendre le danger ont vu leur songe anéanti, le 2 août 1914. Malgré tout, ils ont refusé de prévoir l'avenir. Ils ont crié très fort que jamais la Turquie ne marcherait contre la France ! Alors, à quoi servait la mission allemande ? Pourquoi l'avait-on renforcée en mars 1914 ? Pourquoi, en juillet de la même année, Guillaume II la renforçait-il encore ? Pourquoi, dès l'assassinat de l'archiduc, la Turquie commençait-elle à mobiliser sournoisement ? Pourquoi rassemblait-elle de nombreuses troupes dans des camps d'instruction, sous prétexte de manœuvres ? Pourquoi la mobilisation est-elle devenue un fait accompli dès le 30 juillet 1914, puisque des affiches la décidaient ? J'ai vu à cette date, sur les murs de Stamboul, les affiches en question. Elles se rapportaient à la réquisition et à la convocation de certaines catégories de rédifs (réserves). Pourquoi les troupes d'Asie arrivaient-elles, chaque jour, plus nombreuses dans la capitale ? Pourquoi officiers et soldats turcs ont-ils pris, dans les derniers jours du mois de juillet, la tenue de campagne qu'ils n'ont plus quittée ?

C'est par l'Orient qu'on a vu arriver cette guerre. Il faudrait être franchement de mauvaise foi pour refuser de le reconnaître !

Notre erreur nationale a été de nier l'existence d'une armée ottomane et de supposer ensuite que la

Turquie pourrait se joindre à nous. L'armée turque restait fort redoutable et les Jeunes-Turcs étaient franchement décidés à soutenir l'Allemagne.

Voilà toute la vérité !

Il est donc regrettable et aussi infiniment triste que, *faute de renseignements* précis, l'opinion française et le parlement aient pu supposer le contraire !

***

Et de toute cette discussion il ressort que le public français ne sait rien de l'étranger parce qu'on le renseigne mal. Une guerre survient-elle? On ignore tout du pays adverse parce qu'on a lu seulement quelques articles plus ou moins fantaisistes. Et l'on a aussitôt des déboires, comme en Turquie !

Avant la guerre, la grande Presse, mal documentée par des observateurs superficiels, a nié l'armée turque. Nous avons, en conséquence, considéré l'empire ottoman comme un poids mort qui alourdirait l'élan de l'Allemagne, au cas d'une alliance entre les deux nations. Cependant les Turcs ont résisté longtemps aux troupes britanniques, au nord de Bagdad et sur les rives du Jourdain. Ils ont, à un moment donné, avancé au Caucase et en Perse.

J'ai mauvaise grâce, peut-être, à évoquer ces souvenirs, alors que l'armée du sultan a subi, en Palestine et en Syrie, de si formidables échecs ! Mais pouvons-nous oublier que, pendant quatre années, les forces ottomanes ont immobilisé de nombreuses divisions franco-britanniques?

Au moment de la déclaration de guerre, je parlais de l'armée turque à un officier qui, dans mon esprit,

devait connaître à fond les troupes du sultan. Je lui exprimais mon étonnement au sujet de la revue de Bébek à laquelle je venais d'assister. « Les Turcs, me dit-il, ont donc fait bien des progrès depuis Kyrk-Kilissé ? »

J'ai souvent pensé à cette réponse d'un spécialiste des choses de Turquie. Et combien il en existait en Orient, de ces observateurs superficiels qui n'ont point su avertir notre gouvernement, parce qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de juger et d'examiner les nations étrangères. Ils refusaient d'enlever l'épais bandeau qui recouvrait leurs yeux et ils n'admettaient pas l'arrivée d'événements fâcheux qui pourraient troubler leur quiétude ! Par opposition de pensées, je me rappelle une visite que j'ai faite le 20 août à M. Clemenceau. Je lui exposai que les Turcs mobilisaient et renforçaient hâtivement leurs fortifications. Je lui dis toute l'hostilité que les Bulgares avaient témoignée à nos compatriotes rejoignant la France. L'entrée en guerre de la Turquie et de la Bulgarie, aux côtés de l'Allemagne, n'était pas douteuse, ai-je ajouté. Et je me rappelle avec émotion l'attention bienveillante que m'a prêtée le grand patriote.

Certes, il n'était pas bien difficile, au printemps de 1914, de prévoir la guerre avec les Turcs. Il suffisait de regarder un peu autour de soi !

Des intérêts personnels ont trop étouffé en Orient le sentiment d'examen qui aurait dû se manifester, relativement au degré exact de la préparation militaire de la Turquie, et le simple souci de ne pas donner à cet ouvrage d'histoire une allure de scandale m'engage seul à borner là mon appréciation...

A Constantinople, l'homme le moins averti des

questions militaires voyait venir la guerre. Mais encore fallait-il avoir le courage de le dire à une opinion qui refusait de comprendre ! En pensant aux souffrances de la patrie et à nos morts qui dorment aux Dardanelles, je ne puis m'empêcher de déplorer le silence de ceux qui, devant l'évidence, auraient dû crier sans cesse, très fort et très haut : « *La guerre est là, et l'armée turque y jouera un grand rôle !* »

CHAPITRE VIII

MISSIONS FRANÇAISES

UNE MISSION MILITAIRE FRANÇAISE SOUS LE SECOND EMPIRE
LA GENDARMERIE OTTOMANE

Une mission militaire française sous le Second Empire.

Depuis la guerre de Crimée où un corps d'armée ottoman avait pris part aux opérations à côté des troupes franco-britanniques, les sultans Abd-ul-Medjid et Abd-ul-Aziz firent appel au concours d'instructeurs français dont le rôle fut surtout de diriger l'instruction militaire des jeunes élèves-officiers de l'école de Pancaldi (le Saint-Cyr turc).

J'ai pu avoir des renseignements sur la dernière mission française envoyée en Turquie par un de ses anciens instructeurs, M. le lieutenant-colonel Martin. Cet officier supérieur se trouvait capitaine en 1866. Il fut désigné pour une mission dirigée par M. le

colonel d'état-major de Lalobbe. Le capitaine Lourdel de Hénaut en faisait partie comme instructeur de cavalerie.

Le cadre d'officiers turcs de Pancaldi comprenait le colonel Osman-Pacha, le futur défenseur de Plevna, le commandant Ismaïl-bey, qui sortait de Saint-Cyr et de notre école d'état-major, et le colonel Omer-bey, d'origine hongroise. Ces officiers parlaient tous le français, aussi bien que le commandant de l'école, le général Ghalib-Pacha.

M. le lieutenant-colonel Martin, qui fut un des officiers les plus distingués de notre ancienne armée (il a été instructeur et examinateur à Saint-Cyr), m'a dit toute l'admiration qu'il avait ressentie, dès son arrivée, pour l'armée turque, et aussi l'accueil si franchement cordial que les officiers ottomans faisaient, en toute occasion, à leurs camarades français.

Il n'y avait pas alors d'officiers allemands en Turquie!

Il n'aurait tenu qu'à nous de reprendre l'œuvre commencée. Mais c'est en vain que le sultan Abd-ul-Aziz demanda au gouvernement français le retour des instructeurs de l'ancienne mission de Lalobbe. On tergiversa tant et si bien que bientôt arrivaient les premiers instructeurs allemands, dont le fameux von der Goltz, et Guillaume II allait bientôt pouvoir poursuivre son plan de germanisation de la Turquie, grâce à ses missions militaires.

Le nombre des officiers allemands a été continuellement augmenté depuis 1880, date à laquelle furent envoyés les premiers d'entre eux. Et, ce qu'il faut bien remarquer, ces instructeurs étaient minutieusement choisis par l'empereur.

Au moment de la guerre de Thrace (1912), on peut citer parmi eux le colonel Posselt, les commandants von Lossow et von Hochwœchter et des attachés militaires qui vont et viennent entre Constantinople et Berlin : le général Holmsen, le colonel von Pomniatowsky, le colonel Tyrill, etc...

Avec un orgueil bien oriental, l'état-major ottoman refusa, en 1912, de recevoir les conseils de la mission allemande. Le généralissime Nazim-Pacha et ses généraux Abdullah, Mahmoud-Moukhtar, Ali-Riza, Sekki, se figuraient connaître assez la guerre pour battre en quelques jours les alliés balkaniques, et ils repoussèrent l'idée de von der Goltz qui, devant les lenteurs de la mobilisation turque, proposait de prendre comme base de concentration une ligne assez rapprochée de la capitale. On sait ce que coûta à leur pays leur folle présomption!

J'évoque ces souvenirs pour bien faire ressortir la valeur des officiers envoyés en Orient par Guillaume II, alors que la France ne possédait plus d'instructeurs dans l'armée du sultan.

La gendarmerie ottomane.

En fait, le rôle de la France en Turquie s'est réduit, depuis 1870, à essayer de réorganiser *la gendarmerie ottomane*, sous la forme d'une gendarmerie internationale. La création de cette dernière constituait un des principaux points des réformes entreprises en Macédoine sous le règne d'Abd-ul-Hamid.

L'objet de son institution fut, au début, de lutter contre les massacres organisés par les *comitadjis* macédoniens. Les comitadjis étaient des révoltés de

toutes les nations balkaniques opprimées par les Turcs. Pour fuir la tyrannie ottomane, ils quittaient leurs villages, se réunissaient en bandes plus ou moins fortes et faisaient aux troupes du sultan une guerre continue de guérillas. Il y avait des comitadjis grecs, serbes, bulgares. Non contents de combattre les Turcs, ils se faisaient la guerre entre eux, sous prétexte de religion, mais en réalité pour satisfaire des rancunes personnelles.

Les officiers de la gendarmerie internationale reçurent la mission de surveiller les agissements des bandes de comitadjis et de dresser à l'européenne la gendarmerie turque qui, jusqu'à 1904, comprenait seulement des *bachi-bouzouks* ou *zaptiés*. Ces derniers n'avaient de gendarmes que le nom et étaient souvent plus redoutables que les comitadjis eux-mêmes.

Six grandes puissances coopérèrent à l'œuvre de réorganisation : la France, l'Italie, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne et l'Autriche. Le premier chef de la mission fut le général italien Degiorgis. La répartition des officiers était la suivante : Russie, dans le sandjak (arrondissement) de Salonique ; France, dans celui de Sérès ; Angleterre, à Drama ; Italie, à Monastir et à Serfidje ; Autriche, à Uskub. L'Allemagne n'avait qu'un seul officier, attaché à l'état-major.

Grâce à l'habileté du général Degiorgis et à la bonne entente des différents membres de la mission, l'œuvre entreprise procura des résultats satisfaisants.

A Salonique, on créa une école de gendarmerie, destinée à donner à des officiers choisis de l'armée ottomane les éléments sommaires pour l'exécution de leur futur service. Un certain nombre de sous-officiers vint les renforcer. Enfin, à Salonique, à Monastir

et à Uskub, furent créées des écoles de chefs de poste.

Anciennement les zaptiés (gendarmes turcs) étaient groupés par *kaza* (arrondissement). Ils détachaient quelques hommes dans les localités voisines. On substitua à cette organisation le système français : postes à effectif de cinq hommes, répartis en brigades (*karakols*), dans tous les villages importants. On parvint ainsi à surveiller plus étroitement les comitadjis, qui trouvaient difficilement à se réapprovisionner dans les localités occupées dorénavant par des gendarmes.

Au moment de la révolution jeune-turque (1908), la gendarmerie ottomane d'Europe comprenait 7 bataillons, dont 4 formaient le régiment de Salonique, 2 celui de Monastir et 1 le détachement d'Uskub-Kossovo. Leur effectif était de 4.800 hommes — dont 1.200 cavaliers — commandés par 190 officiers. Il y avait 460 postes (brigades de gendarmerie), sous les ordres de gradés ayant suivi les cours des écoles. Enfin, la gendarmerie ottomane était armée de fusils Maûser. On eut le tort, à mon avis, d'étendre aux secteurs d'Asie l'organisation en postes de cinq hommes. Il résultait en effet, de cette manière de procéder, une dispersion de forces peu en rapport avec la topographie générale d'un pays difficile aussi bien qu'avec sa situation ethnographique. Cette dispersion d'effectifs a laissé aux anciens bachi-bouzouks, dans les provinces lointaines, une indépendance d'allures que ne pouvaient nullement contrôler les officiers étrangers, répartis dans des secteurs qui dépassaient souvent 300 kilomètres. L'organisation de la gendarmerie, en dehors de la Macédoine et de la Thrace, a donc été pure utopie!

*
* *

Au général Degiorgis succéda le général de Robilant.

Quelque temps après la révolution qui renversa Abd-ul-Hamid (10 juillet 1908), les Jeunes-Turcs, très jaloux de leurs prérogatives, essayèrent de faire dissoudre la mission de réorganisation. Toutefois on maintint en Macédoine les officiers français commandés par le colonel Vérand (1), plus quelques officiers anglais et italiens, enfin l'unique officier allemand.

En juillet 1909, la mission de réorganisation de la gendarmerie ottomane est transférée à Constantinople. Les Jeunes-Turcs laissent aux officiers étrangers seulement le rôle de conseillers et d'inspecteurs, et créent une direction de gendarmerie à Bayazid, dans la capitale. En 1913, les missions des diverses puissances sont devenues très réduites. Il reste seulement cinq officiers français et deux anglais (trois à Constantinople et les autres en Asie-Mineure). Cependant des massacres de Grecs et d'Arméniens étant survenus, le gouvernement ottoman consent, au printemps de 1914, à accepter comme instructeurs de gendarmerie dix officiers nouveaux, choisis en France. Ils sont envoyés en Arménie et dans le Kurdistan. Leur mission consiste à dresser les différents contingents de gendarmerie turque disséminés sur le territoire et à rendre compte des résultats

(1) Venant comme son successeur, le général Baumann, de la Garde républicaine.

obtenus au chef de la mission, le général français Baumann.

En 1914, les centres d'inspection de ces officiers étaient les suivants :

Constantinople (1 général, chef de mission, 2 commandants, 3 capitaines), plus 1 officier anglais;

Beïrout (1 commandant, 1 capitaine) ;

Smyrne (1 capitaine); Diarbékir (1 capitaine) ;

Erzéroum (1 lieutenant) ; Bitlis (1 capitaine) ;

Van (1 lieutenant); Samsoun (1 lieutenant).

Sivas (1 officier anglais).

Enfin, au mois de mai 1914, les puissances européennes firent nommer deux inspecteurs généraux, un Hollandais M. Westenenk et M. Hoff, un Norvégien, pour mettre définitivement à exécution le programme des réformes concernant les Arméniens. Aussitôt que la guerre éclata, la Porte les renvoya dans leur pays.

*
* *

Quels ont été les résultats acquis par la mission de réorganisation de la gendarmerie ottomane? On doit reconnaître que, dans les premières années (1904 à 1908), ils ont été sérieux. Trente-cinq officiers de toutes les nations étaient répartis en Macédoine, dans des secteurs assez restreints, et le brigandage des comitadjis fut fortement réprimé. Mais à partir de la révolution jeune-turque, il n'en fut plus de même. Enver-Pacha et son entourage avaient pris pour devise : « La Turquie aux Turcs, avec l'aide de l'Allemagne! »

Les efforts des Jeunes-Turcs tendirent, en conséquence, à désorganiser les missions militaires ou

autres, non patronnées par le kaïser. Il fallut toute l'énergie des gouvernements anglais et français pour maintenir leurs inspecteurs de gendarmerie.

Battus sur le terrain diplomatique, les Turcs firent semblant de considérer comme très utile le rôle de la mission de gendarmerie, tout en veillant à ce que son action fût aussi réduite que possible. Les officiers instructeurs faisaient partie de l'armée ottomane et se trouvaient en conséquence peu libres. Aussi, malgré leur désir de réorganiser, ne pouvaient-ils procéder à aucune réforme sérieuse.

Mais, en plus de l'hostilité turque, il faut bien avouer que l'esprit de méthode n'a pas toujours dominé à la mission de réorganisation.

Un seul exemple :

En France, notre gendarmerie est régie par un décret, dit du 20 mai 1903, assez peu en harmonie avec le progrès. Or, ce règlement caduc fut traduit intégralement en turc et confié à chaque chef de poste! Considéré comme difficile à exécuter en France, jugez ce qu'il pouvait bien donner dans un pays comme la Turquie, resté si profondément barbare! Il ne représentait aucune utilité pour les gendarmes ottomans qui ne savent pas lire et dont la majeure partie pactisait, en Asie, avec les bandits kurdes!

On avait donné aux zaptiés un règlement! C'était là une bien médiocre garantie pour les populations qui continuaient à souffrir du brigandage dans la plupart des provinces. Les officiers et les gendarmes ottomans se déclaraient cependant satisfaits. Ils plaçaient le fameux décret franco-turc, dont je viens de parler, bien en évidence, à une place d'honneur, dans

la plus belle salle de leur karakol, et ne juraient que par ce livre, qui représentait à leurs yeux le Coran de la gendarmerie. Mais ils ne l'ouvraient jamais. Ne faut-il pas respecter les choses saintes?

Les officiers réorganisateurs, profondément édifiés sur la mentalité ottomane, devaient se borner à visiter quelques brigades. Mais, disons-le franchement, leur action restait nulle.

Il y avait bien un *Comité technique* installé à Constantinople, à la caserne de Bayazid, dans de vastes locaux, comité composé d'un général français, venant de la gendarmerie, de cinq officiers français et d'une vingtaine d'officiers turcs, placés sous les ordres du colonel Rassim-bey,... sans compter une quantité de copistes, de garçons de bureau, de domestiques, etc... Le travail se résumait à quelques rapports, à quelques questions techniques, et à deux réunions par semaine d'une heure environ, dans lesquelles force politesses étaient échangées avec les officiers turcs, ainsi que force cigarettes et tasses de café!...

***

La mission française de réorganisation avait en fait un rôle assez ingrat. Mais, tout au moins, ses officiers, en Europe aussi bien qu'en Asie, auraient dû voir orienter leurs efforts et occuper leurs loisirs à des travaux pouvant servir les intérêts français. Une étude intéressante à poursuivre aurait été l'examen topographique des secteurs confiés à chacun d'eux. Je ne veux point parler de levés de cartes, mais simplement de reconnaissances générales de la contrée occupée, afin de pouvoir fournir,

le cas échéant, quelques données sur les régions parcourues. Cette étude eût été particulièrement utile lors de l'expédition des Dardanelles. Or, la mission française envoyée en Turquie pour une organisation toute technique ne s'est occupée que de gendarmerie, et cela dans des conditions si défavorables et si vagues que, pendant les dernières années qui précédèrent la guerre, son action est restée inopérante.

Quelques officiers épris d'activité se créaient des occupations « à côté » : direction de services dépendant du ministère de l'Agriculture; inspection des zones frontières, etc... Il eût mieux valu examiner quelle était la véritable valeur de l'armée turque!

En vérité, la mission de gendarmerie ottomane, fortement gênée dans son action par Enver et sa bande, n'avait point d'idées nettes sur son rôle et ses attributions. Elle a vécu sur le souvenir de ses débuts, alors que, constituée sous une forme internationale et centralisée en Macédoine, elle organisait des bataillons de gendarmerie, véritables troupes de manœuvre qui, sous la direction des premiers officiers européens, venus de toutes les armes, formèrent une élite au milieu de l'armée du sultan et se distinguèrent en particulier contre nous aux Dardanelles. Dans les combats livrés les 18 et 19 mai 1915 contre les positions australiennes et dirigés par Liman von Sanders en personne, opérait une division ottomane, composée presque exclusivement de gendarmes. Ils étaient faciles à reconnaître à leur uniforme bleu-clair qu'ils portaient déjà avant les hostilités.

*
* *

Je crois qu'il serait imprudent de monopoliser dans l'avenir l'idée de surveillance de la future Turquie en créant une nouvelle mission de gendarmerie, sur le modèle de l'ancienne. En particulier, choisir avant la guerre, pour diriger une mission où figuraient des officiers étrangers de toutes les armes, un officier général venant de la gendarmerie, était pour le moins discutable. Les Italiens avaient très bien saisi cette pensée, puisque les généraux Degiorgis et de Robilant, placés successivement par eux à la tête de la mission de gendarmerie ottomane, avaient antérieurement exercé, dans leurs pays, des commandements actifs importants. Ils sortaient du corps d'état-major. Pendant cette guerre, le général de Robilant a dirigé un corps d'armée et s'est trouvé ensuite placé auprès du haut commandement interallié.

*
* *

Je crois savoir que l'on n'a pas complètement abandonné l'idée de réorganiser la gendarmerie ottomane, puisque des postes de gendarmes français, commandés par des officiers de gendarmerie, ont été envoyés dans certaines localités importantes de la Turquie d'Asie. Il serait regrettable de distraire de leur service technique en France des officiers d'une arme aussi spéciale que la gendarmerie, pour essayer de dresser à nos méthodes de surveillance et de police les gendarmes ottomans. La tâche est impossible à cause de l'étendue du pays et de la mentalité

barbare des Turcs. Parler de réorganisation de la gendarmerie ottomane, à l'heure actuelle, serait d'autant moins logique que jadis, pendant le régime jeune-turc, l'essai de réforme a été insignifiant!

***

Les Turcs donnent actuellement de graves préoccupations à l'Europe, et les massacres ne sont pas prêts de finir dans les provinces d'Asie où des races d'origines différentes ne pourront jamais vivre en bonne harmonie. Il sera donc nécessaire d'envoyer dans ce qui va rester de l'empire ottoman des officiers européens chargés d'assurer le contrôle des divers secteurs. Il conviendra d'en confier le commandement à un officier général français, ayant commandé pendant cette guerre des unités tactiques. Il ne s'agit plus en effet aujourd'hui d'instruire les Turcs dans le rôle de gendarmes protecteurs des faibles, qu'ils ont si mal rempli, mais de les mater sévèrement, s'ils s'avisent jamais de recommencer leurs tyrannies et leurs massacres. Nous avons en Syrie un chef admirable qui représente une pure gloire militaire, en même temps qu'une haute intelligence : le général Gouraud. Il est fort au courant des questions orientales, et il lui revient de droit d'établir les directives de l'action française, non seulement en Syrie, mais partout où nous aurons des officiers détachés.

Ce n'est point en effet par des tentatives plus ou moins décousues qu'il sera possible d'établir notre influence à l'étranger et surtout en Orient. Il y faut la coordination des recherches, des efforts et des pensées. Seul un homme de valeur, tel que Galliéni ou

Lyautey, pouvait mener à bien pareille tâche en Turquie, avant la guerre. Le général Gouraud, qui est leur digne émule, aura une œuvre immense à accomplir là-bas. Notre pays peut lui faire confiance. Héros de légende, penseur profond, il possède toutes les qualités nécessaires pour mener à bien une œuvre de rénovation. Si la France l'avait eu comme chef de mission, en 1914, à Constantinople, nos hommes d'État auraient certainement été renseignés sur les machinations de la Jeune-Turquie, sur ses forces militaires et sur la guerre qu'elle nous préparait. Enfin nous n'aurions jamais entrepris la folle équipée des Dardanelles !

CHAPITRE IX

MISSIONS ALLEMANDES

VON DER GOLTZ. — LIMAN VON SANDERS

En face d'une mission occupée d'intérêts médiocres, réduite à quelques officiers chargés de réorganiser une arme secondaire : la *gendarmerie*, les Allemands avaient envoyé un corps d'instructeurs sélectionnés et commandés successivement par deux chefs remarquables : Von der Goltz et Liman von Sanders.

Avant de parler du premier, je crois nécessaire de rappeler un fait historique trop peu connu. De Moltke était allé en Turquie comme lieutenant. En cette qualité, il assistait à la bataille de Nézib (1839), où les Turcs furent complètement défaits par les soldats de Méhémet-Ali, et c'est à grand peine qu'il put s'échapper. On voit que, de longue date, l'Allemagne savait choisir les officiers envoyés par elle en mission lointaine.

Von der Goltz Pacha.

Le 19 avril 1916, le maréchal Von der Goltz mourait au quartier général de l'armée turque qu'il commandait. On prétendit que la cause de sa mort était due au typhus. D'après certains correspondants de journaux, il aurait été assassiné par un lieutenant du 17e régiment d'Anatolie, Ali-Abdullah, qui aurait tiré sur lui plusieurs coups de revolver. C'est là encore un mystère bien oriental, comme celui relatif à la mort du prince héritier Youssouf-Izzedine!

Von der Goltz avait fait la guerre de 1870 comme lieutenant à l'état-major du prince Frédéric-Charles. En 1877, il publia trois ouvrages : *Les opérations de la deuxième armée; Sept jours devant le Mans; Léon Gambetta et ses armées.*

Le jeune officier émettait des idées nouvelles dans ces études, notamment celle du service militaire de deux ans. Assez mal considéré par le grand état-major, à la suite de cette hardiesse, il demanda à servir en Turquie, où il arriva pour la première fois en 1883.

Le sultan avait demandé vainement, à plusieurs reprises, le retour des anciens instructeurs français. L'Allemagne, apprenant nos hésitations, envoya à Constantinople le capitaine Von der Goltz et quelques officiers placés sous ses ordres.

Le premier soin du nouveau venu fut d'apprendre le turc qu'il parla rapidement dans la perfection. Il sut ensuite assouplir son esprit à la mentalité musulmane, et il y réussit. De tous les officiers étrangers,

Von der Goltz est celui qui a été, en effet, le plus aimé des Turcs.

Comme presque tous les grands chefs allemands, Von der Goltz avait été, à de rares intervalles, officier de troupe : trois ans en qualité de chef de section (1861-1864); un an comme capitaine (1877-1878). Le reste de sa carrière s'est passé dans les états-majors.

De 1883 à 1897, il a servi en Turquie comme collaborateur immédiat et peut-être inspirateur du fameux ambassadeur Marschall von Bieberstein. Ces deux hommes ont fait de la Turquie une terre allemande sous le règne d'Abd-ul-Hamid.

On sait que Von der Goltz fut disgracié par Guillaume II après les défaites de l'armée turque à Kyrk-Kilissé, Lülle-Bourgas, Kumanovo et Andrinople (1912-1913). On lui reprochait surtout d'avoir choisi des chefs incapables comme Abdullah, dont le principal mérite était d'être le grand maître de la ligue militaire, et aussi Zekki, Izzet-Fuad, etc... Il y avait certainement de l'injustice dans la mesure prise contre Von der Goltz. Il avait averti le kaïser que l'armée jeune-turque était incapable d'entrer en campagne. On le rendit cependant responsable de la lourde défaite subie par les armes ottomanes. En fait, sa grande faute était de n'avoir pas connu l'alliance des Serbes, des Monténégrins, des Grecs et des Bulgares. Mais son impérial maître l'avait ignorée tout autant que lui! Surprise en pleine période de réorganisation, la Turquie fut battue et réduite à un lambeau de terre sur le sol de l'Europe.

Le maréchal se consola en écrivant des livres d'art militaire.

La guerre vint le tirer de son obscurité. Nommé

d'abord gouverneur de la Belgique, il est ensuite envoyé en Turquie, au moment de l'attaque des Dardanelles, et Liman von Sanders est placé sous ses ordres. Le vieux maréchal est certainement pour beaucoup dans l'échec que nous subîmes en essayant d'atteindre Constantinople.

L'œuvre de Von der Goltz représente un résultat plus considérable qu'on ne l'a dit. Il s'attacha moins à faire comprendre la haute stratégie à un état-major intellectuellement borné qu'à inculquer au soldat turc l'obéissance passive. Confiée en Thrace à des chefs incapables, l'armée ottomane fut battue ; dirigée ensuite par des officiers allemands, elle devint redoutable, parce que le soldat était habitué à obéir.

Von der Goltz a eu, avant de mourir, la satisfaction de constater que ses efforts n'avaient pas été vains et que ces soldats turcs dont il n'avait jamais cessé de vanter les qualités guerrières avaient su tenir aux Dardanelles, comme leurs pères à Plevna!

Goltz représente un de ces incompris dont le rôle n'a pas été sans grandeur. Il fut plus qu'un soldat. Ecrivain puissant, vulgarisateur, il a joué aussi un rôle comme diplomate, et non des moindres! Sorte de *missus dominicus* de l'Allemagne en Turquie, il représentait un ambassadeur secret dont l'influence était extrême. En résumé, Von der Goltz a été un créateur, et ceux qui l'ont suivi n'ont fait que reprendre son œuvre.

Liman von Sanders.

Von der Goltz n'avait certainement pas l'allure d'un guerrier. Très grand, un peu courbé, l'air

débonnaire, portant lunettes, il donnait l'impression d'un bon bourgeois allemand.

Liman von Sanders était au contraire le type accompli de l'officier prussien. Grand, raide, l'air hautain, il en imposait beaucoup aux officiers turcs et à Enver Pacha lui-même.

La mission allemande était taillée sur le modèle de son chef. Bronsart von Schellendorf, Lafferts, Weber, Mertens, Wehrle, l'amiral Usedom et l'attaché naval Humann, se montraient pleins de morgue et gens fort distants pour ces pauvres Turcs qui devaient leur servir de chair à canon!

Très habile, extrêmement travailleur, ayant un esprit de méthode remarquable, Von Sanders sut procéder avec assez de mystère pour que ni les ambassades, ni les attachés militaires pussent s'alarmer en constatant les progrès réalisés.

*
* *

Le 9 mars 1919, l'ancien grand maître de l'armée turque était arrêté alors qu'il cherchait à gagner l'Allemagne, et conduit à Malte, en attendant d'être jugé. Il aura à répondre à une accusation qui peut se résumer ainsi : « Pourquoi avez-vous laissé massacrer les Grecs à Aïvali, A Dikeli, à Phokia, à Vourla et à Smyrne? Pourquoi avez-vous approuvé les massacres d'Arméniens?... » Et Liman von Sanders, général allemand, grand massacreur pour la gloire du kaiser son maître, restera couvert de honte devant l'humanité, à l'égal d'Enver et de Djemal. Il n'a point combattu en soldat ; il a, lui aussi, servi de bourreau!

TROISIÈME PARTIE

LA FRANCE ET LA TURQUIE

CHAPITRE X (1)

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA FRANCE EN ORIENT

L'AMITIÉ FRANCO-TURQUE. — LA QUESTION DES CHEMINS DE FER. — LA LUTTE DE L'ALLEMAGNE CONTRE L'INFLUENCE FRANÇAISE

L'amitié franco-turque.

Au moment où le bateau quitte les Dardanelles, pour entrer dans la Marmara, le voyageur peut apercevoir un cimetière placé à l'est du village de Gallipoli. Là s'élèvent des croix qui indiquent des sépultures européennes, où dorment des soldats français. Ils appartenaient aux régiments cantonnés à Gallipoli pendant l'expédition de Crimée.

(1) Publié dans la revue *L'Action nationale* du 25 août 1919.

Dans la plaine de Kutchuk-Baloukli, près de la Grande Muraille qui entoure Stamboul, existent d'autres tombes de nos soldats. De 1853 à 1855 nos troupes ont en effet occupé la caserne de Daoud-Pacha qui s'élève dans ce secteur. Ces cimetières sont les témoignages d'un passé où les Français de Saint-Armand, de Canrobert, de Pélissier allaient combattre les Russes, en compagnie des Anglais de lord Raglan, des Turcs d'Omer-Pacha et des Piémontais de la Marmora. Simples souvenirs de glorieux épisodes d'histoire qui rappellent l'intervention française commencée en Orient depuis le x^e^ siècle.

Lors de la première croisade, après la prise de Jérusalem (1099), les successeurs de Godefroy de Bouillon, de Baudouin I^er^ et de Baudoin II, fondent le royaume de Jérusalem, qui s'étendait du golfe d'Alexandrette jusqu'à Askalon (25 kil. nord de Gaza). Pour le défendre les croisés organisent des ordres militaires, composés de chevaliers français, les Hospitaliers et les Templiers, sous les ordres de Gérard de Martigues et d'Hugues de Payens. C'est en français que sont rédigées les *Assises de Jérusalem*, représentant le code fondamental du nouveau royaume. Pendant des siècles, notre langue est parlée, concurremment avec l'arabe, dans tout le Levant.

A cette domination franque, la Syrie doit une ère de prospérité extraordinaire. Ses ports deviennent d'immenses entrepôts où se trouvent réunies toutes les marchandises de l'Orient et de l'Occident. Cette situation dure deux siècles, car la Syrie demeure sous un gouvernement chrétien cent ans encore après la prise de Jérusalem par Saladin (1187).

Ce n'est pas seulement la Syrie qui marque l'im-

portance de l'influence de notre pays. Au début de la 4e croisade, les Français prennent Constantinople (1204). Une élite de chevaliers français gouverne ensuite le Péloponèse, la Morée et même des provinces d'Asie.

Geoffroy de Villehardouin, l'incomparable chroniqueur, devient maréchal de Romanie et duc de Messinople. Son neveu, aidé par Guillaume de Champlitte, conquiert le Péloponèse et prend le titre de prince d'Achaïe. Louis de Blois est fait seigneur de Nicée et de Bithynie ; Robert de la Trémouille, Hugues de Charpigny, Gautier de Rosières sont barons d'Arcadie, d'Argos et de Lacédémone. Othon de la Roche est baron de Thèbes et duc d'Athènes. Boniface de Montferrat prend le titre de roi de Thessalonique.

Après la chute de Saint-Jean d'Acre (1291), beaucoup de Français cherchèrent un refuge dans les montagnes du Liban et, pendant plusieurs siècles, parvinrent à se défendre d'abord contre les Arabes, ensuite contre les Turcs. Si les derniers croisés durent quitter une région où l'influence et la domination françaises avaient duré près de deux siècles, ils conservèrent avec elle des rapports fréquents. En effet, après la chute de Saint-Jean-d'Acre (1291), les Lusignan transportèrent tout à côté, à Chypre, le siège de leur royaume. Chypre et la Syrie étaient en relations quotidiennes, et, par suite, les rapports entre la France et la Syrie se maintinrent jusqu'au XVIe siècle. C'est avec la plus grande peine que les sultans parviendront à vaincre les chevaliers exilés de Palestine et de Syrie, qui se sont réfugiés à Rhodes et à Chypre. En 1480, les Hospitaliers de Saint-Jean, commandés par le grand maître Pierre d'Aubusson de la Feuil-

lade, repoussent à Rhodes un premier assaut ottoman. L'île est prise cependant en 1522 et le grand maître de l'ordre, Villiers de l'Isle-Adam, se réfugie à Malte où son successeur Pierre de Lavalette repousse une grande attaque turque en 1565. Chypre capitule en 1571. Candie est aux Turcs en 1687, malgré l'héroïsme de Navailles et du duc de Beaufort.

On le voit, les premiers contacts avec la Turquie ont été marqués par des guerres continuelles. Cette situation devait changer à partir de François Ier qui cherchait dans l'alliance ottomane un appui contre Charles-Quint.

Le premier ambassadeur du roi de France est Antoine de Rinçon, auquel succède, en 1534, Jean de la Forest qui fait conclure les capitulations de 1535. Les Français établis en Turquie devaient jouir des mêmes droits que dans leur propre pays. De plus, le traité signé avec la Turquie établissait notre suprématie dans le Levant sous la forme d'une entente commerciale, politique et militaire.

Paulin de la Garde, puis d'Aramont, continuent à Constantinople la politique si adroite de La Forest. En 1553, Henri II signe un nouveau traité avec la Porte. La flotte française, commandée par le baron de la Garde, opère de concert avec celle du sultan, placée sous les ordres de Torghoud-Pacha.

En 1590, Henri IV envoie à Constantinople Savary de Brive qui obtient la confirmation des capitulations. En 1604, elles sont amplifiées et établies en 48 articles. Les étrangers ne peuvent commercer avec la Turquie que sous la bannière et le protectorat de la France. Bientôt le commerce du Levant occupe 1.000 vaisseaux et rapporte 30 millions de livres.

En 1738, la Russie essaye de supplanter l'influence française. Un habile diplomate, de Villeneuve, parvient à la maintenir, au bénéfice même de l'empire ottoman. C'est grâce à la France, en effet, que le sultan peut contre-balancer l'influence autrichienne.

Certes, la politique des rois de France, rois très chrétiens, n'était pas, dans ces temps reculés, en harmonie parfaite avec les sentiments religieux de leurs sujets. Mais il faut se souvenir du chaos où a vécu, pendant des siècles, la vieille Europe, et de la confusion qui a précédé la formation des nationalités et la libération des peuples ! Cependant, au nom de l'idée de justice et de celle de pitié, les puissances européennes, et la France à leur tête, s'unirent parfois pour combattre cette Turquie qui avait réduit en esclavage les Grecs, les Serbes, les Bulgares et les Arméniens. Qu'on se souvienne de l'expédition d'Egypte et des défaites ottomanes à Gaza, à Zaffa, à Héliopolis (1799-1800). Qu'on se rappelle Navarin (1827) et aussi notre intervention pour la délivrance de la Grèce (1828).

Cependant, malgré des périodes d'hostilité momentanée, la Turquie revient toujours vers la France. Elle s'est battue contre les troupes de Bonaparte, de Desaix, de Kléber, en Egypte et en Syrie, et quelques années plus tard, elle demande des instructeurs à Napoléon. En 1809, le général Sébastiani empêche la flotte anglaise de prendre Constantinople. Pendant la campagne de Crimée, un corps d'armée ottoman, sous les ordres d'Omer-Pacha, combat aux côtés des Français et des Anglais.

Avec la France, la Turquie a des brouilles passagères qui se terminent vite par une réconciliation.

L'influence de notre pays est tellement lointaine, tellement profonde en Orient qu'il ne saurait en effet en être autrement. Dans les grandes villes de Turquie, le Français éprouve le sentiment d'être pleinement chez lui. Les enseignes des magasins, celles relatives aux directions des bateaux et des chemins de fer, les affiches dans les diverses administrations, sont écrites en français. Dans la rue, on entend surtout parler notre langue, et à Constantinople, en particulier, on peut très bien se passer d'interprète ou de guide. La capitale ottomane représente le Paris de l'Orient. On a, en Turquie, l'illusion continue d'être encore en France. Quatre siècles de relations ininterrompues avec notre pays ont opéré ce prodige! Nos commerçants, nos voyageurs, nos missionnaires, ont réussi à transformer la Turquie barbare en terre française où, sous le régime des *Capitulations*, nos nationaux ont pu vivre d'une existence indépendante, possédant leurs églises, leurs tribunaux, leurs écoles.

En résumé, jusqu'en 1914, la Turquie est restée une seconde France.

La question des chemins de fer.

Tant que le commerce se fit par mer, notre influence resta prépondérante. Mais vint la création des voies ferrées, et aussitôt l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, cherchèrent à se substituer à nous.

Les deux premières surtout donnèrent tous leurs soins à la création de lignes de chemins de fer vers Constantinople et Salonique, les deux grands ports de la Méditerranée orientale.

Je ne saurais prétendre que toute la question

d'Orient se résume dans une idée de machines et de rails. Elle se rapporte aussi aux problèmes concernant la formation des nationalités et l'émancipation des peuples asservis depuis des centaines d'années par une nation tout asiatique, dont la place est mal indiquée en Europe.

Mais si l'on réfléchit bien et si l'on ne veut pas voir l'histoire seulement sous l'objectivité du sentiment, on ne peut s'empêcher de méditer sur la fameuse phrase de Guillaume II : « La prochaine guerre sera une guerre de chemins de fer ». L'empereur d'Allemagne, en prononçant ces mots, songeait certainement d'abord à la concentration rapide de ses divisions, en cas de guerre. Mais il laissait supposer aussi que les causes du futur conflit mondial seraient dues pour beaucoup aux compétitions engagées relativement à la prédominance des réseaux ferrés.

Les chemins de fer sont comme les veines des nations dont ils développent la richesse. Un peuple sans voies ferrées devient forcément tributaire de ses voisins. Il est obligé d'acheter et, ne pouvant vendre, il s'anémie et meurt.

Le problème vital des chemins de fer fut admirablement compris, dès 1870, par l'Allemagne et l'Autriche. Elles saisirent fort bien que, pour dominer la Turquie, il fallait se faire accorder par cette dernière la concession de la majorité des voies de fer. Considérez la politique pangermaniste, menée depuis un demi-siècle par les cabinets de Berlin et de Vienne. Elle se résume en trois mots : « *Drang nach Osten* » [La poussée vers l'Est]. Et cette pénétration se fera au moyen des chemins de fer établis en Macédoine,

en Bulgarie, en Anatolie, en Syrie, par les soins des grandes compagnies allemandes.

L'opinion publique s'étonnera des dépenses exagérées engagées par les Allemands pour l'établissement de gares colossales, comme celle de Haïdar-Pacha, qui forme la tête de ligne du Bagdad-Bahn, sur la côte d'Asie, en face de Constantinople. Qu'importe aux Allemands? Ils dépenseront énormément; mais ils savent fort bien que leur argent leur rapportera cent fois plus ensuite. Et, par le rail, ils s'efforceront de supplanter l'influence française en Orient, cette influence établie par François Ier, et restée vivace à travers les siècles!

L'Allemagne était défavorisée au point de vue de la situation maritime. Mais, placée dans une position terrestre avantageuse, elle s'est efforcée de battre sur le terrain économique les nations rivales, et en particulier la France et l'Angleterre. Pour réussir, il lui fallait intensifier son réseau ferré. A cette tâche, elle a apporté tous ses soins.

Parvenir rapidement au but qu'elle s'était proposé lui permettrait de jeter sur ses adversaires, en cas de guerre, des masses considérables, dotées de puissants moyens matériels. Ensuite elle aurait toutes facilités pour inonder de ses produits les marchés orientaux.

« La guerre, a-t-on dit, est une industrie pour l'Allemagne! » Rien n'est plus vrai! Une campagne heureuse devait lui permettre, non seulement d'acquérir de vastes territoires en Europe et aux colonies, mais d'accaparer le commerce mondial. Guillaume II n'a été qu'un commis voyageur cynique! Ses démonstrations grandiloquentes à Tanger, à

Constantinople, à Jérusalem, dans des costumes moyenâgeux, n'avaient qu'un but : frapper l'opinion des foules et, sous le couvert de sentiments tout dévoués à la cause de l'Islam, essayer de préparer la venue de ses missions militaires, de ses consuls et de ses commerçants.

Il faut avouer que le kaiser a bien su jouer son rôle de comédien. Ses manifestations tapageuses préparaient de vastes projets. Il fallait à l'Allemagne impérialiste une voie ferrée centrale qui représenterait la veine principale où aboutiraient les veines secondaires vers lesquelles la grande Germanie jetterait, à pleins wagons, sa camelote à bon marché. Cette voie était représentée par le *Balkanzûg* ou plutôt par le *Bagdad-Bahn*.

Partant de Hambourg, elle passait à Berlin, Dresde, Prague, Vienne, Budapest, Belgrade, Sofia, Constantinople. Sa tête de ligne, sur le continent asiatique, se trouvait à Haïdar-Pacha. Par Ismid, Koniah, Adana, Ras-el-Aïn, Mossoul, Bagdad, Kerbela, Bassorah, elle devait aboutir au golfe Persique.

Dans les dernières années qui précédèrent les hostilités, les Allemands avaient fiévreusement travaillé, en Asie-Mineure, à l'établissement de cette grande artère. Ils l'avaient avancée jusqu'au-delà de l'Anti-Taurus. Elle restait à construire sur une longueur de 1.800 kilomètres, en direction du golfe Persique.

Jusqu'à Constantinople, cette ligne représentait, avant tout, la liaison militaire avec la Bulgarie et la Turquie, États qui pourraient, à l'heure décisive, fournir au kaiser, un million de soldats, faciles à ravitailler en munitions par Berlin et par Vienne.

La Serbie et la Grèce se trouveraient, d'autre part, sans communications rapides avec la Russie et la France.

Au point de vue purement économique, on comprend difficilement peut-être l'importance que nos ennemis attachaient à la prolongation asiatique du Bagdad-Bahn. En effet, si l'Anatolie et la Mésopotamie ont été anciennement très riches et très peuplées, ces contrées sont devenues de vastes déserts depuis l'arrivée des Turcs. La Mésopotamie possédait, dans l'antiquité, les plus riches plaines du monde, admirablement arrosées et cultivées. Babylone, Ninive, Bagdad comptaient parmi les plus belles cités de l'Orient ancien. On ne trouve plus d'elles, aujourd'hui, que des ruines! Les canaux d'irrigation de l'Euphrate et du Tigre ont disparu, comblés par les sables du désert, et c'est un pays mort qui s'étend du golfe Persique aux montagnes du Kurdistan. Or, par le Bagdad-Bahn, les hommes d'État allemands ne songeaient pas seulement à draguer le commerce asiatique. Ils espéraient, à la suite d'une guerre heureuse, faire de la Turquie une sujette de l'Allemagne et régénérer complètement une contrée dont les ressources agricoles inépuisables enrichiraient vite leur patrie.

Mais, pour cela, il fallait hâter l'achèvement du Bagdad-Bahn, car l'Angleterre voulait étendre son influence sur la Mésopotamie; la Russie convoitait l'Arménie et la Perse; l'Italie, la région d'Adana; la France songeait à la Syrie.

Comme l'Allemagne est une nation de rêves transformés toujours en réalités, elle comptait bien ne pas limiter son champ d'action à l'Anatolie, au Kur-

distan et à la Mésopotamie. Elle portait ses regards vers l'Afghanistan et le Béloutchistan. Elle avait la vision de voies de fer qui perceraient les montagnes de la première de ces contrées pour atteindre la Chine et qui serpenteraient à travers les steppes de la seconde pour arriver aux Indes. C'était la poursuite d'un plan plus grand que celui de Napoléon!

Le rêve est fini! Au lieu de dominer en Asie, l'Allemagne reste cantonnée sur son propre sol. Elle se trouve hantée par le spectre de la révolution. Guillaume II, empereur-roi et dieu de la guerre, mène une existence de banni. Triste retour des choses d'ici-bas!...

Les Alliés vont avoir à reprendre et à développer demain le rêve pangermaniste, mais au lieu d'en faire seulement une idée de conquête brutale, ils le transformeront en questions de civilisation et de progrès. Le développement des chemins de fer asiatiques apportera aux Arméniens, aux Syriens, aux Arabes, la liberté définitive qui leur donnera la richesse par le travail. Le Bagdad-Bahn sera, non plus une voie qu'une puissance égoïste cherchait à accaparer, mais la route mondiale qui réunira définitivement, pour leur prospérité, l'Europe et l'Asie!

La lutte de l'Allemagne contre l'influence française.

J'ai exposé, en tête de ce chapitre, l'historique des relations anciennes formées entre la France et l'empire ottoman et fait ressortir combien elles étaient cordiales.

Pourquoi cette amitié quatre fois séculaire? La raison en est simple :

Les Français n'étaient pas venus en Turquie commercer en passant. Ils s'étaient fixés sur le sol ottoman et avaient créé là-bas un coin de la patrie.

Après la chute de Byzance (1453), tout le commerce était passé aux mains des Vénitiens et des Génois, établis depuis plusieurs siècles en Orient. Mais l'arrivée des Turcs avait porté un coup mortel à l'influence des marchands italiens. La Turquie nouvelle s'anémiait au milieu de ses conquêtes.

Un sultan intelligent, Soliman le Magnifique le comprend. Il tourne les yeux vers l'Europe et s'efforce d'établir des relations suivies avec la France, dont quelques commerçants aventureux s'étaient déja installés en Turquie. Le régime des Capitulations constitue bientôt pour ces derniers des avantages de premier ordre. Les côtes turques se couvrent de comptoirs, et Marseille accapare tout le commerce avec le Levant.

Dès lors, la France devient la grande réorganisatrice de la Turquie.

Ses missionnaires sont pour beaucoup dans l'œuvre nouvelle. Partis dans un but de prosélytisme, ils s'aperçoivent vite que le Turc, pas plus que l'Arabe, ne se convertit, et ils essayent de servir la cause française par *l'enseignement*. Ils le résument dans une idée : la diffusion de la langue. Ils fondent des écoles et des hôpitaux. Plus tard, leur œuvre doit singulièrement grandir. De nombreux établissements d'instruction sont créés à Smyrne, à Beyrouth et à Constantinople. Les enfants grecs, turcs et arméniens y affluent. Un lycée organisé sur le modèle de ceux de France est ouvert, en 1868, à Galata-Séraï. A Beyrouth, les jésuites français fondent une école de

médecine qui devient vite célèbre. Enfin, une faculté de droit est créée à Stamboul.

A la France, les Turcs doivent *l'organisation judiciaire*. La justice est en effet rendue en Turquie par des tribunaux similaires de ceux de notre pays : tribunaux de première instance, cours d'appel, cour de cassation. Les codes turcs sont calqués sur les nôtres.

La France a organisé *les finances*.

Jusqu'à 1854, la Turquie vivait seulement du régime des impôts. Quand ceux-ci ne lui suffisent plus, elle songe à emprunter, et ses regards, tout naturellement, se tournent vers notre pays.

Le premier emprunt est contracté en France en 1858, et trois grandes institutions sont créées, qui devaient permettre à l'empire ottoman, non seulement de vivre, mais d'essayer de se régénérer. Je veux parler de la Banque impériale ottomane, de la dette publique ottomane et de la régie des tabacs. Presque tous les emprunts qui suivent sont conclus chez nous. De hautes notabilités financières, MM. Laurent, Steeg, Joly, deviennent pour l'empire des conseillers de haute valeur.

En ce qui concerne *les travaux publics*, la France a également tout créé, construisant les chemins de fer, les quais et les ports. La régie générale des chemins de fer, dirigée en 1914 par M. Delaunay, a rendu, en particulier, de signalés service à la Turquie.

Enfin, dans le *domaine militaire*, les Turcs font appel à nos officiers dès le règne de Louis XV. Bonneval est le premier réformateur de l'armée ottomane et, à sa suite, arrivent de nombreux instructeurs.

La guerre de 1870 doit faire cesser cette précieuse collaboration qui, malheureusement, ne fut jamais reprise de façon effective, malgré les démarches pressantes des Turcs.

Voilà l'œuvre française!

Elle était immense et semblait devoir toujours durer. La révolution jeune-turque, malgré son caractère nettement nationaliste, ne pouvait anéantir en effet le travail de tant de siècles.

Cependant, il y eut un homme qui tenta ce tour de force : Guillaume II, empereur d'Allemagne.

Dans un chapitre précédent, j'ai déjà exposé que son meilleur moyen de rallier à la cause allemande tous les peuples mahométans fut l'exaltation de l'idée panislamique. Manque de jugement d'un empereur qui ne connaissait rien du monde musulman et qui obéissait aux suggestions d'illusionnistes et de visionnaires pour lesquels la soudure des peuples orientaux était chose facile, alors qu'au contraire les différences de races et de religions rendent cette fusion infiniment délicate!

Guillaume II avait donc rêvé une alliance germano-islamique, et il croyait à la réalisation facile de ses projets parce que les sympathies des Turcs sont allées rapidement vers lui. Dans leur simplicité, ils se figuraient que Guillaume était un défenseur convaincu de la tradition musulmane.

Pour grouper l'Islam et avoir la Turquie pour alliée, il fallait cependant détrôner l'influence française dans cet Orient où elle régnait en souveraine. Comment procéder? Proscrire notre langue semblait impossible. C'était là un travail de plusieurs générations. Remplacer nos fonctionnaires dans les admi-

nistrations et les services ottomans paraissait plus facile. Cependant, là encore, le kaiser se heurtait à la tradition! Ruiner notre commerce, en favorisant l'introduction dans l'empire ottoman des produits germaniques? C'était un moyen, mais non décisif! Il permettait de réaliser des bénéfices immédiats, sans ruiner définitivement le prestige de la France.

Ces divers procédés n'assuraient pas à Guillaume II une réussite suffisamment rapide. Il fallait trouver mieux pour arriver à un résultat immédiat, et surtout pour réaliser le rêve panislamique qui était la pensée maîtresse de l'empereur allemand, autant que de la Jeune-Turquie.

Enfin Guillaume trouva : il s'agissait de conquérir l'empire ottoman par l'emprise complète sur son armée.

Le Turc est un soldat né. Sous ses dehors nonchalants, il a conservé une âme de janissaire. Les lois mystérieuses de l'atavisme le plient très facilement à la discipline. Il obéit parce que, pendant des siècles, il a été l'esclave soumis des sultans, des pachas et des valis. Il ne raisonne point, Pour lui, obéir c'est servir! Très fort, supportant facilement les privations, ne murmurant jamais, doué d'un grand courage, le Turc représentait pour le kaiser le soldat rêvé.

En France et en Angleterre, on niait systématiquement qu'il existât encore une Turquie guerrière. Notre haut commandement croyait fermement que l'armée ottomane était morte dans les plaines de Lülle-Bourgas et de Kyrk-Kilissé. Le kaiser, mieux renseigné, savait qu'il était relativement facile de reconstituer une excellente armée de plus d'un demi-

million d'hommes. Pour la sainte cause de l'Islam, elle saurait combattre pendant des années. Guillaume II ne désespérait pas de la voir renforcée par les Arabes, par les Afghans, par les musulmans de l'Inde et de la Chine. L'armée turque ne devait être que l'avant-garde d'une immense horde musulmane que lui, Guillaume, manierait à son gré...

Voilà pourquoi l'impérial mégalomane se rendit plusieurs fois en Turquie, pourquoi il alla serrer les mains du sultan rouge, couvertes encore de sang arménien. Et pour atteindre le but qu'il s'était proposé, Guillaume II résolut de militariser à outrance l'armée turque. Dans sa pensée, elle devait former l'aile orientale de la grande armée germanique.

Le raisonnement était juste. Les Turcs restés, sous des dehors d'apathie, essentiellement soldats, devaient tout naturellement se rallier sans hésitation à la nation la plus militariste de l'Europe et, dans leur admiration pour ses officiers, se prêter sans résistance aux volontés de celui qui, pour la grandeur de la cause mahométane, voulait reconstituer la glorieuse armée turque.

Voilà comment Guillaume II résolut un problème qui semblait fort complexe. Il a suivi une idée maîtresse et il a réussi.

CHAPITRE XI

NOS FAUTES

LES ERREURS DE L'OPINION. — L'EMPRUNT DE 1914. — L'IGNORANCE FRANÇAISE EN FAIT DE POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Les erreurs de l'opinion.

Nous avons le tort de tout ramener à notre pays. C'est là un sentiment de patriotisme exalté ; c'est le tribut d'admiration payé par les générations qui grandissent à celles du passé ! Tout en restant très fiers de la grandeur française, nous ferions mieux d'être moins confiants dans notre supériorité et de croire moins aussi dans l'affection des peuples étrangers. Les revers de 1870 ne suffisaient-ils pas pour nous ouvrir les yeux ?

Nous avons cru de très bonne foi que cette Turquie où l'on parlait couramment notre langue et qui, en 1908, se déclarait fille de notre Révolution, ne pourrait jamais oublier la France amie. Nous avons

pris les Jeunes-Turcs pour des libéraux, tandis qu'au fond ils étaient des sectaires. L'âme musulmane ne saurait changer et les Jeunes-Turcs nous ont complètement trompés!

Avaient-ils tous les torts? Certainement non! D'abord ils n'ont jamais songé à faire de leur patrie la vassale d'une puissance européenne quelconque. En s'alliant à l'Allemagne, ils comptaient seulement s'en servir, quitte à l'abandonner ensuite. D'autre part, ils étaient trop avisés pour renier, dès leur avénement au pouvoir, l'influence française. L'aide de notre pays leur était indispensable au point de vue financier et nous représentions la nation nécessaire.

Si nous avions mieux manœuvré, peut-être seraient-ils restés nos alliés? Mahmoud-Moukhtar ou Djavid-Bey auraient pu supplanter l'influence d'un Enver ou d'un Djemal. Or nous avons fait l'impossible pour qu'il en fût autrement. D'abord nous avons accepté le rattachement de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche sans beaucoup de protestations. Nous avons ensuite applaudi à la proclamation en royaumes de la Bulgarie et du Monténégro ; montré une satisfaction évidente en apprenant les révoltes d'Albanie et d'Arabie ; admis avec indulgence la conquête de la Tripolitaine par l'Italie, et enfin salué avec enthousiasme la déclaration de guerre des états balkaniques à l'empire ottoman.

Je ne saurais prétendre que ces proclamations d'indépendance, ces soulèvements ou ces guerres n'étaient point justifiés. Mais il eût fallu dans notre presse peut-être un peu plus de retenue vis-à-vis d'une puissance qui, depuis quatre siècles, nous était attachée par tant de souvenirs!

Les Turcs auraient pardonné, malgré tout, cet emballement de l'opinion française, dirigée contre la cause musulmane; mais ce qui les froissa le plus, ce fut l'enthousiasme délirant de nos journaux en apprenant leurs échecs successifs pendant la campagne de Thrace (1912-1913).

Pourquoi l'opinion française était-elle tellement hostile à la Turquie? La principale raison vient de ce fait qu'elle n'admettait point l'ingérence allemande dans un pays qui était gagné à notre influence depuis des centaines d'années. Elle ne pouvait comprendre que l'Allemagne eût prêté des officiers à la Turquie pour vaincre la Grèce en 1897. L'opinion, chez nous, était aussi extrêmement surexcitée de voir que les massacres n'avaient jamais cessé en Macédoine et en Asie, après l'avènement au pouvoir des Jeunes-Turcs.

Mais notre emballement, en somme justifié contre des excès renouvelés d'époques barbares, ne se comprenait plus quand il s'agissait d'un peuple définitivement vaincu dont les soldats s'étaient magnifiquement conduits à Andrinople et à Tchataldja. On ignorait trop en France que, dans un sursaut d'héroïsme, les fils des défenseurs de Plevna avaient su tenir de la Marmara à la mer Noire, infligeant aux troupes de Radko-Dimitrief une sanglante défaite. Il n'y a pas d'autre nom pour caractériser le coup d'arrêt que reçut, sur la ligne de Tchataldja, l'armée jusque-là victorieuse de Ferdinand de Cobourg.

Notre pays refusa obstinément de comprendre que l'armée ottomane, composée en grande partie de rédifs (réserves) rassemblés à la hâte, lancés au combat sans vivres, sans munitions, sans canons à

longue portée, devait fatalement être battue. La France se moqua du martyre de ces vaincus qui, abandonnés à leur seul destin, décimés par le typhus et le choléra, avaient su, sous le commandement d'un chef admirable, Mahmoud-Moukhtar, se reprendre et défendre héroïquement Constantinople, la Cité Sainte!

Nos railleries, nos moqueries de 1912, les Turcs n'ont jamais pu les oublier! Ils ont refusé de saisir qu'elles étaient le résultat d'un état d'âme fait chez nous de dégoût pour cette bande de Jeunes-Turcs dont nous avions salué avec joie les premiers succès et qui, comme don de joyeux avènement, avaient ordonné les massacres d'Adana!

C'est donc de cette malheureuse guerre de Thrace que date vraiment la désaffection de l'élite turque pour la France!

L'Allemagne, elle, fut très adroite dans cette circonstance. Elle prit le désastre turc à son compte. En fait, elle était la véritable vaincue. Von der Goltz n'était-il pas, depuis 1883, le grand réformateur de l'armée du sultan? Le kaiser le rappela, le rendant responsable d'une défaite qui risquait de compromettre tous ses projets de poussée allemande vers l'Orient. En même temps il s'interposait pour que la Turquie ne disparût pas de la carte européenne. Le traité de Londres (30 mai 1913), était certainement désastreux pour la Turquie. Mais le sultan restait à Constantinople. Il le devait à la protection allemande. Les Turcs ne l'oublieront pas. Ils conserveront vis-à-vis de la France une profonde rancune de les avoir laissé diminuer, et c'est à cause de ces amers souvenirs qu'ils lieront sans réserve leur des-

tinée à celle de l'Allemagne. En décembre 1913, Guillaume II leur enverra un nouveau général, Liman von Sanders, accompagné d'une mission nombreuse, et les Jeunes-Turcs travailleront fiévreusement, dans l'ombre, à préparer une guerre de revanche, avec l'aide d'une Allemagne qui, de son côté, prépare une guerre de domination.

*
* *

Il ne sert à rien de nier le passé! En 1914, l'opinion publique française était-elle pour rejeter définitivement les Turcs hors d'Europe? Réponse : oui! Nos journaux proclamaient-ils assez ouvertement qu'il fallait leur enlever Constantinople pour la Russie, la région d'Adana pour l'Italie, la Mésopotamie pour l'Angleterre, la Syrie pour la France et constituer deux États indépendants : l'Arménie et l'Arabie? Réponse; encore oui! Que devait-il rester à la Turquie? La seule Anatolie!

Les Turcs n'ont point voulu admettre cette fin prématurée de l'empire ottoman. Ils ont résolu de se défendre, se sont écartés de nous et se sont jetés dans les bras de l'Allemagne. Il est donc étonnant de leur voir reprocher une politique qui était celle du désespoir. Vraiment, depuis 1909, nous avons tout fait pour qu'il en fût ainsi, et il est aussi injuste que puéril de reprocher à la Turquie d'être devenue notre ennemie. Nous avons crié : « Il faut morceler la Turquie! » sans essayer suffisamment de la sauver, en la régénérant.

Les Jeunes-Turcs, dont la majorité était inféodée à l'Allemagne, ont su exploiter cet oubli de la

France envers leur pays malheureux. Une crise de xénophobie s'est de nouveau produite, comme au moment de la révolution de Salonique. Elle a excepté les Allemands, devenus les sauveurs de l'Empire.

Les Turcs refusaient de mourir! On leur déniait l'idée de Patrie, en reprochant à leur nation d'être une mosaïque de races. Ils ne voulaient point l'admettre. Il existe, répondaient-ils, dix millions d'Ottomans qui représentent une nation autochtone animée d'un sentiment national très élevé. La classe éclairée n'a jamais desespéré de refaire une grande Turquie. Il y a dans ce désir du rêve, mais aussi de la foi! Pourquoi ne pas l'avoir reconnu, alors qu'il en était encore temps?

C'est donc beaucoup par notre faute qu'une hostilité sourde, mais cependant réelle, s'est manifestée peu à peu contre la France, aussi bien dans la population civile que dans l'armée. On s'est désaffectionné de notre pays, mais sans le montrer ouvertement et, prenant pour sincères les compliments, qu'avec une politesse tout orientale on continuait à leur adresser, nos compatriotes ont mal jugé, sur place, la situation.

Il fallait un très gros effort pour sauver la Turquie. Nous avons refusé de voir et d'entendre! Nous n'avons pas compris que notre pays perdait là-bas son grand prestige. Nous admettions très bien que Constantinople revint aux Russes et que la majorité des territoires asiatiques fût attribuée aux puissances européennes. Pourquoi donc tant nous indigner aujourd'hui au sujet de la Turquie? Celle-ci, moralement abandonnée par sa vieille amie, la France, s'est retournée vers l'Allemagne qui lui promettait le salut! Nous avons cru la Turquie morte. Elle avait, sous la

férule allemande, repris une vitalité qu'elle ne soupçonnait pas elle-même. Elle a étonné la vieille Europe! La grande faute de la France a été de proclamer qu'il fallait exécuter définitivement « l'homme malade ».

Si nous nous étions posés en champions de l'intégrité de l'empire ottoman, la Turquie nous aurait permis de terminer trois ans plus tôt la guerre!

L'emprunt de 1914.

Les erreurs de l'opinion publique française vis-à-vis de la Turquie ont été multiples et diverses. Signalons, en particulier, celle relative à *l'emprunt* consenti en 1914 au sultan. Voici, à ce sujet, un article intéressant, paru dans un grand journal parisien :

Autour de l'Emprunt turc de 1914.

Reprenant les commentaires que nous avons consacrés aux renseignements fournis par la *Cote de la Bourse et de la Banque* sur l'emprunt turc de 1914, notre confrère écrit :

« La France a porté 500 millions à la Turquie à la veille de la guerre, alors que l'Allemagne *savait* qu'elle nous ferait la guerre, alors que l'Autriche savait qu'elle nous la ferait en compagnie de l'Allemagne, alors que la *Turquie savait* qu'elle jouerait son rôle dans la guerre que nous devait faire l'Allemagne, ainsi que le prouve le voyage à Berlin d'Enver Pacha, en janvier 1914, voyage *secret* que connaissaient nos diplomates à Berlin et à Constantinople. Il a été décidé, à cette époque, en Turquie, qu'on tâcherait de faire un emprunt en France. Un emprunt se fait. On envoie 500 millions à la Turquie. Ceci se passe en

avril 1914. Les menaces de guerre éclatent *en juillet*. La guerre se produit *en août*. Tout aussitôt l'attitude de la Turquie est si nette que personne ne s'y méprend et que personne n'en est surpris. La presse allemande exulte quand la Turquie se prononce. La Turquie mobilise avec l'argent de la France, dit-elle.

« Oui, certes, il y a eu une erreur énorme; mais il y a peut-être pis. Nous sommes en face d'un fait qui n'est pas précisément anodin : une nation arme contre une autre avec l'argent d'un prêt effectué par cette autre, de 500 millions, ce qui n'est pas une paille. Nous voulons bien qu'il y ait eu une énorme erreur, mais il y a peut-être pis. En tout cas, l'auteur responsable de cette énorme erreur doit être recherché et trouvé. On verra, après, comment qualifier son acte. Nous demandons, comme l'*Homme enchaîné*, qui demande comme nous : Qui donc est responsable?

« Il est d'autant plus nécessaire de le savoir que les circonstances qui ont accompagné cet emprunt n'ont pas été sans comporter quelques traits assez fâcheux pour notre amour-propre. L'Allemagne se garda bien de participer à cet emprunt turc que l'on faisait en France, et pour cause. Alors, dans certains journaux, pour bien décider les capitalistes français à souscrire à l'emprunt turc, on annonça triomphalement que l'Allemagne ne prêterait rien... Hélas! On a dû bien rire de l'autre côté du Rhin! »

L'ignorance française, en fait de politique étrangère.

Nos malheurs en Orient ne sont pas dus seulement à des individualités manquant de volonté, d'habileté,

et surtout du réel désir de remplir la tâche qui leur était confiée. Ils sont aussi la conséquence d'un état d'esprit de notre nation et d'idées préconçues.

A ma rentrée en France, une semaine après la déclaration de guerre, j'ai été amené à causer avec des personnalités marquantes et des officiers de haute valeur. Je leur ai donné mon impression sur l'empire ottoman. Je leur ai dit ce que valait son armée. On m'a écouté avec courtoisie, mais j'ai senti peu de tendance à me croire et j'ai eu le tort de m'en étonner!

Quand je suis parti pour la Turquie, je pensais, moi aussi, qu'elle représentait une nation sans armée, sans direction; en d'autres termes, un ramassis de peuples sans cohésion et surtout sans idée de Patrie! Je voyais de loin les Turcs sous leurs habits flottants, enturbannés, fumant leur narghileh, rêvassant tout le jour et incapables du moindre effort. Et je croyais tout cela parce que la majorité des livres me l'avait dit!

Ces derniers n'avaient qu'un tort : être écrits par des hommes de lettres qui n'étaient jamais allés là-bas ou qui s'étaient bornés à parcourir l'Orient très vite, le guide Joanne à la main. Ils étaient descendus au Péra-Palace ou à l'Hôtel Continental. On leur avait montré le pont de Galata, Sainte-Sophie, le Musée impérial, les vieux remparts, les cimetières d'Eyoub et de Scutari, et quelques points fameux du Bosphore et de la Corne d'Or. Enfin, après avoir assisté à la cérémonie du sélamlick, ils étaient retournés à Paris.

J'ai oublié de dire, qu'avant de partir, ces hommes de lettres avaient relu *Constantinople*, de Théophile

Gautier, *Aziyadé*, *Les Désenchantées* et *Fantôme d'Orient* de Loti, *L'Homme qui assassina* de Claude Farrère, les *Notes d'une Voyageuse en Turquie* de Marcelle Tinayre, et même les *Contes des Mille et une Nuits*, traduits par Galland. Avec un tel bagage et quelques souvenirs personnels, on peut faire bonne figure d'orientaliste quand on rentre chez soi, surtout si l'on possède un peu d'imagination, et l'on acquiert vite la réputation de « l'Homme qui connaît le mieux la Turquie. »

A tout prendre, mieux vaut encore ces amateurs d'exotisme, qui finissent souvent par s'éprendre de leur rêve, que les individus à caractère superficiel, incapables du moindre effort, pour essayer de saisir ce qui se passe en dehors de leur pays. Ceux-là vivent dans une atmosphère toute faite de paradoxes et d'ignorance ! Ne connaissent-ils pas tout du monde habité puisqu'ils ont lu une foule d'ouvrages publiés sur les peuples étrangers ? Malheureusement ils retiennent ce qui est sans importance et glissent sur les questions militaires, sociales et économiques utiles à connaître !

***

On a beaucoup écrit sur la Turquie. Quelques ouvrages de vérité ont été publiés pendant cette guerre, et notamment les suivants : *La Turquie et la Guerre*, d'Aulneau (1916) ; *Les Turcs*, de Bareilles (1917) ; *Problèmes turcs*, de X*** (1917) ; *Deux ans de guerre à Constantinople*, de Stuermer (1917)(1) ; *l'Expédition des*

(1) Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.

Dardanelles, de Testis (1917) (1) ; les *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau* (1919) (2). Mais si vous désirez connaître la Turquie, comme âme et comme paysages, n'hésitez point à relire Loti. Ses descriptions de la campagne turque et des coutumes de ses habitants sont fort exactes et, toute question de roman mise à part, personne n'a mieux dépeint la physionomie générale de l'Orient.

Un seul reproche peut être adressé au grand romancier : c'est d'être un peu trop turc ! Comment pourrait-il en être autrement ? Il a donné au pays des sultanes le cœur de sa jeunesse ; là-bas, il a aimé, et il est resté sous le charme du souvenir ! Loti a bien compris l'âme ottomane, mais « au repos », en ne voyant d'elle que les beaux côtés, et en oubliant trop que, dans ses mauvaises heures, le Turc redevient le barbare d'il y a quatre siècles. Alors, il massacre !

La presse, elle aussi, a beaucoup parlé de la Turquie, mais au hasard des renseignements plus ou moins exacts qu'on lui fournissait. Elle accepte trop volontiers, en effet, les opinions d'individus qui font du journalisme en amateurs et brodent bien souvent avec la vérité ! Elle crée des courants d'opinion sur l'armée, sur la politique étrangère et on les discute d'autant moins que la première information venue est aussitôt reproduite par tous les journaux.

La presse fait énormément de bien quand elle s'attache à défendre de nobles causes, mais aussi beaucoup de mal en propageant des idées fausses ou préconçues dont elle n'a pas le temps de vérifier

(1) Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.
(2) Un vol. in-8, 12 fr, Payot, Paris.

l'exactitude. Et combien n'en a-t-elle pas lancé, au sujet de cette pauvre Turquie?

Les gens qui refusent de croire autre chose que les idées de leur journal nous ont passablement nui, relativement aux affaires de Turquie, d'autant plus que, fort souvent, ils appartenaient au monde le plus élevé de l'armée, de la magistrature et du parlement. Mais ils avaient leurs préventions, en fait de politique étrangère, comme en toute chose, parce qu'ils refusaient de discuter en dehors d'un dogme aussi intangible que leur personne. La plus grande partie d'entre eux appartenait à la catégorie de ceux qui ont cru, avant la guerre, que « seule l'offensive permettait d'obtenir des résultats décisifs. » Ils sont restés assurés ensuite que « seule la guerre de tranchées était possible. » En 1918, ils ont proclamé que « seule la guerre de mouvement pouvait donner la victoire ! » Sur la Turquie, ils étaient surtout intéressés par la question du sérail du sultan, les histoires de harems, etc... Au fond, ces braves gens ont eu seulement les idées de X... qui ne connaissait rien à la guerre ou de Y... qui avait entrevu la Turquie du haut des balcons du plus moderne des hôtels de Constantinople. Nous vivons trop, en France, de théories toutes faites et de romans bâtis en marge de la réalité !

Pour être documenté sur une nation, il suffirait de choisir quelques individus sérieux, instruits, réalistes et surtout travailleurs. On les enverrait passer quelques mois à l'étranger, et il serait facile, d'après l'ensemble de leurs comptes rendus, d'orienter la politique extérieure. Au ministère des Affaires étrangères, nous avons des directeurs qui font toute une carrière

en s'occupant sur place, l'un des affaires d'Asie, l'autre de celles d'Afrique, etc... Trop souvent, ils n'ont jamais voyagé dans les pays qu'ils administrent. S'ils étaient un peu mieux documentés, ils soutiendraient certainement mieux les intérêts français...

On se fie trop aux diplomates! L'un était en 1910 à Tokio. En 1911, il est parti pour l'Espagne. En 1912, il a quitté Madrid pour Berlin, puis en 1913, cette capitale pour Constantinople. Il ne parle ni japonais, ni espagnol, ni allemand, ni turc. Il connaît seulement la langue diplomatique. Elle est, on ne l'ignore pas, la plus difficile de toutes. Quand on l'emploie, il faut parler pour ne rien dire et s'astreindre à émettre des idées très précieuses dans un langage conventionnel qui peut être compris seulement par de rares initiés!

Au fond, j'en reviens toujours à ma pensée première : on se sert mal chez nous des spécialistes, et on emploie trop souvent à des spécialités, des gens peu aptes à les remplir. Voici en termes nets la traduction de cet aphorisme: « N'importe qui étant bon à n'importe quoi, on peut n'importe quand le mettre n'importe où! » — *Signé :* Charles Benoist.

Et de tout cela, il ressort que le public français ne sait rien de l'étranger, parce qu'on le renseigne mal. Une guerre survient-elle? On ignore tout du pays adverse parce qu'on a lu, sur ses habitants, seulement quelques articles plus ou moins fantaisistes. Et l'on a aussitôt des déboires, comme cela s'est produit en Turquie.

Nous avons été mal informés et mal documentés. Malgré tout nous aurions pu savoir quelque chose de vrai sur la Turquie si, au lieu d'écouter les touristes et les romanciers, nous avions voulu consulter les

ingénieurs, les commerçants, les industriels. Mais ces derniers restaient à l'écart ; ils n'avaient pas d'appui dans la presse. Leurs voix se sont perdues ! Il aurait fallu voir la Turquie au delà des romans écrits par des hommes de grand talent, en des termes infiniment choisis. Tout en admirant la valeur littéraire de leurs ouvrages, il eût mieux valu, pour nous, connaître davantage le peuple turc et savoir ce que complotaient Enver, Talaat, Djemal et Cie. Un peu moins de romanesque et un peu plus d'actualité auraient mieux servi la Patrie !

QUATRIÈME PARTIE

LA TURQUIE ET LA GUERRE

CHAPITRE XII

AU SEUIL DE LA GUERRE

APRÈS L'ASSASSINAT DE L'ARCHIDUC. — LES HÉSITATIONS DE LA TURQUIE

Après l'assassinat de l'archiduc.

Dans la colonie étrangère de Constantinople, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand fut un grand événement.

Il y avait en effet beaucoup d'Allemands et d'Autrichiens dans la capitale musulmane et leur allure soucieuse ne pouvait échapper même aux moins avertis des questions diplomatiques. Cependant leur inquiétude parut bientôt se calmer, et la tranquillité revint dans les esprits. La presse austro-allemande, après avoir lancé de violentes menaces contre la Ser-

bie, changeait peu à peu de ton. Elle admettait une enquête et celle-ci semblait devoir mettre fin au conflit.

Depuis des années, on refusait de croire à la guerre. Tanger, puis Agadir, avaient été pour l'opinion de simples actes de mégalomanie du kaiser. Aussi, à Constantinople, comme à Paris et à Londres, refusait-on d'envisager sérieusement l'hypothèse d'un conflit mondial. « On croit souvent ce qu'on désire! » dit un proverbe! C'était le cas pour l'opinion européenne, en juillet 1914. Il était cependant facile de constater, à Constantinople, qu'il y avait de l'orage dans l'air!

Dans les pages précédentes, j'ai déjà esquissé les préparatifs militaires. J'ajouterai ici quelques détails qui m'ont particulièrement frappé.

Avant l'attentat de Sérajevo, les officiers allemands travaillaient silencieusement et avec mystère. Après l'assassinat de François-Ferdinand, on les aperçut beaucoup plus souvent. Ils se rendaient constamment de leurs logements de Chlichli au Séraskiérat (ministère de la Guerre) où on les rencontrait souvent. Ils se promenaient fréquemment par groupes, à cheval, aux environs de Constantinople, dans un but évident d'études. Mais ce qui semblait le plus bizarre et le plus inquiétant était de constater l'affluence toujours croissante des contingents turcs amenés d'Asie, équipés à neuf en tenue de campagne, et aussi l'envoi continuel des recrues d'Anatolie, mises aussitôt à l'instruction.

Tout cela s'accordait mal avec l'apathie orientale!

*
* *

Au commencement de juillet, le chef de la mission

française de réorganisation de la gendarmerie ottomane, le général Baumann, quitta Constantinople pour un voyage d'inspection en Anatolie et en Arménie, avec son officier d'ordonnance, le capitaine Ahmed-Bey. Les événements étaient déjà peu rassurants. La mission française se trouvait réduite, par suite du départ en congé de plusieurs officiers, et je me rappelle les journées d'angoisse que j'ai passées dans la dernière quinzaine de juillet, en constatant l'activité toujours grandissante de l'armée turque et la douce quiétude dans laquelle se complaisaient les colonies étrangères. C'est avec beaucoup de peine que j'essayai de faire prévenir le général dont j'ignorais l'itinéraire, et c'est surtout grâce à l'intervention de M. Delaunay, ingénieur des chemins de fer d'Orient (1), que j'ai pu régler des questions difficiles. Je lui en manifeste ici toute ma reconnaissance.

M. Bompard, notre ambassadeur, demanda des instructions à Paris au sujet de la mission française. Le 1er août, le ministre de la Guerre envoyait un télégramme à chacun de ses membres, ordonnant de rejoindre la France.

Ce n'est pas sans émotion que je me rappelle aujourd'hui la foule toujours grossissante de nos compatriotes, ralliant Constantinople de tous les points de l'Orient, la plupart sans ressources, perdant position et fortune, mais tous animés d'une foi admirable dans la victoire de la Patrie!

Le 3 août, j'allai faire mes adieux aux officiers turcs qui avaient été mes collaborateurs, entre autres

(1) Devenu lieutenant-colonel à l'armée de Salonique, au cours de la campagne.

le capitaine Savfet et les lieutenants Rifat, Mahmoud et Husseïn, ces ceux derniers si français de cœur. Je ne les ai pas quittés sans chagrin, et aussi mes soldats turcs, pauvres gens incultes, mais dans le fond si bons et si dévoués, que la brutalité allemande allait retourner contre nous, au nom d'Allah!

Le 5 août, nous embarquions sur la *Phrygie*. Le sultan nous envoyait à bord son maître des cérémonies, chargé de nous transmettre ses vœux : « Vous reviendrez! » disait-on aux officiers français. Nous l'espérions, car nous étions attachés à cet Orient où il y a tant de notre pays!

Au moment où la *Phrygie* levait l'ancre, une ovation indescriptible était faite à la France par plusieurs milliers de personnes de toutes nationalités, réunies sur le quai de Galata. Le yatch de l'ambassade nous accompagnait longtemps. Les dames agitaient leurs mouchoirs, en criant : « Victoire! »... et peu à peu s'effaçaient à l'horizon les mosquées et les minarets de Stamboul!... Nous venions de voir disparaître la Turquie du passé!...

Le soir, la *Phrygie* se trouvait retenue dans le goulet, à la hauteur de Tchanak. Les Turcs avaient en effet commencé de poser les mines la veille, 4 août, dès qu'ils avaient été prévenus de la poursuite acharnée lancée par l'escadre anglaise contre le *Goeben* et le *Breslau*.

Il n'existait, le 5 juillet, qu'un étroit chenal, où notre bateau fut piloté par un remorqueur de la marine de guerre ottomane.

Le 8, à 16 heures, à la hauteur du cap Malée, nous apercevions à l'horizon deux bâtiments de guerre, sans pavillon. On distinguait nettement leurs

équipages groupés en armes sur le pont. Les canons étaient prêts à tirer. Emoi des passagers et de l'équipage, et discussions passionnées sur la nationalité probable des deux navires dont le plus petit semblait avoir de la peine à suivre. Celui qui se trouvait en tête nous ordonna d'amener notre pavillon et répondit : « Merci ! » Bientôt les deux vaisseaux mystérieux disparaissaient à l'horizon.

Nous avions croisé le *Goeben* et le *Breslau*, qui fuyaient à toute vapeur devant l'escadre anglaise. Celle-ci apparaissait quelques heures plus tard, disposée suivant un vaste arc de cercle. En tête venait un croiseur, le *Weymouth*, qui nous envoya une vedette commandée par un jeune enseigne. C'est de lui que nous apprîmes la nationalité des navires rencontrés et aussi les premiers événements survenus.

Je dois ajouter que l'escadre britannique avait perdu le contact avec le *Goeben* et le *Breslau*. L'officier dont je parle demanda en effet des renseignements au capitaine qui commandait la *Phrygie*. Aussitôt qu'il les eut reçus, il échangea des signaux avec les autres navires de l'escadre qui continuèrent la chasse.

Après nous être arrêtés quelques heures devant Malte, nous reprenions notre route et arrivions à Marseille le 12 août.

Les hésitations de la Turquie.

La Turquie se trouvait fort embarrassée au commencement des hostilités ! Quelle serait sa ligne de conduite ? Resterait-elle neutre ou entrerait-elle dans le conflit européen, aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche !

Elle hésitait, pour deux raisons : la première était la peur de la Russie, la seconde de la Bulgarie. Les Turcs sont toujours restés persuadés que les Russes convoitaient Constantinople, et c'est la raison principale qui les a éloignés de la France, alliée de la Russie.

Aujourd'hui où tout est terminé, il ne manque pas de gens pour prétendre que les Turcs exagéraient et que pour prix d'une stricte neutralité, on n'aurait point touché à leur capitale. Il était même possible d'y ajouter quelque chose... Il n'est pas logique et surtout il n'est pas franc de parler ainsi!

Comment! Depuis des années, toutes les puissances européennes, sauf l'Allemagne et l'Autriche, parlaient de démembrer la Turquie. Chacune d'elles applaudissait à ses défaites, et on aurait maintenu l'intégrité de l'empire ottoman, comme prix de son effacement! C'est là pure plaisanterie!

Constantinople aux Russes était un des buts de la diplomatie de l'Entente, aussi bien que le morcellement prochain de l'empire de « l'Homme malade. »

Et, comme si ce péril n'était pas suffisant, les Turcs avaient à redouter une nouvelle agression bulgare! C'est pour parer à ce dernier danger qu'ils sacrifièrent la ligne Enos-Midia. Rassurés par cette concession qui représentait une demi-alliance, ils s'hypnotisèrent dans leur première idée : *le péril russe.*

Avec un parti pris profondément injuste, on a trouvé que la Turquie avait tous les torts. Mais elle ne faisait qu'essayer de se défendre, en concluant, dès mars 1914, une alliance militaire formelle avec l'Allemagne! On parle constamment de souvenirs d'amitié entre la France et la Turquie, de tradition,

etc., etc..., Grands mots, parfaitement inutiles. Il eût mieux valu moins de rhétorique et un peu plus de diplomatie pratique !

***

Les diplomates sont restés inactifs, alors qu'ils avaient un grand rôle à jouer.

Il eût fallu d'abord envoyer en Turquie bien avant 1914 une mission composée d'officiers d'état-major sélectionnés, guidés par un chef portant un nom connu, comme Galliéni ou Lyautey. Elle eût contrebalancé l'influence allemande. Ensuite il fallait s'efforcer de combattre par tous les moyens l'action néfaste du duumvirat Talaat-Enver. C'est intentionnellement que je ne parle pas de Djemal. Il était facilement achetable, tandis que les deux premiers ne l'étaient à aucun prix.

Faire partir Talaat et Enver d'abord, et après quelques fanatiques du comité Union et Progrès, n'était pas chose impossible. Ensuite il eût été facile de conclure avec la Turquie un traité qui nous aurait assuré tout au moins sa neutralité au début.

Avec un peu d'habileté, la Turquie et la Bulgarie seraient venues bientôt vers nous, et la Russie ravitaillée aurait fini par vaincre du côté de l'Orient. Tous les échecs de cette guerre viennent des fautes de la diplomatie de l'Entente qui a manqué de bon sens, de logique et de mesure. Elle aurait dû réconcilier avec la France, les Turcs et les Bulgares. Elle a, au contraire, manœuvré pour écarter de nous les uns et les autres.

Et c'est à cause de ces erreurs que la Turquie,

jusqu'alors si francophile, est devenue germanophile. Elle a oublié ses traditions, ses souvenirs, ses amitiés. Elle s'est retournée découragée et haineuse vers une Allemagne qui lui ouvrait des bras de consolatrice, entraînant par son orientation nouvelle la Bulgarie hésitante.

Tels sont les faits. Telle est l'histoire qui se résume en un mot : fautes!

CHAPITRE XIII

LA TURQUIE PENDANT LA GUERRE

TABLEAU SYNOPTIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

Je ne saurais exposer dans le détail tous les faits militaires qui concernent la Turquie. Pour permettre au lecteur d'avoir une idée générale, relativement à la part qu'elle a prise à cette guerre, il me semble préférable de présenter les événements sous la forme d'un tableau synoptique accompagné d'une carte (planche I). Je me bornerai ensuite à discuter deux actions capitales : les *Dardanelles* et *Gallipoli*.

Événements du début.

10 août 1914. — Entrée dans les Dardanelles du *Goeben* et du *Breslau*.

29 octobre. — Attaque par des vaisseaux turcs de navires russes dans la mer Noire. — Bombardement de Théodosia et de Novorossik,

villes ouvertes. — Le paquebot français *Portugal* est canonné dans le port d'Odessa.

31 octobre. — Le *Goeben* et le *Breslau* pénètrent dans la mer Noire.

2 novembre. — Les ambassadeurs de l'Entente quittent Constantinople.

3 novembre. — Les Alliés déclarent la guerre à la Turquie.

Opérations en Europe.
Les Dardanelles et Gallipoli.

3 novembre 1914. — Les escadres franco-britanniques, placées sous les ordres de l'amiral Carden, bombardent les forts qui défendent l'entrée des Dardanelles.

19 février 1915. — Bombardement préliminaire des quatre forts de l'entrée du détroit.

25 février. — Attaque combinée des Dardanelles par les flottes alliées. Destruction des forts de l'entrée du détroit.

18 mars. — Attaque générale du détroit par les escadres franco-britanniques. Trois cuirassés coulés; quatre avariés; nombreux bâtiments mis hors de service.

25-27 avril. — Débarquement des troupes anglaises et françaises dans la presqu'île de Gallipoli.

30 avril-1er mai. — Violentes contre-attaques turques, toutes repoussées.

6-7-8 mai. — Avance des contingents anglais et français.

14 mai. — Le général Gouraud remplace le général d'Amade.

4 juin. — Échec du corps expéditionnaire, dans sa tentative d'avance sur Krithia et le Karavès-Déré.

21 juin. — Les Français repoussent une violente offensive des Turcs.

30 juin. — Le général Gouraud, grièvement blessé, est remplacé par le général Bailloud, puis par le général Brulard.

6-10 août. — Diversion d'Anzac-Souvla contre le massif du Sari-Bair. Échec.

8 janvier 1916. — Retraite définitive du corps expéditionnaire d'Orient.

Opérations en Asie.
Caucase, Arménie et Perse.

4 novembre 1914. — Les Russes franchissent la frontière du Caucase.

7-8 novembre. — Ils prennent Keuprikeuï (région d'Erzeroum).

3-4 janvier 1915. — Grande victoire russe à Sarykamysch (Caucase).

7-31 janvier. — Nouvelles victoires des Russes à Karaourgan, Olty et Tchorok.

29 mars. Prise d'Artvin et recul définitif des Turcs vers l'ouest, de-

vant l'armée du grand duc Nicolas.

16 février 1916. — Prise d'Erzeroum par les Russes.

17 mars. — Occupation d'Ispahan par le général Baratof.

18 avril. — Prise de Trébizonde par les Russes.

2-3 mai. — Victoires de Baratof à Khoï et à Dilman (région de l'Azerbeïdjan), sur la frontière persane. Offensive générale russe entre les lacs de Van et d'Ourmiah.

25 juillet. — Nouvelle avance russe en Arménie. Prise d'Erzindjan.

23 août. — Prise de Mouch.

Mars 1917. — Reprise de l'offensive russe en Perse.

Mésopotamie.

7 novembre 1914. — Les Anglais occupent Bassorah.

28 avril 1916. — Le général Towshend capitule à Kut-el-Amara.

24 février 1917. — Le général Maude bat les Turcs à Kut-el-Amara.

11 mars. — Prise de Bagdad par les Anglais.

2 avril. — Jonction des troupes anglaises (général Maude) et russes opérant en Perse (général Baratof).

23 avril. — Prise de Samara par le général Maude.

29 septembre. — Victoire de Ramadi (ouest de Bagdad.)

Égypte, Syrie, Palestine et Arabie.

13 juin 1916.	— Les troupes du chérif Husseïn prennent la Mecque.
4 août.	— Défaite turque à Romani (près du canal de Suez).
20 décembre.	— Les Anglais prennent El-Arich.
26 mars 1917.	— Le général Murray défait Djemal-Pacha près de Gaza.
6-17 novembre.	— Prise de Gaza et de Jaffa par le général Allenby.
9 décembre.	— Prise de Jérusalem.
21 février 1918.	— Prise de Jéricho.
18 septembre au 31 octobre.	— La débâcle turque à Naplouse et à Nazareth. — Prise de Saint-Jean-d'Acre, de Damas et d'Alep.

CHAPITRE XIV

LES DARDANELLES
LES RAISONS DE L'EXPÉDITION

Pourquoi a-t-on entrepris l'expédition des Dardanelles ?

La raison dominante était le libre accès des détroits et le rétablissement des relations avec la Russie. Mais il y a une autre cause que l'on ignore trop : l'aide immédiate à l'expédition russe commencée dans le Caucase, depuis novembre 1914.

Pendant deux mois, les Russes avaient marqué le pas dans cette région. A la fin de décembre 1914, ils voyaient arriver, dans la haute Arménie, plusieurs corps d'armée turcs, sous le commandement direct d'Enver-Pacha, et, tout en préparant une résistance opiniâtre à la prochaine offensive ottomane, ils ne pouvaient escompter des victoires aussi brillantes que celles remportées bientôt par le grand duc Nicolas.

Ils n'oubliaient pas que, pendant les guerres de 1854 et de 1878, les Turcs avaient opéré des diversions

heureuses au Caucase, grâce à l'appui des populations de race musulmane de ces régions. D'autre part, après leurs premières victoires remportées en Prusse orientale et en Pologne à Gumbinnen (20 août 1914), et à Augustovo (25 septembre), ils avaient dû reculer à Lodz et aux lacs de Mazurie (décembre 1914). C'est pourquoi ils demandaient une rapide intervention de l'Entente. La réponse parvenue de Londres fut immédiate et favorable.

Aussitôt le grand duc Nicolas commence l'offensive. Il bat les Turcs à Sarykamysch et à Arbagan (3-4 janvier 1915), à Karaourgan, à Olty et à Tchorok (7-31 janvier), menaçant d'envahir l'Arménie (voir planche I).

Il fallait exploiter à tout prix ces succès inespérés, et l'Entente fut invitée par la Russie à faire une forte démonstration contre la Turquie.

Il ne faut pas critiquer le fait d'être intervenu du côté oriental, mais bien celui d'avoir mal choisi le terrain d'intervention, et l'on doit se souvenir — je le répète encore — que celle-ci a été déterminée par une demande pressante de la Russie.

On avait cependant déjà songé à une diversion du côté turc. Le 3 novembre 1914, au moment où la guerre était résolue contre la Turquie, une division navale franco-britannique bombardait le fort de Koûm-Kaleh, sur la côte d'Asie, et les ouvrages du cap Hellés, sur la côte d'Europe ; simple démonstration sans importance, puisqu'elle n'était pas poursuivie.

Le 25 novembre 1914, M. Churchill suggérait au parlement anglais l'éventualité d'une attaque dirigée sur un point de la côte d'Asie, afin de défendre l'Egypte menacée.

A la fin de décembre 1914, Sir M. Hankey présentait

au conseil suprême de guerre britannique un rapport d'études sur une intervention en Turquie (1).

Le 2 janvier 1915, l'ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd envoyait un télégramme à Londres, représentant que les Russes se trouvaient très pressés par les Turcs au Caucase, et demandant une intervention rapide contre l'empire ottoman. Lord Kitchener fut chargé de l'examen de la question. Mais l'intervention fut aussitôt promise à la Russie.

M. Churchill télégraphiait aussitôt à l'amiral Carden, commandant l'escadre de la Méditerranée, comme il suit : « Croyez vous possible de forcer Dardanelles avec bateaux seulement? » Celui-ci répondait : « Je ne pense pas que les Dardanelles puissent être forcées brusquement; mais elles peuvent l'être par des opérations étendues avec un grand nombre de bâtiments (2). »

L'amiral Carden reçut l'ordre d'élaborer un plan d'attaque. Le 13 janvier 1915, ce plan était soumis à l'Amirauté.

Le 28 janvier, le conseil de la guerre décidait d'attaquer, par mer seulement, en faisant ressortir qu'il serait toujours facile d'arrêter les opérations, suivant la marche des événements.

Le ministre de la Marine anglais, lord Fisher, était peu favorable au projet. Il refusa longtemps de signer l'ordre d'attaque, démissionnant du reste, aussitôt après le gros échec naval du 18 mars 1915.

(1) Le *Times* (n° du 28 janvier 1917).

(2) *L'Expédition des Dardanelles*, par Testis. Ouvrage très documenté et qui contient en particulier les rapports du général Hamilton et du vice-amiral de Robeck. Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.

Jusqu'au 28 janvier, le plan anglais était net : opération maritime. Mais à la suite de certaines discussions survenues au sein du conseil suprême de guerre, on se décida à examiner un plan d'attaque combinée par mer et par terre.

Après les premiers revers subis par la flotte (18-25 février), l'amiral Carden se retirait.

On accentue, dès lors, le projet d'intervenir par voie de terre, et les négociations deviennent plus actives entre Londres et Paris.

Au commencement du mois de mars, les généraux Hamilton et d'Amade sont désignés pour conduire une expédition par terre. Elle doit commencer aussitôt après une grande démonstration navale.

Celle-ci sera un grave échec (18 mars 1915).

On s'en tiendra dès lors à l'expédition par terre, la marine ne faisant désormais que protéger le débarquement de l'armée, tout en assurant son ravitaillement.

Tels sont les faits historiques.

CHAPITRE XV

OPÉRATIONS MARITIMES

Le 10 août 1914, à 17 heures, l'amiral allemand Souchon, commandant le *Goeben* et le *Breslau*, pénétrait dans les Dardanelles, serré de près par la division anglaise de l'amiral Toubridge, qui arrivait, à 21 heures, à l'entrée des détroits.

L'escadre anglaise ne pouvait que monter la garde devant les Dardanelles, minées depuis le 4 août 1914 (1).

L'amiral Milne, qui succède presque aussitôt à l'amiral Toubridge, avait sous ses ordres quatre cuirassés, l'*Invincible*, l'*Inflexible*, l'*Indéfatigable* et l'*Indomitable*, plus un croiseur, le *Weymouth*, renforcés six semaines plus tard par le *Suffren* et la *Vérité*, commandés par le contre-amiral Guépratte.

Le 3 novembre 1914, sur un ordre venu de Londres, l'amiral Milne exécute une démonstration contre les forts de Koum-Kaleh (côte d'Asie) et du cap Hellès (côte d'Europe). Ces forts sont presque détruits.

(1) J'ai déja donné l'assurance de ce fait (voir ch. XII, p. 158).

Au commencement de février 1915, après des pourparlers laborieux que nous avons exposés dans le chapitre précédent, l'amiral Carden reçoit l'ordre d'exécuter le plus tôt possible le programme suivant :

1° Détruire les quatre forts de l'entrée du détroit ; deux sur la côte d'Europe : Ertogroul et Sedd-ul-Bahr, et deux sur la côte d'Asie : Koum-Kaleh et Orhanieh ;

2° Draguer les mines jusqu'à Tchanak ;

3° Attaquer les forts intérieurs du goulet : Kilid-Bahr et Tchanak ;

4° Draguer les mines au delà de la ligne représentée par ces deux forts ;

5° Se diriger vers Constantinople et y faire une démonstration.

Le programme était vaste et peu facile à réaliser !

*
* *

Les forces navales comprenaient, du côté anglais, 14 grands cuirassés ; du côté français 4 autres, plus beaucoup de croiseurs, destroyers, torpilleurs, dragueurs, chalutiers, transports, etc...

Le *19 février 1915*, les cuirassés *Vengeance* et *Suffren* exécutent un premier bombardement, bientôt interrompu par le mauvais temps.

Le 25 février, l'attaque recommence.

Elle est conduite par quatre grands cuirassés, le *Queen-Elisabeth*, l'*Agamemnon*, l'*Irrésistible* et le *Gaulois*. Les quatre forts de l'entrée du détroit sont détruits. Des détachements de marins s'avancent, sur la côte d'Asie, jusqu'à l'Achilleium (tombeau d'Achille). (Voir planche I.)

Du 25 février au 17 mars, on drague les mines,

jusqu'à la hauteur des Falaises Blanches (côte d'Asie). L'amiral Carden demande à être relevé de son commandement. Il est remplacé par l'amiral de Robeck qui reçoit l'ordre d'avancer à tout prix.

Le 18 mars, une attaque générale a lieu.

En première ligne s'avancent quatre dreadnoughts : le *Queen-Elisabeth*, l'*Agamemnon*, le *Lord Nelson* et l'*Inflexible*. Un peu en arrière, le *Prince-Georges* et le *Switsure* les flanquent à droite et à gauche, pour les défendre contre le tir des batteries de campagne. Bientôt le village de Tchanak n'est qu'un brasier, et le fort Hamidieh d'Asie est détruit.

A 12 heures 45, on décide de faire dépasser les quatre dreadnoughts anglais par quatre cuirassés français, le *Suffren*, le *Bouvet*, le *Gaulois* et le *Charlemagne*, les deux premiers suivant la côte d'Asie, les deux autres, celle d'Europe.

A 1 heure 45, le *Bouvet* est coulé par une mine dérivante ; le *Gaulois*, gravement touché, doit se retirer et le *Suffren* très endommagé doit quitter la ligne de bataille. Du côté britannique l'*Océan* et l'*Irrésistible* étaient coulés par des mines dérivantes ; l'*Agamemnon* et l'*Inflexible* sérieusement avariés.

En tout, 3 cuirassés et plusieurs torpilleurs coulés ; 4 cuirassés et plusieurs torpilleurs mis hors de service.

Et les sacrifices des flottes alliées ne sont pas terminés !

En mai 1915, les cuirassés anglais *Goliath*, *Triumph* et *Majestic* sont torpillés devant les Dardanelles, ainsi que plusieurs bâtiments de rang moins important. Malgré le dévouement des équipages de plusieurs sous-marins qui réussirent à passer sous le chapelet de mines, notamment la *Foule* et la *Turquoise*, les

escadres restent immobilisées ; les défenses du détroit sont de plus en plus améliorées, et les Turcs peuvent dire : « On ne passe pas ! »

Cependant ils avaient eu très peur !

Un livre paru en 1917 sous la signature du docteur Harry Stuermer (1), ancien correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, avait déja révélé des côtés sensationnels de la question. Lors de la gigantesque tentative de percée du 18 mars, dit l'auteur, le sacrifice de quelques vaisseaux de plus et une prolongation de combat de quelques heures auraient décidé le sort des Dardanelles. Archives, caisses, or, tout avait déjà été transporté à Konia, en Anatolie. »

Ces révélations émanant d'un Allemand restaient sujettes à caution. Mais un livre est paru, voici peu de temps, qui confirme les déclarations précédentes. Je veux parler des *Mémoires* de M. Morgenthau, ambassadeur des États-Unis à Constantinople (2). M. Morgenthau certifie que les Dardanelles furent sur le point d'être forcées, les Turcs ne possédant presque plus de munitions. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Une discussion animée eut lieu à l'ambassade américaine, dans l'après-midi du 24 février. Le premier grand bombardement des Dardanelles avait eu lieu cinq jours auparavant et avait détruit les forts à l'entrée du détroit. L'unique sujet de conversation était donc de savoir si les flottes alliées passeraient et ce qu'il adviendrait. Chacun ex-

(1) *Deux ans de guerre à Constantinople*. Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.

(2) *Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau*. Un vol. in-8, 12 fr. Payot, Paris.

primait son opinion. Wangenheim (1); Pallavicini (2); Garoni, l'ambassadeur italien ; d'Anckarsevard, le ministre suédois ; Kolouchеff, le ministre bulgare ; Kühlman, et Scharzenberg, premier secrétaire de l'ambassade d'Allemagne ; tous étaient d'avis que l'attaque réussirait. »

Le sultan et son entourage faisaient leurs préparatifs pour fuir en Asie. Talaat avait requis deux automobiles qui devaient lui permettre de s'enfuir rapidement.

Les munitions manquaient aux Turcs. M. Morgenthau put le constater dans une visite qu'il fit aux Dardanelles. Les officiers allemands le lui avouèrent et il conclut : « Les forts se trouvaient à bout de résistance, lorsque la flotte anglaise s'éloigna dans l'après-midi du 18 mars. Le général Mertens, alors chef du service technique du détroit, avouait que les perspectives de défense étaient rien moins qu'encourageantes... Le fort Hamidié, le plus puissant point de défense sur la côte d'Asie, n'avait plus exactement que 17 obus perforants, tandis que Kilid-ul-Barh, l'ouvrage principal « du côté de l'Europe, en avait juste dix ! »

Ces déclarations d'un témoin très averti des questions ottomanes et absolument digne de foi, sont précieuses à connaître. Elles corroborent les prédictions d'un écrivain qui, à plusieurs reprises, a déclaré : « *Les Dardanelles sont franchissables!* » C'est du contre-amiral Degouy qu'il s'agit.

La *Revue des Deux-Mondes* a publié de lui deux

(1) L'ambassadeur allemand.
(2) L'ambassadeur autrichien.

articles très documentés, les 1er avril et 1er mai 1915, sur le sujet qui nous occupe.

Le contre-amiral Degouy faisait d'abord remarquer que « si, dès le 15 novembre 1914, une importante force navale anglo-française s'était présentée devant les Dardanelles, avait éteint les feux des deux groupes des batteries de l'entrée du détroit et débarqué quelques troupes, soit à Sedd-ul-Bahr même, soit dans l'anse qui se creuse au nord-est de ce point fortifié, on eût occupé sans coup férir la pointe de la longue presqu'île de Gallipoli ; on se serait solidement retranché sur le plateau d'Adzi-Baba et, flanqué des deux côtés, à trois kilomètres au plus de distance, par la puissante artillerie des vaisseaux, on aurait défié là toutes les attaques des Germano-Allemands. Et, ce pied pris sur l'essentiel boulevard de la capitale turque, la marche en avant eût été singulièrement facilitée, à quelque époque que l'on voulût l'entreprendre, pas trop tard cependant. » Et plus loin, l'amiral ajoute : « L'entreprise était possible au moyen du bombardement pur et simple, l'attaque directe étant exécutée par l'artillerie des unités de combat qui, partagées en plusieurs groupes, devaient chercher à obtenir des feux continus. *La question des Dardanelles était avant tout une question de munitions.* »

J'attire l'attention du lecteur sur la dernière phrase. Elle correspond à la réalité des faits. A plusieurs années de distance, admirons la perspicacité de l'amiral Degouy. Il a prêché la croisade de la persévérance, résultant chez lui d'une confiance raisonnée et d'une expérience professionnelle de premier ordre. Les révélations de M. Morgenthau lui donnent pleinement raison.

CHAPITRE XVI

OPÉRATIONS SUR TERRE

DISPOSITIONS PRÉPARATOIRES. — LE TERRAIN. — LE DÉBARQUEMENT (25-27 AVRIL 1915). — LES OPÉRATIONS DU 27 AVRIL AU 30 JUIN 1915. — LA DIVERSION D'ANZAC-SOUVLA (AOUT 1915). — LA RETRAITE.

Dispositions préparatoires.

Le 13 mars 1915, le général Sir Ian Hamilton, nommé commandant d'un corps expéditionnaire de la Méditerranée, quittait Londres avec son état-major pour Marseille. Il s'embarquait sur le *Phaéton* et arrivait le 17 mars, à treize heures, à Ténédos. Le jour même, il avait une conférence avec le vice-amiral de Robeck, commandant l'escadre anglaise, le général d'Amade commandant le corps expéditionnaire français et le contre-amiral Guépratte, commandant l'escadre française.

« Au cours de cette conférence, dit-il (1), les difficultés passées me furent exposées et une nouvelle attaque me fut annoncée pour le lendemain. Effectivement, le 18 mars, j'assistais à une bataille indécise entre la flotte et les forteresses turques, et j'eus l'honneur de vous câbler ensuite ma conviction absolue que toutes les forces mises à ma disposition seraient indispensables pour permettre à la flotte de forcer les Dardanelles » ; et plus loin : « Avant de rien commencer, je dus d'abord regrouper les troupes sur des transports. Il fut impossible d'effectuer ce regroupement à Moudros, par suite du manque de ressource offertes par ce port. C'est pourquoi j'ordonnai le départ pour les ports d'Egypte. Le 24 mars, je partais moi-même pour Alexandrie où je restai jusqu'au 7 avril, travaillant à grouper mes troupes sur les transports avec la plus grande attention, dans l'ordre du débarquement projeté. Le général d'Amade agit de la même manière. Le 7 avril, mes préparatifs se trouvèrent suffisamment avancés pour me permettre de retourner à Lemnos avec mon état-major et de mettre mon plan au point, en contact étroit avec le vice-amiral commandant la flotte de la Méditerranée orientale. »

Voilà le plan général de préparation nettement exposé. Maintenant, il s'agissait de passer à l'exécution, en vue d'un débarquement décidé dans la presqu'île de Gallipoli.

Les transports portant les troupes de débarquement, venant d'Egypte, transbordèrent celles-ci, le

(1) Premier rapport du général Hamilton au secrétaire d'Etat pour la guerre. (Période du 25 avril au 5 mai 1915.)

24 avril 1915, dans l'après-midi, sur les bâtiments de guerre et les embarcations légères qui devaient les amener au rivage. Le 25 avril, tous ces bâtiments étaient devant le cap Hellés.

NOTA. — Pour bien comprendre ce qui va suivre, nous engageons le lecteur à consulter séparément ou simultanément les cartes suivantes, se rapportant à la question des Dardanelles : planche II, présentant l'ensemble de la presqu'île de Gallipoli et indiquant les différents points de débarquement et le terrain conquis ; planche III, avances successives des troupes franco-britanniques dans la pointe S.-O. de la presqu'île ; planche IV, topographie détaillée de la même partie de terrain.

Le terrain.

La presqu'île de Gallipoli, où l'on avait décidé d'attaquer, mesure 70 kilomètres de longueur sur 28 de largeur, cette dernière dimension comprise entre Maitos à l'est et la pointe d'Hanafarta à l'ouest. Elle présente deux étranglements caractéristiques, le premier de 8 kilomètres, suivant la ligne Maitos, Gaba-Tépé ; le second de 4 kilomètres seulement, au sud de Boulair. La presqu'île est très accidentée sur toute son étendue, et la partie méridionale, en particulier, est d'accès fort difficile.

Comme le fait ressortir le rapport Hamilton, les caractéristiques de la région inférieure de la presqu'île sont :

1° L'*Atchi-Baba*, colline de 235 mètres de hauteur ; 2° le plateau de *Kilid-Bahr*, qui s'élève à la même altitude et couvre les forts des détroits contre toute

attaque venant de la mer Egée ; 3° la montagne de *Sari-Baïr*, formée par une succession d'escarpements presque perpendiculaires, atteignant une hauteur de 320 mètres. La montagne en question est sillonnée de profonds ravins.

Enfin les côtes de la presqu'île sont bordées presque partout de falaises à pic. En particulier, celles allant de l'isthme de Boulaïr à la baie de Souvla (ou d'Hanafarta) est inabordable. Dans une reconnaissance effectuée quelques jours après son arrivée, le général Hamilton déterminait que les seuls points d'accès pour des débarquements étaient ceux indiqués sur nos diverses cartes en A, B, C, D, E, F, G, H, M, et N.

Chacune des baies, existant aux points que nous indiquons, était formidablement défendue (sauf la baie E) : 1° par des réseaux multiples de fils de fer barbelés, disposés en certains endroits jusque sous l'eau ; 2° par des tranchées ; 3° par des redoutes dominant et flanquant ces tranchées.

Le corps expéditionnaire d'Orient allait donc trouver devant lui un pays difficile et des défenses formidables.

« Toutes les baies propices à une opération, dit le général Hamilton, étaient si bien défendues par des travaux et par l'artillerie, et de dimensions si exiguës qu'il apparaissait impossible, même au moyen de deux ou trois débarquements simultanés, de mettre les troupes à terre assez rapidement pour leur permettre de se maintenir sous le feu concentré de l'ennemi et les contre-attaques qui, infailliblement, se produiraient. »

L'opération d'un débarquement restait donc extrêment chanceuse. Néanmoins, on attaqua, parce que

l'ordre en était donné,..... et pour l'honneur des armes.

Le débarquement (25-27 avril 1915).

Les transports portant les premiers détachements du corps expéditionnaire arrivèrent le 25 avril, avant l'aube, à la hauteur du cap Hellès. Quatre cuirassés et quatre croiseurs anglais commencèrent à bombarder, à partir de cinq heures du matin, les positions turques. Du côté de la côte d'Asie, l'escadre française bombardait les défenses de Koûm-Kaleh.

Pendant cette opération, les troupes prennent place dans de petites embarcations qui doivent être remorquées jusqu'au rivage. Les Turcs ne donnent pas signe de vie.

Le débarquement s'opère très rapidement aux points E, G et N. Mais il est beaucoup plus difficile en H et surtout en M.

Au point E, opéraient les Scottish Borderers et un bataillon d'infanterie du régiment de Plymouth, sous les ordres du lieutenant-colonel Koe. La baie de débarquement consistait en une étroite bande de sable, surmontée par une falaise déchiquetée de 65 mètres de hauteur. Quelques petits ravins creusés dans la falaise permirent aux Anglais de l'escalader.

Les Turcs avaient jugé le terrain si difficile qu'ils avaient négligé de l'organiser défensivement et de le garder. Ils s'étaient contentés d'envoyer un fort détachement d'infanterie, appuyé par des canons hotchkiss, un peu plus bas, en F, pour défendre la baie où aboutit le ravin du Zighin-Déré. Suivant les ordres du général Hamilton, prescrivant aux divers

détachements débarqués d'essayer de se mettre en liaison les uns avec les autres, les deux bataillons du lieutenant-colonel Koe essayent, une fois parvenus en haut de la falaise E, de rejoindre vers le sud-ouest les troupes débarquées en G (1er Royal-Fusiliers). Mais les forces turques postées en F leur opposent une vigoureuse résistance. En même temps, une force considérable d'ennemis, débouchant de Krithia, attaque les bataillons anglais. Durant l'après-midi du 25 avril et la nuit du 25 au 26, l'ennemi lance assauts sur assauts contre les soldats du lieutenant-colonel Koe, qui heureusement ont pu creuser des tranchées et résistent avec un courage admirable, contre-attaquant même l'ennemi à la baïonnette, à plusieurs reprises. Le lieutenant-colonel Koe est mortellement blessé et, à cause de la disposition du terrain qui descend en pente vers l'est, les canons de la flotte ne peuvent aider les soldats britanniques.

Le 26 avril, à sept heures du matin, ordre est donné de se réembarquer. L'opération est fort bien conduite, grâce à l'habileté des capitaines commandant le *Saphir*, le *Goliath*, le *Dublin* et l'*Amethyst*, et aussi au sublime dévouement d'une compagnie écossaise qui se sacrifie pour couvrir la retraite.

La bataille allait donc se concentrer dans la partie méridionale de la presqu'île entre le secteur nord voisin du cap Tekké et le village d'Eski-Hissarlik

Au point G, les troupes débarquées appartenaient au 1er Royal Fusiliers. Effectif : 1 bataillon. Objectif à atteindre : colline 114 (1) (voir planches III et IV).

(1) Hauteur évaluée en pieds anglais (0m,32), ce qui donne 40 mètres environ.

Grâce à un tir continu exécuté par l'artillerie du cuirassé *Implacable*, les Royal Fusiliers opèrent leur débarquement de ce navire avec des pertes légères. Néanmoins, ils ne peuvent emporter les tranchées turques de la colline 114 et, contre-attaqués, se trouvent dans l'obligation de reculer. Mais, grâce à l'appui que leur apportent deux bataillons de la 87e brigade anglaise, ils parviennent à l'objectif désigné et, conversant vers la droite, font dans la soirée du 25 avril leur jonction avec les Lancashire Fusiliers, débarqués à la baie H.

Point H. — A cet endroit s'étend une bande de sable mesurant environ 400 mètres de large sur 30 de profondeur. La plage est surmontée par une falaise abrupte sur les ailes et assez inclinée au centre. Les Turcs avaient fortifié de façon formidable, et la falaise et la plage. Des fils de fer barbelés avaient été disposés en pleine eau, ainsi que des chapelets de mine, le tout fort adroitement dissimulé. De nombreuses mitrailleuses étaient disposées dans des tranchées qui se flanquaient les unes les autres. Deux fortes redoutes, disposées sur le plateau, dominaient l'ensemble de ces défenses que les Turcs avaient organisées sous la direction d'officiers allemands. Elles étaient si puissantes qu'on pouvait les considérer comme imprenables.

Un bataillon du Lancashire Fusiliers (major Bishop) est chargé d'attaquer au point H. Le 29 avril, à six heures, le débarquement s'opère. Les Turcs restent invisibles et silencieux. Mais, dès que les barques touchent la plage, un ouragan de feu et de mitraille s'abat sur le bataillon anglais. Cependant, grâce au tir dirigé par les navires de guerre, les Lancashire

Fusiliers réussissent à traverser les réseaux de fils de fer et se massent au pied de la falaise. Puis, la majeure partie du bataillon attaque vers la colline 114, afin d'opérer la liaison avec le détachement débarqué en G. Des renforts fournis par le régiment de Worcester opèrent à droite, essayant de joindre les troupes qui opèrent en M (fort Ertogroul). Une redoute est enlevée. Mais le terrain est si difficile et si formidablement défendu que les soldats anglais, épuisés, sont obligés de s'arrêter.

Les détachements débarqués en G et en H, dont la liaison s'est faite dans la soirée du 25 avril, ne pourront progresser que si les régiments britanniques opérant en M réussissent à emporter le fort Ertogroul. C'est cette opération que nous allons examiner.

Baie M. — Elle se trouve entre le fort de Sedd-ul-Bahr et celui dit fort n° 1 (batterie Ertogroul). La baie M consiste en une plage sablonneuse de 340 mètres de long sur 10 de profondeur seulement, car des escarpements rocheux de 3 à 4 mètres de hauteur arrivent presque jusqu'à la mer.

Les forts Ertogroul et Sedd-ul-Bahr ne présentaient pas, en réalité, une grande valeur. Mais tout le terrain environnant avait été hérissé de fils de fer barbelés et couvert de puissantes tranchées. Les ruines du village de Sedd-ul-Bahr, bientôt détruit par les gros canons de l'escadre, devaient abriter les défenseurs turcs qui réussissent à s'y accrocher jusqu'au 27 avril. Le terrain à enlever représentait, comme le dit lord Hamilton, « les terrasses d'un amphithéâtre. Ses défenseurs commandaient toute la plage, qui s'étendait devant eux exactement comme la scène d'un

théâtre est dominée par les rangées superposées de balcons. »

Un charbonnier, le *River-Clyde*, avait été spécialement aménagé pour débarquer, le 25 avril, à la première heure, l'avant-garde des troupes d'attaque, représentée par les fusiliers de Dublin et les Munster Fusiliers. Des difficultés de débarquement se produisent malheureusement et le feu de l'ennemi est si intense dès la première minute que le généralissime donne l'ordre d'attendre la nuit pour continuer l'opération.

Le 25 avril, à vingt-deux heures, 1.000 hommes seulement ont pu débarquer. Mais la moitié s'est trouvée mise rapidement hors de combat, et le reste s'est abrité derrière l'escarpement qui borde la baie d'où les Turcs, malgré plusieurs furieuses contre-attaques, ne parviennent pas à les déloger, grâce au tir incessant des mitrailleuses du *River-Clyde*. Le général Napier et son chef d'état-major le capitaine Costeker sont tués. La situation devient critique. Grâce à une diversion opérée par des troupes débarquées à la baie H (Worcestershire Fusiliers) et à une infiltration de petits détachements qui réussissent à pénétrer vers minuit dans les ruines du fort de Sedd-ul-Bahr, la situation s'améliore cependant et, le 26, vers 2 heures du matin, le *River-Clyde* parvient à débarquer ce qui restait de l'infanterie.

Sous la protection d'un violent bombardement exécuté par l'escadre du contre-amiral Wemyss contre les tranchées et les redoutes turques qui s'étendent d'Ertogroul à Sedd-ul-Bahr, des renforts parviennent à prendre pied dans ce dernier village. Ils sont commandés par le lieutenant-colonel Doughty-

Wylie. Le vieux château de Sedd-ul-Bahr et les hauteurs qui le dominent sont enlevés. Le lieutenant-colonel Doughty-Wylie et de nombreux officiers sont tués. Mais, dans un magnifique élan, les troupes britanniques parviennent au sommet de la position : le village de Sedd-ul-Bahr est conquis et les défenseurs de la batterie Ertogroul, pris de flanc, sont obligés de se retirer.

Dans la soirée du 26, le débarquement principal des troupes françaises commence à la plage M.

Baie N. — Le 25 avril, à sept heures, le 2e South Wales Borderers, commandé par le lieutenant-colonel Casson, parvenait à débarquer en N, un peu au nord du village d'Eski-Hissarlik. Les pertes subies étaient insignifiantes. Ce détachement était bientôt renforcé par des détachements appartenant aux troupes françaises.

Point R. — Dans la même journée du 25, un régiment colonial français, commandé par le colonel Ruef, parvenait à débarquer à Koum-Kaleh, sur la côte d'Asie (voir planche II). Le colonel Ruef renvoyait les embarcations qui avaient transporté ses troupes, voulant, disait-il, « tenir ou mourir. » Les Sénégalais prenaient le cimetière de Koum-Kaleh et rejetaient vers l'est les troupes ottomanes.

Il ne s'agissait là que d'une diversion ayant pour but de détourner de la baie de Morto et du secteur de Sedd-ul-Bahr le feu de l'artillerie turque de la côte d'Asie. Aussi, le colonel Ruef reçut l'ordre de se rembarquer le 26 au matin. Il ramenait 500 prisonniers. S'il avait été renforcé à temps, il serait parvenu à progresser facilement vers Ehrenkeuï. Les Turcs avaient peu de troupes au début de ce côté,

et surtout, ce qui était plus grave pour eux, leurs points d'appui, sur la côte d'Asie, se trouvaient mal approvisionnés en munitions.

***

Pendant que les troupes métropolitaines anglaises et que les contingents français prenaient pied, du 25 au 26 avril, sur la pointe extrême de la presqu'île de Gallipoli, des forces d'outre-mer britanniques (australiennes et néo-zélandaises), dites *Anzac* (1), opéraient un débarquement, le 25 avril à l'aube, un peu au nord de Gaba-Tépé, au point marqué D sur nos cartes.

Les Anzacs étaient commandés par le général Birdwood. Ils avaient été embarqués à Moudros, le 24 avril, sur de nombreux transports, au nombre de 12.000.

Le 25, à 2 heures du matin, sous la protection du cuirassé *Queen-Elisabeth* qui précède l'escadre du contre-amiral Thursby, les premiers transports s'avancent vers le point de débarquement que nous avons indiqué en D. A cet endroit, la baie est constituée par une étroite bande de terrain de 900 mètres de long, barrée à ses extrémités par deux ravins profonds. Elle est dominée par une falaise abrupte où existent seulement quelques rares échancrures.

Les bateaux s'approchent de la côte dans le silence et l'obscurité. Un seul bataillon turc défend la position. Il est bousculé par les Australiens qui, baïon-

(1) Le mot *Anzac* est formé des lettres initiales de chacun des mots : Australia New Zeland Army Corps.

nette au canon, foncent sur l'ennemi et le détruisent en partie. Bientôt les 1re, 2e et 3e brigades australiennes (colonel Sinclair Maclagan), parviennent à débarquer. A quatre heures du matin, 12.000 hommes et deux batteries d'artilleries sont à terre.

Les Turcs essayent alors de réparer la lourde faute qu'ils ont commise, en laissant sans défenses le secteur de Gaba-Tépé, et, de onze heures du matin à sept heures du soir, ils lancent 25.000 hommes à l'assaut du front anglais.

Les Australiens et les Néo-Zélandais qui le défendent n'avaient eu aucun repos depuis le 24 avril. Néanmoins, ils résistent magnifiquement, brisant net les assauts renouvelés des Turcs. Ceux-ci, repoussés par les mitrailleuses du corps de débarquement et les canons de l'escadre, périssent par milliers.

Les opérations du 27 avril au 30 juin 1915.

Je ne chercherai pas à donner le détail des diverses attaques exécutées pendant huit mois par les Alliés dans la presqu'île de Gallipoli. Il me semble plus simple de présenter les résultats de leur progression par quelques lignes tracées sur la planche III. Elles permettront de comprendre facilement les étapes si pénibles de notre avance.

A partir du 27 avril, et pendant vingt jours et vingt nuits, les meilleurs contingents des armées franco-britanniques vont livrer des combats ininterrompus. La 29e division anglaise, les troupes sénégalaises, les 175e et 176e régiments de marche français éprouveront dans ce court espace de temps des pertes considérables et non en rapport avec la faible étendue de

terrain conquis. L'ennemi résistera avec acharnement. Le soldat turc, trop peu connu du commandement interallié, prouvera une fois de plus qu'il est tenace et dangereux derrière des fortifications. La défense de Krithia rappelle en effet les journées les plus dures de Plevna et de Tchaltadja. Les Turcs sont bien encadrés. Des officiers et des sous-officiers allemands ont pris le commandement des unités et des groupes voisins de notre front. Von der Goltz et Liman von Sanders dirigent en personne les opérations, aidés par deux généraux turcs de valeur : Djavid-Pacha et Essad-Pacha et, après la lecture du rapport du général Hamilton, on reste pénétré d'une admiration extrême pour les soldats anglais et français qui se sont montrés aussi grands que leurs aînés, combattant côte à côte en Crimée, soixante ans avant.

***

Du 25 au 27 avril, deux opérations bien distinctes avaient eu lieu, comme nous l'avons déjà expliqué : d'abord le débarquement, ensuite le redressement de la ligne de combat.

Du 27 au 30 avril, le corps expéditionnaire essaye de se donner de l'air.

Le 28 avril, la 29e division britannique s'efforce de progresser au centre, vers Krithia. Les 87e et 88e brigades, renforcées par un bataillon de la marine royale, se portent en avant, à partir de huit heures du matin. La 86e brigade (lieutenant-colonel Casson), placée d'abord en réserve, est amenée vers midi sur la ligne de bataille. Mais les Français ne peuvent at-

teindre le ravin du Karavés-Déré qui leur a été désigné comme objectif.

Dans la journée du *29 avril*, il n'y eut pas d'attaque.

A la date du *30 avril*, la situation restait difficile. On peut s'en convaincre en regardant le front, à cette date, sur la planche III.

Le *30 avril*, au soir, les Turcs contre-attaquent avec une violence extrême.

A dix heures du soir, ils commencent à bombarder violemment nos positions pendant une demi-heure. Puis ils lancent une série d'attaques désespérées. « Ils étaient formés en trois lignes solides. Les hommes de la première ligne étaient sans cartouches et avaient reçu l'ordre de ne compter que sur leur baïonnette. Un éloquent appel signé von Zowenstern avait été distribué aux troupes turques et les adjurait de faire un effort désespéré pour jeter l'ennemi à la mer (1). »

La première vague de cette furieuse attaque s'abat sur la 86e brigade anglaise qui recule. Mais la trouée faite par les Turcs est aussitôt comblée par la 5e Royal-Scots et par l'Essex-Regiment. L'orage est encore plus violent contre la gauche française tenue par les Sénégalais. Absolument submergés par les vagues successives lancées contre eux, ils sont en partie anéantis.

Des renforts anglais parviennent à rétablir la situation sérieusement compromise, vers trois heures du matin, *1er mai*.

A cinq heures du matin, une contre-attaque géné-

(1) Rapport du général Hamilton.

rale est ordonnée par sir Hamilton. Toute la ligne commence à avancer à gauche et au centre, mais à droite, les Français, gênés par un terrain extrêmement difficile, ne progressent pas. Aussi le centre anglais, qui a marché très vite, doit-il rétrograder.

En résumé, on était bien parvenu à repousser les Turcs en leur infligeant de lourdes pertes. Mais l'avance acquise restait des plus médiocres.

Pendant la nuit du *3 au 4 mai*, le front français est de nouveau l'objet d'une attaque violente qui échoue.

A la date du *4 mai*, les pertes britanniques, à elles seules, étaient les suivantes :

Tués : 2.167, dont 277 officiers ;

Blessés : 8.219, dont 412 officiers ;

Disparus : 3.593, dont 13 officiers ;

Total : hors de combat, 13.979, dont 702 officiers.

***

Le 4 mai, soit neuf jours après le débarquement, les troupes alliées avaient péniblement gagné 4 kilomètres. Les Turcs s'étaient retirés à l'abri de nouveaux réseaux de fil de fer, derrière lesquels étaient établies des tranchées très fortes et des redoutes solidement organisées.

Le 5 mai, lord Hamilton reçoit des renforts et regroupe ses divisions. De nouveaux combats se préparent.

« Pendant les trois journées des *6, 7 et 8 mai*, dit sir Hamilton, nos troupes devaient être durement éprouvées. Elles devaient attaquer une série de solides potions scientifiquement choisies à l'avance qui, bien qu'elle ne fussent pas encore reliées par une

ligne continue de tranchées, étaient déjà fortifiées par des travaux importants exécutés sur les principaux points tactiques. »

La ligne franco-britannique entreprend un mouvement général en avant le *6 mai*, au matin. La progression reste insignifiante. Les Français, en particulier, se trouvent arrêtés par de puissants travaux de campagne.

Le 7, un nouvel effort est demandé aux troupes. Elles gagnent 300 mètres, mais elles s'arrêtent épuisées.

Le 8 mai, enfin, grâce à l'entrée en ligne de deux brigades composées d'Australiens et de Néo-Zélandais (généraux Johnston et Mac Cay), une avance appréciable est obtenue.

Du côté français, le général d'Amade et un de ses divisionnaires, le général Simonin, avaient rallié les Sénégalais et lancé à l'assaut les troupes coloniales, parmi lesquelles le 1er régiment de marche d'Afrique et le 8e colonial se distinguèrent particulièrement. Le résultat net de ces trois jours de combats était un gain de 600 mètres à droite de la ligne anglaise et de 600 mètres à gauche et au centre de cette ligne.

Pendant la nuit du *9 au 10 mai*, l'ennemi fait les plus grands efforts pour nous repousser, mais sans succès.

« A ce moment et pour la première fois, dit le général Hamilton, j'eus le sentiment que j'avais pris solidement pied sur la presqu'île de Gallipoli ! »

Le 14 mai, le général Gouraud remplaçait le général d'Amade.

*
* *

Jusqu'à maintenant, nous n'avons rien dit des Anzacs (Australiens et Néo-Zélandais), débarqués à partir du *25 avril* au nord de Gaba-Tépé (Point D, planche II).

Quel était leur rôle? Le général Hamilton le définit ainsi : « Premièrement garder une porte ouverte sur un point essentiel des positions turques, et deuxièmement retenir devant eux autant de troupes ennemies que possible. »

La ligne occupée par les Anzacs formait un demi-cercle, en avant de la baie D où avait eu lieu leur premier débarquement, cercle mesurant environ 1 kilomètre de diamètre. Partout leur ligne était en contact étroit avec les tranchées ennemies. Une guerre de mines acharnée se poursuivait de part et d'autre, sans amener de résultats appréciables. Le bombardement des tranchées était continu. Des assauts étaient poussés par les deux partis en présence, surtout la nuit. Les plus meurtriers furent ceux des *9, 10 et 18 mai*.

Les forces turques détachées contre les Anzacs comptaient 30.000 hommes, sous les ordres d'Essad-Pacha.

Bataille du 4 juin. — A cette date, le général Hamilton prend la résolution de prononcer une offensive générale sur le front de Krithia.

Elle est précédée d'une diversion exécutée par les divisions australiennes et néo-zélandaises.

« De droite à gauche, les troupes occupaient le front dans l'ordre suivant : corps expéditionnaire

français ; division navale ; 42e, puis 29e divisions britanniques. La longueur du front anglais était de 4 kilomètres (1) ».

Il y avait là 24.000 hommes, dont 7.000 en réserve.

La bataille commence par un pilonnage vigoureux des positions ottomanes, à huit heures du matin. A midi, l'artillerie allonge son tir et, sur toute la ligne, l'infanterie s'avance baïonnette au canon.

L'attaque réussit. A l'extrémité droite, la 1re division française emporte une longue ligne de tranchées, tandis que la 2e s'empare de la redoute du *Haricot;* mais, à leur gauche, les Français ne peuvent avancer.

Pendant ce temps, les Anglais progressent rapidement. Cependant les Turcs se ressaisissent. Ils lancent une forte contre-attaque contre la redoute du Haricot (aile droite française) et la reprennent. Les Français, déjà en détresse à leur gauche, reculent et découvrent le flanc droit de la brigade navale. Les Turcs jettent contre celle-ci une puissante attaque de flanc et, finalement, toute la ligne britannique recule.

En résumé, la bataille du 4 juin fut un échec très net.

« *Depuis le 4 juin, et jusqu'à la fin du même mois,* les combats incessants qui ont enflé si douloureusement nos listes de pertes ont eu pour cause la résolution prise par les Turcs de regagner le terrain perdu, et notre obstination à vouloir maintenir et accroître notre avance. » Ainsi s'exprime le général Hamilton.

En particulier, *le 21 juin,* le corps expéditionnaire français attaque les ouvrages formidables qui bordent

(1) Rapport du général Hamilton

le ravin du Karavès-Déré. La redoute du Haricot est prise et reprise. Après trois attaques successives, 600 mètres de tranchées sont conquis.

Dans la nuit du *29 au 30 juin*, les Turcs, commandés par Liman von Sanders et Essad-Pacha, lancent une attaque générale contre les Anzacs, au nord de Gaba-Tépé, au point D. Ils échouent.

Le 30 juin, le général Gouraud est grièvement blessé. Le général Bailloud prend le commandement, pour le céder bientôt au général Brulard.

***

A la date du *30 juin* se termine la période vraiment active des opérations. Les Anglais tenteront seulement un gros effort, en partant du front d'Anzac (point D) et de la baie de Souvla. Nous examinons ci-après cette opération.

La diversion d'Anzac-Souvla.
(Août 1915.)

En juin, le général Birdwood proposa au commandant en chef de l'armée d'Orient un plan certes hardi, mais qui semblait réalisable.

Il comportait deux parties :

D'abord on renforcerait le front d'Anzac, au nord de Gaba-Tépé (en D). Les forces australiennes et néo-zélandaises qui tenaient ce secteur attaqueraient le Sari-Baïr, position des plus importantes en ce sens qu'elle domine tous les forts du détroit (planche II). Ensuite, on débarquerait de la baie de Souvla (dite aussi d'Hanafarta), aux points A, B, C, un corps

d'armée, des renseignements dignes de foi ayant fait connaître que les Turcs avaient très peu de monde de ce côté.

Le corps d'armée ainsi débarqué, le 9e, se dirigerait rapidement vers le sud-est, suivant la direction générale Kutchuk-Anaferta, Buyuk-Anaferta et Kodjadéré, en contournant le massif du Sari-Baïr et en effectuant un mouvement de flanc contre les Turcs déjà fort occupés par l'attaque dirigée par les troupes d'Anzac contre ce massif. Grâce à ces attaques convergentes, le Sari-Baïr serait enlevé, et bientôt les Anglais pourraient s'installer de Maïtos à la baie de Kilia qui se trouve plus au nord. Si ce plan aboutissait, l'armée de la partie méridionale de la presqu'île, menacée d'être cernée, devrait battre précipitamment en retraite, et en poussant énergiquement l'attaque entreprise dans le secteur Kritia-Karavas-Déré, simultanément avec celle du Sari-Baïr, on aurait bien des chances d'avancer assez loin pour se rendre définitivement maître de toute la partie resserrée du détroit et permettre enfin à la flotte, après avoir dragué les mines, de pénétrer dans la Marmara.

***

Le plan du général Birdwood est adopté par sir Hamilton et, aussitôt, des préparatifs importants sont entrepris pour en assurer la réussite.

De vastes abris sont préparés à Anzac (point D), pour recevoir les renforts qui débarquent *du 4 au 6 août*, portant l'effectif du corps Birdwood à trois divisions, soit 36.000 hommes, appuyés par 70 canons, sans compter l'artillerie de la flotte.

L'armée d'Anzac comprend deux groupes d'attaque destinés à opérer sur les deux flancs du Sari-Baïr. Deux brigades constituent la réserve générale.

Le *6 août*, l'attaque du Sari-Baïr commence.

L'opération était malaisée. Il s'agissait d'enlever une série de hauteurs dont l'altitude était comprise entre 150 et 300 mètres : le Chunuk-Baïr, le Damdjélik-Baïr, le Kodja-Tchemen-Tépé, etc.

Les attaques sont extrêmement dures, car les Anglais partent malheureusement d'un front trop resserré. Les canons et les mitrailleuses de l'ennemi causent dans les rangs britanniques de terribles ravages.

Les premiers régiments qui attaquent sont presque anéantis, en particulier ceux lancés à l'assaut de *la Crête de la mort*. D'une compagnie de 300 hommes, il reste 1 homme; du bataillon Wellington, parti à l'effectif de 700 hommes, il en reste 50!

Les combats se poursuivent acharnés, *du 6 au 9 août*. Mais, malgré les efforts désespérés des colonnes anglaises entraînées par des chefs énergiques, tels que les généraux Birdwood, Travers, Johnston, Russel, Cox, Baldwin, le corps d'Anzac n'obtient pas de résultats sérieux. Des hauteurs escarpées, telles que le Kodja-Tchemen-Tépé, sont prises et reprises par les Hindous et les Lancashires, puis abandonnées.

Les Turcs, dirigés par Liman von Sanders, lancent attaques sur attaques vers chaque point conquis par les Anzacs. C'est ainsi que le Chunuk-Baïr, emporté à un moment donné par une brigade australienne, est repris par cinq régiments turcs, représentant un effectif de 16.000 hommes. Les soldats britanniques

refusent d'évacuer la position et se font tuer jusqu'au dernier!

Le 10 août, les Anglais ont perdu le tiers de leur effectif, soit 12.000 hommes, et une quantité d'officiers dont les généraux Baldwin et Malone.

*
* *

Que se passait-il pendant ce temps plus au nord, à Souvla?

Dans la nuit du *6 août*, la 11e division britannique avait débarqué aux points A, B, C (planche II), sans rencontrer d'opposition sérieuse.

La région était peu fortifiée et défendue seulement par quelques compagnies turques. La 11e division poussait aussitôt ses pointes d'avant-garde jusqu'à Kutchuk-Anaferta, à 5 kilomètres environ du rivage. Elle s'emparait de Ylguin-Bournou.

Le 9e corps était commandé par le général Stopford, dont la carrière s'était passée en Afrique et qui venait d'arriver tout récemment aux Dardanelles.

Étonné par l'arrêt inexplicable des trois brigades de la 11e division, il va aux renseignements et prescrit à ses généraux d'avancer. Ceux-ci, prétendant qu'ils manquent d'artillerie, tergiversent et, finalement, continuent à piétiner sur place.

Le 8 août, le général Hamilton vient lui-même à Souvla, et il constate avec étonnement que, depuis le 6 août, les brigades débarquées n'ont point utilisé les premiers avantages obtenus.

Pendant que du côté du Sari-Baïr, les régiments du général Birdwood lancent attaques sur attaques, en attendant l'appui du 9e corps, celui-ci s'est « stabilisé. »

Le 8 au soir, le général en chef ne peut obtenir du chef de la 11e division, le général Hammersby, un mouvement en avant. Et, pendant toutes ces tergiversations, les renforts turcs arrivent, extrêmement nombreux.

Dans la nuit du *9 au 10 août*, la 53e division (général Lindley) réussit à débarquer. Mais déjà la 11e division est réduite à la défensive sur la ligne Ylguin-Tépé, Kiretch-Sirt-Tépé.

Le 11 août débarquent deux nouvelles brigades. L'une d'elles réussit à emporter Kutchuk-Anaferta, au prix de lourdes pertes.

Le 15 août, le général Hamilton relève le général Stopford de son commandement. A ce moment, le 9e corps comprend 4 divisions. Mais tout espoir de réaliser le plan du général Birdwood doit être abandonné, et c'est péniblement que les corps d'Anzac et Souvla opèrent leur jonction, sans avoir pu enlever le Sari-Baïr, objectif fixé primitivement comme but de la manœuvre.

Quelque temps après cet échec, le général Hamilton était remplacé par le général Monro.

La Retraite.

A la date du *15 août*, les Turcs avaient plus de 100.000 hommes dans la presqu'île, et la situation du corps expéditionnaire d'Orient était critique. Son front était fort étroit. Le ravitaillement était pénible, les positions situées en arrière se trouvant constamment bombardées par l'artillerie ennemie. Les malades étaient chaque jour plus nombreux; des épidémies de typhus, de typhoïde et de dysen-

terie ne cessaient pas. Lord Kitchener, envoyé en mission aux Dardanelles, en novembre, put se rendre compte de la difficulté de la situation et donna l'ordre de la retraite.

La 2e division française (général Bailloud) partit d'abord. Les Anglais quittèrent les derniers ce sol des Dardanelles où ils avaient débarqué si héroïquement les premiers.

On parvint à évacuer toute l'artillerie de campagne, ainsi que les munitions, le matériel et les vivres. Tout le reste fut brûlé. *Le 8 janvier 1916*, il n'y avait plus un soldat allié dans la péninsule.

Pendant ces opérations, les Turcs étaient restés inertes, ignorant, semble-t-il, que le corps expéditionnaire effectuait sa retraite.

***

Voici, pour terminer, le chiffre des pertes anglaises (seules), publiées par le War-Office :

Officiers	tués	1.745
	blessés	3.143
	disparus	353
Soldats	tués	26.455
	blessés	74.752
	disparus	10.901
Évacués pour maladies		98.683
	Total	216.032

CHAPITRE XVII

LES FAUTES TACTIQUES

LE MANQUE DE RENSEIGNEMENTS. — IGNORANCE TOPOGRAPHIQUE. — LES FAUTES DES TURCS. — LA MÉSESTISME DE L'ARMÉE OTTOMANE. — RESPONSABILITÉS MILITAIRES. — CE QU'ON AURAIT PU FAIRE. — LES RÉSULTATS DE LA RÉSISTANCE TURQUE

Le manque de renseignements.

Dans le chapitre XV, j'ai exposé ce que fut l'expédition maritime, en montrant, d'après des témoignages dignes de foi, qu'elle faillit réussir.

La principale cause de notre échec doit être attribuée au manque de renseignements. Les Turcs, nous l'avons dit, étaient à court de munitions, et on l'ignorait!

Il faut bien reconnaître que presque tous nos déboires, pendant cette guerre, viennent de l'absence d'informations sûres. Aux Dardanelles, en particulier,

nous avons commis une faute, non pas en essayant de passer, mais en ne connaissant point la situation précaire où se trouvaient les Turcs. Nous avons aussi bien méconnu cet important détail que beaucoup d'autres : effectifs de l'armée allemande ; création de son artillerie lourde ; nombre considérable de ses mitrailleuses, et surtout résolution de violer la neutralité belge! Est-il donc étonnant que nous ayons ignoré l'embarras des Turcs, relativement à la question « munitions », au moment de la grande attaque combinée des escadres franco-britanniques, le 18 mars 1915 ? Certes, après les formidables erreurs déjà commises, cette dernière n'est point faite pour nous surprendre!

Cependant les Alliés auraient pu avoir l'intuition de cette situation si défavorable pour la Turquie. En mars 1915, la Roumanie refusait de laisser passer les munitions allemandes ; la Serbie tenait ferme contre l'Autriche. La grande voie Hambourg-Berlin-Constantinople était de ce fait interceptée, et l'arsenal de Top-Hané se trouvait trop mal outillé pour fournir aux Turcs les munitions nécessaires. D'autre part, le matériel d'artillerie des Dardanelles laissait à désirer. Il comprenait beaucoup de grosses pièces Krupp, de modèle ancien. Il semble que l'on n'ait pas tenu suffisamment compte de ce dernier facteur, si défavorable pour la défense.

On aurait pu cependant avoir des données sûres par des agents qui, partant de la Bulgarie ou de la côte d'Asie, auraient pénétré, sans difficultés bien grandes, dans la capitale turque et nous auraient rapidement renseignés, prévenant l'amiral commandant les escadres alliées par télégraphie sans fil, par pigeon

voyageur, par messagers, etc... Certes, les moyens ne manquaient pas et ils étaient beaucoup plus faciles à employer qu'on ne le croit généralement.

On a trop oublié aussi que nous avions à Constantinople beaucoup de nos nationaux qui pouvaient avoir des renseignements exacts sur la situation des Turcs, relativement à la question armement des détroits et à celle des munitions. Nous possédions aussi là-bas des amis sincères, non seulement parmi les Européens restés dans la capitale, mais parmi les Turcs. J'ai connu à Constantinople, en 1914, plusieurs officiers ottomans qui détestaient franchement la clique jeune-turque et aimaient très sincèrement notre pays. Ces adversaires du nouveau régime étaient généralement des Egyptiens, des Arabes ou des Crétois que des circonstances assez romanesques avaient amenés à prendre du service dans l'armée du sultan. J'en ai connu un en particulier, le lieutenant M..., qui était très français de sentiments. De très bonne famille, élevé dans notre pays, il pouvait être considéré comme le meilleur des camarades et un ami sûr. Je suis absolument convaincu qu'il considérait la cause française comme la sienne. Il aurait pu nous aider. Il n'était pas le seul, à Constantinople, en 1914 où, je le répète nous laissions, au moment de notre départ, des amis éprouvés. Il aurait donc été facile de connaître exactement la situation militaire des Turcs, avant de nous engager dans l'impasse représentée par le goulet de Tchanak.

Quels moyens de renseignements a-t-on employés en Orient? Si l'on s'en rapporte à l'attaque follement téméraire, lancée le 25 avril 1915, du cap Tekké à Eski-Hissarlik, il est indéniable qu'ils ont été plus que

médiocres, pour ne pas dire nuls, et j'ajouterai qu'il semble vraiment étonnant de n'avoir pas entendu une voix autorisée crier aux partisans d'une descente sur les rochers de Gallipoli : « *Ne débarquez pas là!* »

***

Les bonnes volontés et les dévouements ne manquaient point cependant à notre pays ! Pendant la guerre, j'ai rencontré, utilisés dans d'obscurs services sur le front occidental, des hommes jeunes, énergiques et intelligents, parlant fort bien le turc, qui ont demandé souvent à être envoyés en Orient. On les a laissés se morfondre dans de vagues emplois ! En 1917, j'ai revu un ingénieur de grand mérite, occupant à Constantinople, avant la guerre, une situation qui lui permettait de connaître les défenses sous-marines des Dardanelles et de la Marmara. Il avait demandé, à plusieurs reprises, une affectation dans le corps expéditionnaire. On ne lui a jamais donné satisfaction !

La nation paye, hélas, trop souvent les erreurs de jugement de quelques hommes chargés de services techniques ignorés complètement par eux, et quand des désastres surviennent, on ne trouve généralement plus de responsables, ceux qui se sont trompés étant prudemment rentrés dans une obscurité d'où ils n'auraient jamais du sortir !

Ignorance topographique.

Qu'il y ait eu faute, relativement à l'essai de forcement des Dardanelles, c'est incontestable ! Mais cette

faute provient surtout — je le répète — d'une erreur consécutive à un manque absolu de renseignements. L'affaire de Gallipoli, elle, représente plus qu'une faute. Elle est un non-sens !

Avant toute discussion, essayons de deviner quel était le but réel de l'attaque projetée par la voie de terre.

Espérait-on forcer rapidement la résistance turque dans la presqu'île et marcher sur Constantinople? L'idée est si parfaitement grotesque qu'on hésite à s'y arrêter! En admettant même l'occupation rapide de la péninsule de Gallipoli, il fallait ensuite franchir l'isthme si resserré de Boulaïr et parcourir plus de 200 kilomètres avant d'atteindre Constantinople, tout cela en pays très accidenté. Le Kourou-Dagh et le Tekir-Dagh barrent en effet la route qui mène à Rodosto.

Il s'est trouvé cependant de chauds partisans de cette thèse! Si vous en doutez, je vous citerai des articles, écrits par des hommes très éminents, militaires aussi bien que civils, pour lesquels « le terrain ne compte pas. » Seule « l'idée générale » domine! Comme ils écrivent sans daigner jeter un coup d'œil sur une carte, ils avancent des hérésies, ce qui n'empêche point l'opinion de les croire et de les suivre. Ne sont-ils pas des gens qu'on ne doit jamais discuter?

Admettons d'autre part que le but réel de l'attaque fût d'aider la flotte à renouveler la tentative avortée des 25 février et 18 mars et que l'on voulût à cet effet engager une descente dans la presqu'île. Eh bien! avant d'entreprendre cette tentative, il fallait s'occuper d'abord de la question du terrain. Pour connaître celui-ci, il fallait des cartes. En avait-on? Oui!

Il existait d'excellentes cartes anglaises au 1/250.000e de tout le littoral européen et de celui d'Asie-Mineure, et aussi une carte détaillée au 1/50.000e de la péninsule de Gallipoli, établie au moment de l'expédition de Crimée par les officiers de l'armée d'Orient, en 1854. De plus les services géographiques anglais et français possédaient les minutes des cartes dont il est question, établies à grande échelle, et qui pouvaient permettre l'établissement d'une carte très détaillée au 1/10.000e ou au 1/20.000e.

L'amirauté anglaise et le ministère de la Marine français avaient, de leur côté, des cartes hydrographiques extrêmement exactes, relatives aux côtes et profondeurs d'eau.

« Topographiquement parlant », on était donc sérieusement documenté. Pourquoi alors avoir procédé comme si aucun de ces documents n'existait? Propablement parce qu'ils ne furent pas réunis assez vite pour être consultés. Quand on lit le premier rapport du général Hamilton, on reste assez surpris de cette phrase : « J'avais procédé à une reconnaissance préliminaire de la côte nord-ouest de la presqu'île de Gallipoli, depuis l'isthme formée par la ligne fortifiée de Boulaïr, jusqu'à son extrême pointe méridionale, le cap Hellès, etc... »

Sans vouloir diminuer le rôle si grand du général Hamilton, on ne peut s'empêcher de rester surpris de cette reconnaissance préliminaire qui pouvait donner l'éveil aux Turcs, et l'on est tenté de croire que le commandant en chef du corps expéditionnaire manquait, au moment où il l'a entreprise (2e quinzaine de mars 1915), des éléments d'appréciation topographiques et hydrographiques suffisants.

La lecture attentive des rapports du général Hamilton renforce cette impression première. On sent très bien que l'attaque projetée va être conduite *sans renseignements suffisants sur la nature du terrain*, et les premiers faits relatifs au débarquement ne diminuent pas cette impression fâcheuse.

Mais là où on reste le plus étonné, c'est au sujet de la poursuite insaisissable de la victoire, dans un terrain bouleversé, raviné, rocheux, sans eau, contre un ennemi formidablement retranché sur des positions toujours dominantes, ayant à sa disposition des troupes en quantité considérable, bien approvisionnées et transportées rapidement sur le champ de bataille, d'abord par un excellent chemin de fer et ensuite par une bonne route. En particulier, on reste confondu, quand on examine le détail du terrain, de voir les difficultés presque insurmontables présentées par le massif du Sari-Baïr, attaqué du 6 au 10 août 1915 par les corps d'armée Birdwood et Stopford.

Les fautes des Turcs.

Il a fallu toute la maladresse tactique des Turcs pour permettre le débarquement franco-britannique sur certains points du littoral de la presqu'île de Gallipoli. Il a fallu aussi toute leur inertie pour qu'une attaque aussi risquée que celle entreprise par les Anzacs et le 9e corps anglais contre le Sari-Baïr fût sur le point de réussir. Cela n'a du reste rien de surprenant!

Lors de la campagne de 1877 contre les Russes, les grand'gardes ottomanes laissèrent ces derniers franchir le Danube dans des conditions de difficulté

invraisemblables et, lors de la guerre de Thrace, en 1912, les Turcs ignorèrent l'avance bulgare jusqu'aux premiers coups de canon tirés sur eux à Kyrk-Kilissé!

D'une façon générale, le Turc se garde très mal, et il n'est redoutable que fortement retranché ou dans le corps-à-corps.

Voulez-vous quelques exemples typiques des fautes commises par les Turcs dans les opérations de Gallipoli? Le 25 avril, un gros détachement turc, placé en observation en F (planches III et IV), ne s'aperçoit pas du débarquement effectué à la baie E par les Scottish Borderers, aussi bien que de celui entrepris un peu plus au sud, en G. Les Turcs ont reçu l'ordre de s'opposer au débarquement dans le secteur F. Ils n'ont pas l'idée de regarder à droite où à gauche. Quand les détachements Anglais de E et de G cherchent à se réunir, les Turcs de F les en empêchent avec la plus grande énergie, parce qu'à ce moment ils constatent une attaque dirigée sur le flanc droit.

Les soldats turcs et leurs chefs savent donc résister sur place. Mais, dépourvus du moindre esprit d'initiative, ils sont incapables d'éventer une manœuvre exécutée à 1 kilomètre en dehors de leur secteur de surveillance.

La faute que nous signalons, les Turcs la répètent le 25 avril, en N (pointe d'Eski-Hissarlik), où débarque le 2e South Wales Borderers, suivi bientôt de troupes françaises.

Ces erreurs tactiques sont d'autant moins excusables que les forces ottomanes tenaient non seulement le rivage, mais toutes les hauteurs avoisinantes.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est le débarquement du 9e corps (Stopford), le 6 août 1915,

à la baie de Souvla, en A,B,C. Comment les Turcs qui, des pentes de Kutchuk-Hanaferta, et de Buyuk-Hanaferta, dominaient le rivage, ont-ils laissé la 11e division se concentrer rapidement sur une plage difficile à aborder? Comment ont-ils été assez nonchalants pour permettre à 12.000 hommes de s'avancer de plus de 5 kilomètres?

On a crié à la trahison! Non pas! Les Turcs sont des patriotes fanatiques. Concluez simplement par l'inintelligence tactique et vous serez dans le vrai.

Mais comment les officiers allemands ont-ils laissé les chefs ottomans commettre pareille hérésie, direz-vous? Je vous répondrai qu'aux Dardanelles les officiers du kaiser ne pouvaient être partout! A Souvla, les Turcs ont été surpris, comme trois mois avant à Gaba-Tépé, où les Anglais réussirent à prendre pied, sans trouver une résistance sérieuse.

En résumé, dans la péninsule de Gallipoli, les Turcs se sont médiocrement gardés, comme au cours de toutes les guerres. Ils ont été sauvés par la difficulté du terrain d'abord et une supériorité d'effectifs très considérable ensuite. Conclusion : Au lieu d'aller se jeter dans un secteur hérissé de difficultés de toutes sortes, le simple bon sens commandait de chercher un autre terrain de combat. Nous indiquons plus loin où il était possible de le trouver.

La mésestime de l'armée ottomane.

Dans un ouvrage fort intéressant : les *Dardanelles* (1), Testis a écrit ceci : « Il ne faut pas recher-

(1) Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.

cher les causes de la non réussite des Dardanelles dans l'idée, qui était juste, ni dans le choix et la valeur des moyens, qui étaient excellents. Il faut, croyons-nous, les rechercher uniquement dans une estimation inexacte des moyens militaires de la Turquie en général, à cette date, et de ses moyens spéciaux et variés de défense sur ce théâtre très particulier d'opérations. »

C'est fort bien dit et très juste !

Mais enfin, pourquoi avoir ignoré, en France, aussi bien qu'en Angleterre, que l'empire ottoman pouvait mettre en ligne jusqu'à 700.000 hommes? Pourquoi n'avoir pas su en quoi consistaient exactement les défenses des Dardanelles et de la presqu'île de Gallipoli? J'ai déjà parlé de nos imprévoyances d'avant-guerre. Je vais dire maintenant quelques mots au sujet des responsabilités. Ce sera ma réponse à la question posée.

Responsabilités militaires.

L'affaire des Dardanelles, et celle de Gallipoli qui a suivi, ont été d'une telle importance qu'il semble de toute justice d'établir plus tard les responsabilités de chacun et surtout de ceux qui, par leur situation, devaient tout naturellement influencer les gouvernements alliés. On a discuté longuement sur l'affaire de Briey qui a fini par provoquer une enquête d'ordre général, relativement à la préparation insuffisante de la France à la guerre, et aussi sur les faits militaires antérieurs à la bataille de la Marne. On a discuté également la reddition de Maubeuge, et ces affaires seront suivies de beaucoup d'autres, probablement ;

L'attaque des Dardanelles et l'expédition de Gallipoli, terminées par des échecs qui ont changé la situation mondiale, nécessiteront sans doute aussi, pour le moins, des explications. On est en effet en droit de se demander :

1° Pourquoi le gouvernement français a-t-il été si mal renseigné sur l'armée turque, en 1914?

2° Pourquoi les hauts commandements interalliés ont-ils ignoré les moyens militaires de la Turquie, en janvier 1915, au moment où était décidée une action de grande envergure contre cette puissance?

3° Quelles autorités ont conseillé ou approuvé une descente dans la presqu'île de Gallipoli?

Il existe sans doute des procès-verbaux d'enquête des séances où ont été débattues, soit à Paris, soit à Londres, soit en Égypte, les dispositions se rapportant à une attaque par terre aux Dardanelles. Très certainement, leur lecture promet des révélations intéressantes et elle permettra d'établir, à l'heure voulue, les responsabilités de chacun.

Ce qu'on aurait pu faire.

En 1915, quelques écrivains militaires ont réclamé un débarquement au golfe d'Alexandrette, en vue d'une marche à poursuivre sur Constantinople. Je n'ai jamais pu comprendre pareil projet! Si ses partisans avaient regardé une carte, même des plus simples, d'Asie-Mineure, ils auraient constaté que le corps expéditionnaire se serait trouvé obligé de franchir le massif si difficile et si étendu du Taurus et de forcer des défilés dont certains sont à une

altitude de 2.000 mètres et plus! L'idée n'était donc pas à retenir!

*
* *

Pourquoi n'avoir pas essayé un débarquement au nord de Smyrne, par exemple dans la baie de Tchanderlik? (Voir planche I). La réussite de ce plan consistait dans la rapidité du débarquement et ensuite dans l'installation d'une base de ravitaillement. Nous aurions eu à livrer une bataille sérieuse vers Pergame ou Karassi (Balikesser). Mais si le Turc est redoutable derrière des tranchées, il n'est pas manœuvrier. Ses généraux n'ont pas de réelle valeur tactique. Nous pouvions les battre et, par Brousse, essayer d'arriver à Scutari. Constantinople était dès lors à nous.

Les renseignements topographiques ne manquaient pas pour réaliser cette manœuvre. Il existait des cartes anglaises au 1/250.000e, et aussi une excellente carte, très claire et très détaillée au 1/1.000.000e de la Turquie d'Asie et que le lecteur peut se procurer (1). Il constatera que de très nombreuses routes vont de la côte vers Constantinople, que les villages importants sont en quantité considérable, et qu'il existe assez de rivières pour ne pas avoir à se préoccuper de la question de l'eau.

Pourquoi ne pas avoir tenté une opération de grande envergure dans la région considérée? Il n'était pas impossible de jeter très vite, sur la côte

(1) *Carte de la Turquie d'Asie* (moins l'Arabie), en 8 feuilles, établie par le service géographique de l'armée. — (Feuille à consulter, le n° 1.) — En vente chez Forest, éditeur géographe, 17, rue de Buci, Paris.

d'Asie, des effectifs assez importants qui avaient toutes chances d'infliger aux Turcs un grave échec en rase campagne. Ces derniers se seraient difficilement repris ensuite. Les défenses des Dardanelles tombaient alors d'elles-mêmes et nous pouvions espérer atteindre rapidement la côte de la Marmara.

L'opération était également possible, en essayant un débarquement plus au nord, à Edremid.

Je ferai remarquer enfin qu'il existe une voie ferrée allant de Smyrne à Panderma (sur la mer de Marmara). Elle passe par Magnésie, Ak-Hissar et Karassi et aurait pu être utilisée au fur et à mesure d'une progression des troupes alliées.

*
* *

Quelques lecteurs trouveront sans doute mon projet hasardé. Certes, il ne l'est pas plus que l'expédition de Gallipoli! Cette dernière représente la faute tactique la plus lourde des temps modernes!

Prenez une carte sommaire de la presqu'île de Gallipoli, par exemple celle représentée sur la planche II. Vous constaterez facilement que, de Sedd-ul-Bahr à Boulaïr, le terrain est un véritable chaos de montagnes, séparées par des ravins profonds. Aucune troupe au monde ne serait parvenue à faire davantage que les héroïques combattants franco-britanniques!

Pourquoi s'être acharné à manœuvrer dans un terrain inabordable? A la guerre, comme dans l'existence, quand on se heurte à une impossibilité nettement caractérisée, il semble que le mieux est de changer de plan. Or, on n'y a jamais songé! On a

continué à lancer contre la grande forteresse occupée par les Turcs les plus sanglants assauts!

Alors que l'ennemi disposait de nombreuses routes, lui amenant effectifs, vivres et munitions, alors qu'il possédait la liberté de manœuvre, nous-mêmes recevions — au prix de combien d'efforts — notre ravitaillement et nous trouvions en réalité assiégés par les troupes ottomanes, avec menace d'être jetés chaque jour à la mer!

Les partisans de l'attaque par la presqu'île de Gallipoli répondront : « L'opération par la voie de terre était indispensable pour faire tomber les forts des Dardanelles et permettre à la flotte de passer! » C'est juste! Mais un plus sûr résultat aurait été atteint, en attaquant l'isthme de Boulaïr, large seulement de 4 kilomètres et mal défendu par trois forts démodés : *Napoléon*, *Sultan* et *Victoria*. De ce côté, le terrain est peu montagneux, et quoi qu'on ait dit dans la presse, la côte est facilement abordable. Les cartes dressées par l'amirauté anglaise, bien avant la guerre, accusent des profondeurs d'eau suffisantes jusqu'à la côte (1). Je ne saurais prétendre qu'un débarquement heureux aurait eu pour résultat d' « embouteiller » les Turcs dans la presqu'île de Gallipoli. Mais, menacés d'embouteillage, ils auraient dégarni en partie le sud de la presqu'île et auraient porté le plus gros de leurs efforts vers le secteur menacé, c'est-à-dire vers l'isthme de Boulaïr. Les escadres franco-britanniques auraient donc pu essayer, avec quelques chances de succès, de forcer à nouveau le

(1) Il est facile de vérifier cette opinion, en consultant la *carte de Gallipoli et du golfe de Saros*, établie par M. Forest, éditeur géographe, 17, rue de Buci, Paris.

goulet de Tchanak. De toute manière, cette méthode était préférable à l'idée de rejeter les Turcs de l'Atchi-Baba, du Kilid-Bahr, du Sari-Baïr... et des autres massifs montagneux qui s'étendent jusqu'à Boulaïr!

En même temps que cette attaque combinée par terre et par mer se serait produite, on aurait pu tenter celle que j'ai exposée au commencement de ce chapitre, en débarquant sur la côte d'Asie.

Tout cela fait beaucoup d'effectifs, répondrez-vous? Je vous l'accorde! Mais la prise de Constantinople méritait bien quelques sacrifices! En tout cas, les opérations, conduites ainsi qu'il vient d'être exposé, n'auraient point exigé très certainement les 200.000 hommes tués, blessés ou disparus et les nombreux vaisseaux coulés qu'un plan follement conçu laisse comme souvenir des Dardanelles!

Les résultats de la résistance turque.

Malgré le formidable échec subi par les Alliés aux Dardanelles, des légendes subsistent au sujet du rôle militaire joué par la Turquie. J'ai entendu des personnes fort instruites — et même quelques officiers — émettre l'opinion que l'armée ottomane avait fait piètre figure pendant la campagne. C'est à se demander si les auteurs de ces critiques connaissent les faits les plus importants des Dardanelles.

Il faut convenir que, sur les autres champs d'opération, les soldats du sultan ont été généralement malheureux. Mais on ne doit pas oublier dans quelles conditions difficiles ils combattaient. C'est ainsi, qu'au Caucase, ils étaient difficilement ravitaillés, et, de plus, placés au milieu de

populations qui ne leur apportaient aucune aide. En Syrie et en Palestine, ils avaient contre eux les Arabes. Au contraire, tant que les Turcs ont eu des vivres et des munitions, ils se sont courageusement et énergiquement conduits.

Ne diminuons pas systématiquement le mérite d'une armée qui, en face des plus vaillantes troupes de France et d'Angleterre, a fait bravement son devoir et a su combattre avec assez de mépris de la mort pour mériter l'estime de nos soldats. D'autre part, sachons reconnaître que si les 1er, 9e, 10e et 11e corps ottomans ont subi une écrasante défaite en Arménie, cette dernière est due à l'imprudence d'Enver-Pacha qui, au lieu de suivre les conseils de l'état-major allemand, en essayant les chances d'une grande bataille vers Sivas, alla chercher en plein hiver une gloire problématique dans une région des plus montagneuses.

On oublie trop le succès ottoman de Kut-el-Amara (28 avril 1916), et la contre-offensive turque du mois d'août de la même année dans la région Mouch-Bitlis-Van-Ourmiah. Malgré leurs échecs successifs, les Turcs ont réussi à immobiliser sur les différents fronts, de façon continue, près d'un demi-million d'hommes. C'est, avouons-le, un résultat appréciable.

CHAPITRE XVIII

L'ARMÉNIE MARTYRE

TURCS ET ARMÉNIENS. — L'IMPÉRIAL MASSACREUR. — LE RÔLE DE TALAAT ET D'ENVER. — L'EXTERMINATION

Turcs et Arméniens.

Dans un livre intitulé : *Massacres d'Arménie*, Pierre Loti a plaidé la cause de la Turquie. Il conteste la férocité des Turcs, rappelle leur humanité pour nos blessés et nos prisonniers, lors de l'expédition des Dardanelles, et trouve des excuses pour diminuer les responsabilités d'un peuple qu'il aime.

Déjà, dans un article : « Les Turcs, » paru le 1er novembre 1918 dans l'*Echo de Paris*, le grand écrivain soutenait la même thèse.

Le 5 novembre 1918, dans l'*Écho de Paris* également, M. Bochas Nubar, président de la délégation nationale arménienne en Europe, répondait à Pierre Loti, en donnant force preuves de la barbarie otto-

mane et en réfutant certaines accusations portées contre les Arméniens.

Pierre Loti est un des rares défenseurs des Turcs! Je crois qu'il les voit trop au point de vue purement artistique, et il oublie trop aussi qu'il existe une notable différence entre ceux qui vivent dans les grands centres : Constantinople, Beyrouth, Smyrne, etc..., et ceux qui viennent de commettre en Arménie d'épouvantables massacres.

Les premiers ont peu à peu transformé leur mentalité au contact des étrangers. Les seconds vivent encore à l'état rudimentaire, loin de tout contact avec les Européens.

Il faut aller en Asie-Mineure, à Kastamouni, à Sivas, à Angora, à Van, pour se faire une idée à peu près exacte de la Turquie et comprendre l'antagonisme de populations vivant côte à côte dans les mêmes villages, mais séparées depuis des siècles par des questions de religion et de race.

En particulier les Turcs et les Arméniens ont toujours vécu en fort mauvaise intelligence. Les premiers se considèrent comme les seuls maîtres du pays. Les seconds, entreprenants et actifs, s'occupent presque exclusivement de commerce et d'industrie. Ils ont empêché, ainsi que les Grecs, la Turquie de mourir d'anémie. Les Turcs sont restés des barbares; les Arméniens sont des civilisés, et les populations musulmanes ne leur ont jamais pardonné leur richesse, leur prospérité et surtout leur amour des réformes.

Depuis des centaines d'années, les Persans d'abord, les Turcs ensuite, ont persécuté et massacré les Arméniens. Mais ceux-ci, représentant une race

essentiellement vitale, ont survécu au milieu des plus effrayantes persécutions. Très loin de l'Europe, dans l'impossibilité d'en recevoir un secours quelconque, démunis d'armes, entourés par les armées turques, il semblait qu'ils devaient, cette fois, disparaître à jamais! Il en reste assez pour refaire une grande nation. Puisse la pitié leur être conservée! Ils ont tant souffert, après avoir tant espéré! Je me rappelle avec quelles démonstrations de joie ils accueillirent les dix officiers français qui furent envoyés chez eux en mai 1914!

L'opinion publique s'est souvent indignée à leur sujet. Et puis elle a oublié vite les souffrances infinies de la nation martyre! Au moment de chaque tuerie des Turcs, de grands dévouements se sont manifestés : celui de lord Byron, allant combattre pour les Grecs; du baron Fabvier, général et pair de France, se dévouant pour la même cause. De grandes voix aussi se sont élevées, entre autres celle de Gladstone, traitant au parlement Abd-ul-Hamid d'assassin. Mais, hélas! les indignations se calment vite et on en arrive même parfois à discuter les torts des massacrés, qu'il s'agisse des Grecs, des Arméniens ou d'autres!...

*
* *

J'étais en Turquie, au mois de mai 1914, au moment où eurent lieu les massacres d'Aïvali (nord de Smyrne). A vrai dire, la société de Constantinople était assez peu émue de ces événements. Notre ambassadeur, M. Bompart, adressa de sévères représentations au gouvernement ottoman. Alors Talaat, en parfait comédien, se décida à visiter la région où

les massacres avaient eu lieu. Chaque jour, il expédiait force télégrammes à la presse vendue de Constantinople qui, le lendemain, décrivait en termes dithyrambiques les réceptions magnifiques ménagées au ministre de l'Intérieur et reproduisait tout au long les assurances de fidélité données par la nation grecque au gouvernement : « Quelques rixes sans importance, déclarait Talaat!... L'ordre est maintenant rétabli. Grecs et Musulmans fraternisent, etc... »

Et l'Europe ignora en 1914, et surtout oublia!

Il serait infiniment triste qu'il en fût de même aujourd'hui, après le massacre arménien!

***

Il n'est pas un Français un peu instruit qui ne soit au courant des exécutions en masse d'Arméniens. Et cependant il existe, dans notre pays, comme un mouvement de commisération qui revient peu à peu pour les Turcs. Pourquoi? Est-ce la conséquence de ces traditions d'amitié quatre fois séculaires qui rattachent la France à l'empire ottoman? Cette raison n'est pas suffisante! Je crois que notre indulgence vis-à-vis des Turcs provient tout simplement de notre goût prononcé pour l'exotisme. Et, quand ce dernier est présenté par des écrivains d'un aussi grand talent que Théophile Gautier, Claude Farrère ou Pierre Loti, on y revient malgré soi!... Combien de personnes oublient aujourd'hui que plus d'un million d'Arméniens ont été massacrés, et qui relisent avec une admiration toujours nouvelle *Aziyadé* et les *Désenchantées*! On oublie trop les tueries et les égor-

gements, les enfants noyés, les hommes suppliciés, les femmes emmenées dans les harems, pour ne se souvenir que des héroïnes baptisées par Loti : Nedjibé, Djénane, Mélek et Zeyneb!

Nous pouvons continuer à admirer les romans de Loti. Mais nous devons aussi rester persuadés que s'il y a dans les grandes villes de Turquie une élite ottomane qui aimait sincèrement la France avant la guerre, le Turc reste dangereux, parce qu'il possède une mentalité très spéciale.

Son idéal est représenté par une foi aveugle dans la religion de Mahomet. Celle-ci lui suffit!

Paresseux et fatalistes, les Turcs ne sont point, en temps ordinaire, d'un naturel violent. Mais que le sultan ou ses ministres donnent un ordre, et il est aussitôt exécuté, non seulement par les autorités, mais par la masse du peuple qui obéit aveuglément aux suggestions venues d'en haut. C'est ce qui s'est produit au temps d'Abdul-Hamid, qui fut le grand promoteur des massacres arméniens de 1894, et pareils événements se sont renouvelés en 1915, après les ordres reçus du comité Union et Progrès. Dès le 1er août 1914, les hodjas (prêtres) prêchaient la guerre sainte dans les rues de Stamboul. Jugez ce qui a pu être commandé, en pleine guerre, aux fidèles, dans les régions de Bitlis, de Van, d'Erzeroum et de Kharpout!...

*
* *

L'Europe s'était émue des massacres arméniens de 1894 et de 1895. Elle avait institué une *gendarmerie internationale* dont j'ai parlé. J'ai montré combien

ses officiers étaient démunis de réel pouvoir. Ils ont été chargés de dresser les gendarmes turcs. Ces derniers étaient « indressables. » Ils n'ont jamais pu comprendre pour quelle raison la France envoyait ses officiers se mêler de constituer une gendarmerie, et quand on lit le récit des massacres arméniens relatés par des hommes dignes de foi, comme M. Adams Gibbons, lord Bryce, M. Dikran Andreasian, M. L. Barton et le Dr Lepsius, on peut voir que les gendarmes ottomans avaient bien peu profité des leçons des officiers français, puisqu'ils ont été les plus grands massacreurs d'Arméniens!

Toutes les troupes régulières de l'empire étaient concentrées, en 1915, aux Dardanelles, sur la côte d'Asie et dans la haute Arménie. Aussi le comité Union et Progrès chargea-t-il les gendarmes ottomans d'être les bourreaux d'une nation qu'il avait condamnée. Et ces brutes s'acquittèrent à la perfection de leur sinistre besogne! Les rapports des missionnaires, des ingénieurs, des consuls allemands, ne parlent que d'eux!

Voilà le résultat des efforts entrepris par les puissances européennes pour doter la Turquie d'une gendarmerie destinée à maintenir l'ordre et surtout à protéger les Arméniens!

L'impérial massacreur.

A ceux qui veulent être documentés sur la question des massacres, je recommande : *Les derniers massacres d'Arménie*, d'Herbert Adams Gibbons (1);

(1) Berger-Levrault, éditeur.

Syriens et Chaldéens, par l'abbé E. Griselle (1); l'*Arménie martyre* et le *Journal, en Arménie*, par Henry Barby, envoyé spécial du *Journal* (2); les *Mémoires* de M. Morgenthau, ambassadeur des États-Unis en Turquie (3), et les *Massacres d'Arménie* du Dr Lepsius (4). Ces deux derniers, en particulier, sont fort intéressants parce qu'à part le récit des exterminations accomplies ils établissent les responsabilités des dirigeants turcs et aussi des Allemands.

*
* *

J'ai résumé en quelques lignes, dans la première partie de ce chapitre, les principales causes qui ont poussé les Turcs à martyriser les Arméniens : haine de races; jalousie de la richesse arménienne; crainte égoïste d'une population intelligente désireuse de progrès et de réformes. Il n'est donc point étonnant que les Jeunes-Turcs, et en tête Enver et Talaat, au fond musulmans fanatiques, aient songé à proclamer le *djihad* (guerre sainte) contre les Arméniens. Mais on se demande avec stupeur pourquoi les Allemands les ont suivis dans cette voie, pourquoi Wangenheim, l'ambassadeur du kaiser à Constantinople, pourquoi Humann, l'attaché naval, pourquoi Liman von Sanders ont tenu des propos, relatés par plusieurs témoins impartiaux, et qui établissent la complicité germano-turque dans cette sombre tuerie d'un peuple absolument innocent?

Il faut voir plus loin et plus haut que ces reîtres à

(1) Bloud et Gay, éditeurs, Paris.
(2) Articles publiés dans le *Journal*, de mai à août 1916.
(3) Un vol. in-8, 12 fr. Payot, Paris.
(4) Un vol. in-16, 5 fr. Payot, Paris.

l'âme de bandits ! Pour bien comprendre, on doit se souvenir de la visite de Guillaume II, empereur d'Allemagne, protestant austère, roi très chrétien, visite faite à Abd-ul-Hamid, musulman fanatique et grand maître de l'Islam, au lendemain des massacres arméniens de 1894.

Disons d'abord que Guillaume II, aussi bien que le plus obscur de ses sujets, a toujours placé l'intérêt très haut au-dessus de l'honneur, et s'il a invoqué si souvent ce dernier, c'était pour le faire servir uniquement à la réalisation de ses desseins. Que pouvaient bien lui faire les massacres ordonnés par Abd-ul-Hamid? Il avait d'autres choses en tête, et en particulier le projet du Bagdadbahn. Or, cette immense voie de fer devait traverser une partie de la basse Arménie et, de plus, des voies secondaires (celle de Sivas, entre autres) devaient permettre aux Arméniens de développer leur activité et de faire une concurrence acharnée aux commis voyageurs allemands. C'est là une des principales raisons de l'égoïsme formidable manifesté par les dirigeants allemands en Turquie lors des derniers massacres.

On ne peut prétendre que Von der Goltz et Liman von Sanders aient collaboré au plan d'extermination. Mais, le connaissant, ils se sont bien gardés d'en empêcher l'exécution. Ils se sont tus par ordre de Guillaume II et de son entourage, le Generalstab (état-major général).

Le rôle de Talaat et d'Enver.

Les deux maîtres de la Turquie sanglante paraissent avoir été les véritables organisateurs du martyr

des populations arméniennes et chaldéo-syriennes.

Au moment de l'attaque des Dardanelles, le comité U. et P. se trouvait dans une extrême anxiété. La capitale était sur le point d'être prise. Puis, quand l'orage fut dissipé, quand le Balkanzûg apporta à la Turquie des armes et des munitions, les extrémistes du comité songèrent à prendre une revanche de leurs anxiétés. Leur rêve de panturquisme allait pouvoir enfin se transformer en réalité! Ils regardèrent les obstacles qui barraient encore le chemin ouvert à leur mégalomanie, et ils se dirent que les Arméniens, les Grecs, les Syriens, devaient être supprimés.

Il était dangereux de s'attaquer aux derniers. Les escadres alliées étaient encore proches. La Grèce restait hésitante. Des persécutions contre ses nationaux la jetteraient du côté de l'Entente. Restaient *les Arméniens*. Ceux-là étaient loin de l'Europe. Après des victoires retentissantes, les Russes du grand duc Nicolas commençaient à marquer le pas; les cosaques de Baratof étaient tenus en échec par l'armée de Khalil-Pacha, dans la région du lac d'Ourmiah. Et surtout, les nouvelles du front occidental étaient bonnes. La grande Allemagne assurait que la fin était proche. Aussi Talaat et Enver résolurent-ils de distraire un peu leurs fidèles soldats, gendarmes et Kurdes Hamidiehs, en leur jetant en pâture les Arméniens!

Quelquefois, en feuilletant distraitement un livre d'histoire, votre regard s'arrête sur des récits qui évoquent des visions de cauchemar, et vous dites: « Comme nous sommes loin de ces époques-là! Il fait bon vivre dans un siècle de civilisation! » Vous oubliez trop, en raisonnant ainsi, que, par la loi de

l'atavisme, si profondément puissante, il existe des peuples pour lesquels la cruauté représente une seconde nature, et en première ligne les Boches d'Europe et les Turcs d'Asie ! Ces derniers n'ont fait que ravager, piller et détruire, et, au-dessus des ruines, ils ont versé des flots de sang ! Voir et faire souffrir est un plaisir pour ces descendants des Mongols et des Huns ! Humains, braves, bons, généreux, oui, ils le sont, si une force supérieure ne réveille pas leurs instincts sanguinaires. Mais qu'une brute militariste comme Enver, ou un Jacobin, aux instincts de barbare asiatique, comme Talaat, fassent un signe, en proclamant la guerre sainte, alors ils massacrent !

***

En avril 1915, des ordres furent envoyés aux valis, afin de s'opposer à toute tentative de rébellion de la part des Arméniens. Ceux-ci n'avaient aucunement l'intention de se révolter ! Doux, soumis, travailleurs, ils s'étaient d'autre part montrés loyalistes envers le gouvernement ottoman. Les jeunes gens incorporés dans les régiments s'appliquaient à bien servir. En résumé, aucun grief sérieux ne pouvait être invoqué contre la nation arménienne. Mais on ne réfléchit pas suffisamment, qu'au commencement de l'année 1915, l'armée jeune-turque, sous les ordres d'Enver-Pacha, avait été presque anéantie par les Russes au Caucase et en Arménie. Les habitants des régions de Van et de Bitlis avaient reçu les soldats du tzar avec une joie bien compréhensible.

Il ne faut pas oublier non plus, qu'à la suite de la guerre de 1878, la Turquie avait dû céder à la

Russie des districts arméniens, notamment celui d'Etchmiadzine où réside le catholicós, qui est le pape arménien. L'armée du grand duc Nicolas comprenait donc beaucoup de soldats de race arménienne et leur arrivée représentait, pour les asservis, l'aube de la délivrance.

Enver vit tout cela, en battant en retraite. Et il conçut contre les Arméniens une haine implacable. Parti avec un immense orgueil, il rentrait à Constantinople profondément honteux ! Il fallut les victoires des Dardanelles et de Krithia pour qu'il redressât la tête! C'est dans un accès de rage rentrée et du reste parfaitement dissimulée qu'il songea à se venger d'un peuple témoin de sa défaite. Dès son retour à Constantinople, il remplace à Van un gouverneur conciliant, Tahsin-Pacha, par Djevded-Bey, son beau-frère, une brute féroce qui, pendant les massacres, faisait ferrer les Arméniens comme des chevaux, et les crucifiait !

A côté de Djevded, opérait à Bitlis, Moustafa-Khalil, beau-frère de Talaat. Enfin, le commandant des divisions turques de la région d'Ourmiah, Khalil-Pacha, était un parent d'Enver. Secondés par des chefs kurdes tels que Koumadji Farso et Mehmet, ces Jeunes-Turcs de marque devaient acquérir une triste renommée, en dépeuplant toute une province.

***

Avant de parler des massacres, il convient de faire comprendre toute la haine accumulée, pendant des années, dans l'âme des Jeunes-Turcs, contre la France et l'Angleterre qui, au nom de principes d'humanité, ne cessaient de réclamer des garanties et des réformes

pour les Arméniens. En 1915, devenus les maîtres, les membres du comité décidèrent de commencer les massacres. Mais il fallait trouver un motif, afin de pouvoir se justifier en cas de défaite ! On inventa celui de rébellion.

Les télégrammes commencèrent à pleuvoir — par ordre — sur Talaat-Pacha, annonçant des soulèvements aussitôt réprimés. Talaat s'empressa de féliciter et de récompenser les fonctionnaires assez fins pour aller au-devant de ses désirs, et les autres, piqués d'émulation, commencèrent à massacrer « pour de bon. »

On continua à approuver les persécutions à Constantinople, et on envoya bientôt des ordres draconiens aux fonctionnaires encore hésitants, recommandant une répression impitoyable.

Les ambassadeurs commencent alors à protester. On leur met aussitôt sous les yeux les télégrammes des valis. Tous portent le mot : rébellion.

Talaat déclare : « Nous n'avons pas été cruels. Mais nous reconnaissons avoir été énergiques. C'est la guerre (1). » Enver s'écrie : « En temps de paix, on peut user de moyens platoniques pour calmer les Grecs et les Arméniens. En temps de guerre, il faut agir promptement et résolument ! (2) »

Commentant le rapport que le comité américain avait publié sur les atrocités commises en Arménie, Djélal Munif bey, consul général ottoman à New-York, déclare : « Les Arméniens n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ils sont seuls à blâmer (3). »

(1) *Les derniers massacres d'Arménie :* Gibbons.
(2) *Mémoires de Morgenthau.* Un vol. in-8, 12 fr. Payot, Paris.
(3) *Les derniers massacres d'Arménie :* Gibbons.

*
* *

Les Arméniens avaient-ils vraiment de sérieux griefs à se reprocher? Certainement non! Ils étaient les victimes d'une conspiration policière tramée par Enver, Talaat et Cie et machinée avec le concours d'agents provocateurs opérant sous diverses formes.

Un des moyens les plus couramment employés était le suivant: on prescrivait aux Arméniens de remettre leurs armes pour équiper les réguliers turcs. Ils y accédaient volontiers. On faisait le recensement du matériel livré et les fonctionnaires le représentaient comme destiné à armer les mutins. Cette campagne préparatoire aux journées sanglantes fut donc toute de mensonge et de cynique hypocrisie!

L'extermination.

Il existait, en 1915, deux millions d'Arméniens en Turquie. Il en survit à peine un million aujourd'hui! Plus de la moitié d'un peuple assassiné! Telle est l'œuvre de ces Jeunes-Turcs, accueillis par l'Europe, en 1908, comme représentant un gouvernement de justice et d'humanité!

Je n'essayerai point de faire ici le récit complet des massacres arméniens.

J'esquisserai simplement à grands traits ce qu'ils furent.

On commença d'abord par envoyer tous les hommes jeunes à l'armée où, placés en première ligne, la plus grande partie disparut. Ceux qui restaient dans les villes et les villages furent envoyés au loin, sous pré-

texte de construire des routes. Là on les massacra.

Les Arméniens de quelques régions et en particulier de Van, de Zeïtoun, de Sassoun, essayent alors de se défendre. Le gouvernement jeune-turc a dès lors beau jeu pour organiser à travers l'Arménie des expéditions militaires. Les tentatives de révolte sont vite étouffées. Puis, assimilant les Arméniens à des étrangers dangereux pour la sécurité de la défense nationale, on les déporte vers les déserts de Mésopotamie et de Syrie. Les gendarmes turcs poussent à coups de crosse de lamentables convois de vieillards, de femmes et d'enfants, vers les régions désertiques. En route, ces misérables reçoivent à peine un morceau de pain. On leur défend de boire aux mares ou aux rivières. Ils tombent épuisés.

Les gendarmes les relèvent comme des bêtes, à coups de fouet. Au passage, les Kurdes les massacrent et finalement, c'est la grande noyade dans le Tibre et l'Euphrate! Les gendarmes turcs inventent les supplices les plus raffinés. Ils arrachent à leurs victimes les sourcils et les ongles; ils versent sur leurs plaies de l'huile bouillante, appliquent sur leur poitrine des fers rougis au feu, enlèvent des lambeaux de chair avec des pinces chauffées à blanc, les crucifient en leur criant : « Dis à ton Christ de venir te sauver! » Au comité jeune-turc de Constantinople, on discute sur les meilleurs supplices à infliger aux déportés (1).

A Trébizonde, les victimes sont embarquées sur des bateaux. Les gendarmes les jettent ensuite à la mer. A Angora, tous les hommes de 15 à 70 ans sont liés par quatre, emmenés en pleine campagne

(1) *Mémoires de Morgenthau*. Un vol. in-8, 12 fr. Payot, Paris.

et exterminés, après qu'on les a obligés à creuser leurs tombes. Par milliers, chaque jour, les Arméniens périssent ; la nuit les villages flambent. Leurs abords deviennent des charniers!

Le gouvernement turc a toujours affirmé « qu'il avait l'intention de transporter les Arméniens dans de nouveaux foyers, pour une œuvre de colonisation! » Sanglante ironie de ces tartufes du crime, avec lesquels l'Europe va être encore assez faible, je le crains, pour discuter, alors qu'on devrait leur infliger un supplice immédiat, calqué sur celui subi par leurs victimes!

Les massacres d'Arménie sont autrement terribles que ceux évoqués par l'histoire : destruction des Albigeois, l'Inquisition, les Vêpres siciliennes, la Saint-Barthélemy, les Dragonnades, et l'Arménie représente aujourd'hui un vaste cimetière!

Les massacreurs directs ont cru certainement qu'ils servaient fidèlement Allah. Mais des hommes tels que Talaat, Enver, Djavid, Ahmed-Riza, Nazim, Haïri, Hadji-Alil, Bédri, etc..., restent sans excuse. Ils sont essentiellement athées et ont obéi à une politique d'État aussi préméditée qu'impitoyable.

« *Le seul moyen de se débarrasser de la question arménienne, c'est de supprimer les Arméniens!* », répétaient-ils volontiers. Ils n'ont point hésité à mettre à exécution la formule.

Aucune pitié ne saurait être témoignée à ces bourreaux, et pas davantage au kaiser et à ses généraux en Turquie, qui ont approuvé l'œuvre d'extermination. Les officiers allemands envoyés chez les Turcs — Liman von Sanders en tête — devraient être pendus haut et court. N'oublions jamais l'œuvre de

mort menée contre des centaines de milliers d'innocents par ceux que l'on peut baptiser les plus grands massacreurs de l'histoire! Et surtout, dans l'avenir, gardons-nous de cette turcophilie mise à la mode avant 1914. Elle a fait naître de beaux romans. Mais après l'agonie arménienne, ils ne suffisent plus! Une seule conclusion demeure : le paiement de la dette de sang, contractée par la Turquie vis-à-vis de l'Humanité!

CONCLUSION

L'AVENIR

LES DÉLÉGUÉS TURCS A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX. — LA TURQUIE DE DEMAIN

Les délégués turcs à la Conférence de la Paix.

Le 17 juin 1919, Damad Ferid Pacha exposait, dans un long mémoire au Conseil des Dix, la défense de la Turquie. Le 25 juin, M. Clemenceau, président de la Conférence de la Paix, lui répondait. Nous extrayons de la lettre du président du Conseil les passages essentiels qui fixaient les responsabilités de la Turquie et aussi son avenir : « Dans son exposé des intrigues politiques qui ont accompagné l'entrée de la Turquie dans la guerre et des tragédies qui l'ont suivie, Votre Excellence ne cherche en aucune façon à excuser ni à atténuer ces crimes. Cet exposé admet formellement que la Turquie n'avait aucun sujet de conflit avec les puissances de l'Entente; qu'elle a agi en instrument

docile de l'Allemagne; que la guerre, dont le début fut sans excuse et la conduite sans pitié, fut accompagnée de massacres dont l'atrocité calculée égale ou dépasse tout ce qu'a jamais enregistré l'histoire. Mais il prétend que ces crimes ont été commis par un gouvernement dont les méfaits ne sauraient être imputés au peuple turc; que le maintien de l'empire ottoman est nécessaire à l'équilibre religieux du monde; que la politique non moins que la justice recommande donc de rétablir intégralement ses territoires dans leur état d'avant-guerre.

« Le Conseil ne peut accepter ni cette conclusion, ni les arguments sur lesquels elle se fonde. . . . . .

« Une nation doit être jugée d'après le gouvernement qui dirige sa politique étrangère et dispose de ses armées. La Turquie ne peut pas prétendre être dispensée des justes conséquences de cette doctrine parce que ses affaires, au moment le plus critique de son histoire, sont tombées aux mains d'hommes qui, entièrement dénués de principes de pitié, ne pouvaient même pas commander au succès. . . . . .

« En prétendant à une restitution territoriale complète, le mémorandum fait appel à l'histoire de la domination turque dans le passé et à l'état actuel du monde musulman. Le Conseil est désireux de ne pas entamer de controverses inutiles ni de causer une peine superflue à Votre Excellence et aux délégués qui l'accompagnent. Il est bien disposé envers le peuple turc dont il admire les excellentes qualités. Mais il ne peut compter au nombre de ces qualités l'aptitude à gouverner des races étrangères. . . . . .

« On ne trouve pas un seul cas, en Europe, en Asie ni en Afrique, où l'établissement de la domination

turque sur un pays n'ait été suivie d'une diminution de sa prospérité matérielle et d'un abaissement de son niveau de culture. Que ce soit parmi les chrétiens d'Europe ou parmi les mahométans de Syrie, d'Arabie et d'Afrique, le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu ; jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné dans la guerre ! »

Et, pour conclure, la Conférence de la Paix rejetait purement et simplement la demande formulée par les délégués ottomans de maintenir l'intégrité de leur pays.

La Turquie de demain.

Que va-t-il advenir de la Turquie? Au moment où je termine cet ouvrage, son sort n'est pas réglé, et il est bien probable que des négociations longues et difficiles seront nécessaires encore pour trouver une solution qui établisse la paix en Orient.

La Grèce réclame la Thrace, Constantinople et les côtes d'Asie-Mineure, plus les îles de l'Archipel. Les Arabes prétendent étendre leur empire jusque sur la Syrie. L'Arménie doit former une république. Les puissances européennes espèrent établir leur protectorat : la France au Liban, en Syrie et en Cilicie; l'Angleterre en Palestine et en Mésopotamie; l'Italie du côté d'Adalia, dans l'ancienne Pamphylie. Que doit-il rester à la Turquie? Une partie seulement de l'Anatolie, avec les vilayets de Brousse, de Kastamouni, d'Angora et de Koniah.

Est-ce là une solution vraiment satisfaisante pour garantir la paix dans cet Orient, jusqu'à nos jours

si troublé? C'est bien douteux! Que l'on réduise la Turquie, c'est juste autant que nécessaire, Mais que l'on donne satisfaction à des appétits illimités est plus qu'imprudent. Accorder à la Grèce un supplément de territoire en Thrace, aux dépens de la Bulgarie, et une bande de terrain du côté de Smyrne, semble fort équitable. Mais que l'État arabe, né d'hier et composé de tribus hétérogènes et plus ou moins civilisées, ait la prétention de dominer sur la Syrie où existent des populations de culture supérieure aux siennes, constitue une prétention qui ne mérite même pas d'être discutée!

*
* *

Quant aux Turcs, l'opinion consent à peine à ce qu'ils conservent une Anatolie étriquée, étouffée entre les Grecs à l'ouest, les Arméniens à l'est, l'état arabe et l'Angleterre au sud et la mer au nord! Et, dans ce nouvel empire ottoman, ombre pâlie de l'ancien, les puissances européennes manifestent leur hâte d'exercer chacune leur action. A ce régime, les Turcs auraient bientôt disparu de la carte du monde!

Est-il bien logique, est-il bien prudent de régler ainsi l'avenir? Certainement non!

La Turquie ne doit plus représenter une nation, disent certains, car elle ne saurait se gouverner elle-même. Je leur accorde qu'elle a besoin d'être dirigée. Pourquoi l'aide qui lui est si nécessaire ne serait-elle pas représentée par la France qui, depuis plusieurs siècles, domine en Orient, et par la langue et par l'idée? Pourquoi notre pays, qui a fait tant de sacrifices depuis François Ier pour conquérir cet Orient par le pro-

grès, ne continuerait-il pas demain l'œuvre commencée? N'a-t-il point assez souffert pour que l'Europe lui donne au moins autant qu'à des nations qui, sans son sacrifice, seraient aujourd'hui esclaves ou tributaires de l'Allemagne?

D'autre part, il faut bien se rappeler que la masse ottomane a marché contre l'Entente par la faute de la partie intellectuelle de la nation. Le peuple ignorait véritablement les premiers éléments du conflit. Il s'est jeté dans la mêlée parce que le sultan, esclave lui-même de la Jeune-Turquie, l'ordonnait. Mais que demain l'élite ottomane, débarrassée d'arrivistes sans scrupules, redevienne francophile, et il en sera autrement. L'empire turc peut représenter pour nous une force utile, en devenant une alliance. Ce n'est point à dédaigner, si l'on essaye de deviner un avenir que la création d'une ligue des nations n'empêche point de considérer comme menaçant!

Laisser dépecer la Turquie ne peut que provoquer des conflits nouveaux. Malgré ses fautes, malgré les crimes de ses dirigeants, *elle doit continuer à vivre, sous la protection de la France*, la seule qu'elle consentira à accepter. Sa punition doit être le contrôle de l'Europe, prenant pour mandataire notre pays. La France doit recevoir la mission de veiller sur Constantinople et les détroits, tout en contrôlant les actes du sultan. Sous l'égide française également, les nationalités nouvelles qui vont entourer la Turquie doivent être assez fortement organisées pour espérer pouvoir se défendre contre toute poussée de fanatisme.

*
* *

Si nous savons nous opposer à la disparition de l'empire ottoman, un grand avenir économique nous est ouvert du côté asiatique. L'Allemagne et l'Autriche voient, en ce moment, leurs voies d'accès vers l'Orient arrêtées par une artère de premier ordre : la ligne du 45e parallèle (1), reliant Bordeaux à Odessa par Limoges, Lyon, Milan, Venise, Belgrade, Craïova, Bucarest, avec embranchements par Sofia vers Constantinople et par Nich vers Athènes. La grande ligne Calais-Paris-Simplon-Milan (dite Simplon-Orient express), vient en renforcer l'importance. Cette barrière anti-germanique constitue un canal représentant un trafic rapide pour notre pays, vers l'Est.

Mais encore faut-il, pour arriver à des résultats économiques tangibles, que nous sachions veiller de très près à empêcher le renouvellement des lourdes fautes commises par notre diplomatie, antérieurement à 1914. A temps nouveaux, il faut hommes nouveaux! Nous devons méditer sur nos erreurs ; au lieu de les nier, nous devons nous armer d'une mentalité nouvelle, surtout relativement aux méthodes économiques! Nous devons tenter davantage, en nous disant que l'Asie-Mineure représente une source inépuisable de richesses, et nous souvenir que la fortune favorise seulement les audacieux !

(1) Le projet en a été lancé par MM. Géo-Gérald, député de la Charente, Herriot, maire et député du Lyon, et M. Henri Lorin, de l'Université de Bordeaux, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, député de la Gironde.

Nous avons le devoir de ne céder à aucune puissance la protection et la régénération de la Turquie. Il ne faut pas que l'opinion publique se laisse émouvoir par les idées de quelques hommes qui, se souvenant seulement des crimes de l'empire ottoman, souhaitent sa disparition. Ils ne se rendent pas compte que celle-ci atteindrait gravement les intérêts français.

*
* *

A l'heure actuelle, de gros nuages se forment à l'horizon, menaçant d'un nouvel orage l'Asie-Mineure.

En tombera-t-il une pluie de sang, comme celle qui s'est abattue sur la douloureuse Arménie? Peut-être, si l'on en juge par les rébellions et les massacres qui se succèdent dans ce malheureux pays? Après la question d'Orient, aurons-nous une question d'Asie? C'est à craindre, sous la forme d'une crise de panislamisme, succédant à celle de panturquisme!

Cependant les peuples ont besoin, en Asie-Mineure comme ailleurs, de la paix bienfaisante, pour bâtir à nouveau au-dessus des ruines. La France civilisatrice est la plus qualifiée de toutes les puissances pour leur assurer le droit de vivre sous un régime de liberté. Souvenons-nous que l'avenir est fait du passé. Celui-ci, en Orient, appartient à notre pays. Aussi, quand on regarde des cartes bâties d'après les accords hâtifs du 16 mars 1916 et du 30 septembre 1917 avec l'Angleterre, reste-t-on stupéfait de voir la France, créatrice de la Turquie, la France qui depuis des siècles l'a sortie du chaos de la barbarie,

réduite, comme zone d'influence, en Orient, à une étroite bande de terrain, représentée par la Syrie du nord et le Liban! Il est vrai que, tardivement, la Conférence de la Paix a reporté notre action en Cilicie. Cadeau qui n'en est point un! Il faudrait plus de 100.000 hommes pour nous établir solidement dans la région de l'Anti-Taurus. Le récent désastre de Marach, situé à quelques kilomètres seulement du chemin de fer de Bagdad, est là pour nous avertir des difficultés extrêmes d'une pénétration un peu profonde en Anatolie.

Je le répète, on reste fort surpris de constater les variations que la diplomatie fait subir aux cartes géographiques intéressant la Turquie d'Asie! Les diverses nations s'adjugent aujourd'hui de vastes contrées que des influences diverses morcellent demain. Finalement on les leur enlève, pour les donner à d'autres... toujours sur le papier, bien entendu! Et, pendant qu'on discute autour des Dix, des Cinq ou des Trois, les Turcs et les Kurdes, solidement retranchés dans leurs montagnes inaccessibles, attendent la venue des *Raïas*, s'apprêtant à mener contre eux la dernière croisade islamique!

Ceux qui, à Londres ou à Paris, arrangent les traités, ignorent généralement tout des populations dont ils veulent régler la destinée. Parlez-leur du péril islamique. Dites-leur que l'Asie compte 145 millions de mahométans et que la Russie bolcheviste est toute prête à étendre sa vague immense vers l'ouest, vague qui se gonflera du flot germanique. Assurez-les qu'une autre vague plus puissante encore, venant de la Chine, de l'Inde, de l'Afghanistan et du Turkestan, suivra celle-là. Ils vous traiteront de

rêveur ou de fou! Rien ne dérange l'optimisme et rien ne change la crédulité enfantine de ces hommes d'État qui décident du sort des nations à des milliers de kilomètres! On sait ce que nous a valu leur infaillibilité!

Nous avons écarté, pendant la guerre, le péril panislamique. Rien ne dit qu'il ne se déclarera pas demain! Pour l'éviter, il ne s'agit pas d'aller le provoquer en Anatolie, comme le veulent certains stratèges, diplomates en chambre qui renieront du reste leurs théories au premier échec. L'Anatolie forme un chaos de montagnes, dans sa plus grande étendue, qu'on ne saurait franchir. La bonne tactique vis-à-vis de la Turquie n'est pas là! Nous devons et nous pouvons la punir, en exigeant impérieusement la livraison des grands coupables : Enver, Talaat, Djemal, etc..., ou nous préserver d'un retour offensif de ces bandits en mettant leur tête à prix — ce qui serait plus simple et plus pratique. Mais, cette question de châtiment et de sécurité mise à part, nous devons permettre à la Turquie de renaître en s'appuyant avec confiance sur cette France qui fut sa créatrice.

Je reviens encore sur des idées exprimées et même répétées déjà dans cet ouvrage. Mais, au moment de le terminer, je lis ou j'entends des thèses si étranges au sujet de la Turquie et de nos projets orientaux que, malgré moi, j'expose une fois de plus cette pensée qui représente, dans mon esprit, une conviction : « Il faut refranciser la Turquie! » C'est le seul moyen d'éviter une nouvelle conflagration européenne et même mondiale, ayant pour origine une fois de plus la question d'Orient.

Mais l'*Arménie*, dira-t-on? Si nous voulons la sauver, il faut avant tout l'organiser militairement. Nous pouvons lui envoyer mille instructeurs et aussi des armes et des munitions à volonté. Les villages arméniens pourront alors se défendre contre les bandes kurdes et même contre les Turcs. Seulement, si nous désirons arriver rapidement à un résultat, il ne faut plus « gendarmiser » nos missions militaires. On ne peut organiser sur une étendue aussi considérable que la Turquie d'Asie un service de police et de protection similaire de celui des grandes nations européennes. N'essayons pas de défendre des étendues immenses de pays avec quelques officiers, suivant notre méthode trompeuse de 1914 dont j'ai fait voir déjà l'inutilité! Des postes de protection, commandés en Arménie par deux ou trois sous-officiers de troupe sérieux, actifs et ayant combattu, voilà ce qu'il faut; des mitrailleuses, des fusils et beaucoup de cartouches pour répondre aux bachi-bouzouks égorgeurs, voilà la vraie solution! Et l'Arménie martyre renaîtra de ses cendres, et le champ de mort qu'elle représente se transformera en pays vivant et prospère!

Il faut organiser la Turquie d'Asie d'après des renseignements sûrs et non point au hasard. Or ces renseignements semblent faire défaut à nos gouvernants, puisque nous avons eu tout dernièrement l'idée malheureuse de pénétrer en forces à l'intérieur de la Cilicie, pour aboutir, on sait à quoi : à la retraite de Marach!

Les Turcs accepteront un contrôle européen, si ce contrôle n'a pas un caractère anti-ottoman. Sinon, le mouvement nationaliste, dirigé par Mustapha-

Kémal, se transformera en soulèvement panislamique.

Depuis longtemps, on ne parle plus d'*Enver* ni de *Talaat*. Ces deux hommes — nos mortels ennemis — sont très probablement cachés au Caucase ou en Anatolie. Ils dirigent toute la politique ottomane dont Mustapha-Kémal représente le bras, tandis qu'Enver en reste la pensée. Aux Jeunes-Turcs germanophiles, nous pouvons opposer un parti sincèrement ami de la France. Mais il ne sera vraiment pour nous que si nous savons ménager le chef religieux de tout l'Islam : le sultan.

La Turquie, déjà fortement châtiée, doit obtenir de la France un pardon généreux. L'Arménie, persécutée depuis des siècles, doit recevoir d'elle son salut. Les puissances européennes, si elles désirent sincèrement la concorde et la paix, peuvent faire confiance à notre pays et lui remettre le mandat de pacifier l'empire ottoman. C'est la seule nation qui, par ses traditions et par son passé, puisse conjurer le grave danger qui se lève à l'horizon oriental et qui s'appelle le *Péril islamique*, doublé bientôt sans doute du *Péril jaune!*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La Turquie à travers l'histoire.

CHAPITRE I

LA VIEILLE TURQUIE

Byzance. — Histoire résumée de l'empire ottoman. — Décadence militaire. — Le recul de la barbarie musulmane. — Abd-ul-Hamid. — Le Panislamisme. 9

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION JEUNE-TURQUE

Midhat-Pacha. — Les causes de la révolution de 1908. — Le comité Union et Progrès. 29

CHAPITRE III

LES TROIS

Enver. Talaat. Djemal 39

CHAPITRE IV

LES COMPARSES

Saïd-Alim. — Nazim. — Djavid. — Mahmoud-Chevket. — Mahmoud-Moukhtar. — Rami. — Ahmed-Riza. — Halil. — Bahaeddine. — Bédri. — Djambolat. — Féthi. — Tcholak Faik. — Véhib. — Eyoub-Sabri. — Tahsin. — Omer Nadji. — Midhat Chukri. — Ibrahim. — Hussein Djahid. — Hadji Alil. 59

CHAPITRE V

LES INNOCENTS

Mehmed V. — Youssouf-Izzedine 72

CHAPITRE VI

DE QUELQUES MOYENS DE GOUVERNEMENT

La police. — L'espionnage et l'assassinat. — La presse ottomane. 80

DEUXIÈME PARTIE

L'armée turque.

CHAPITRE VII

LE CÔTÉ MILITAIRE DE LA QUESTION D'ORIENT

Une revue militaire à Constantinople. — Le soldat turc. — L'armée turque. — Nos imprévoyances d'avant-guerre. 89

CHAPITRE VIII

MISSIONS FRANÇAISES

Une mission militaire française sous le Second Empire. — La gendarmerie ottomane. 107

CHAPITRE IX

MISSIONS ALLEMANDES

Von der Goltz. — Liman von Sanders. 120

TROISIÈME PARTIE

La France et la Turquie.

CHAPITRE X

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA FRANCE EN ORIENT

L'amitié franco-turque. — La question des chemins de fer. — La lutte de l'Allemagne contre l'influence française. 125

CHAPITRE XI

NOS FAUTES

Les erreurs de l'opinion. — L'emprunt de 1914. — L'ignorance française, en fait de politique étrangère. 141

QUATRIÈME PARTIE

La Turquie et la guerre.

CHAPITRE XII

AU SEUIL DE LA GUERRE

Après l'assassinat de l'archiduc. — Les hésitations de la Turquie. 155

CHAPITRE XIII

LA TURQUIE PENDANT LA GUERRE

Tableau synoptique des principaux événements. 163

CHAPITRE XIV

LES DARDANELLES. — LES RAISONS DE L'EXPÉDITION. . . 168

CHAPITRE XV

OPÉRATIONS MARITIMES 172

CHAPITRE XVI

OPÉRATIONS SUR TERRE

Dispositions préparatoires. — Le terrain. — Le débarquement (25-27 avril 1915). Les opérations, du 27 avril au 30 juin 1915. — La diversion d'Anzac-Souvla (août 1915). La retraite. 178

CHAPITRE XVII

LES FAUTES TACTIQUES

Le manque de renseignements. — Ignorance topographique. — Les fautes des Turcs. — La mésestime de l'armée ottomane. — Responsabilités militaires. — Ce qu'on aurait pu faire. — Les résultats de la résistance turque 202

CHAPITRE XVIII

L'ARMÉNIE MARTYRE.

Turcs et Arméniens. — L'impérial massacreur. — Le rôle de Talaat et d'Enver. — L'extermination 218

CONCLUSION

L'AVENIR

Les délégués turcs à la Conférence de la Paix. — La Turquie de demain. 234

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Planche I

Tous droits réservés

Planche II

Légende

A.B.C.D
E.G.H.M.N.R } Points de débarquement

Terrain conquis du 25 Avril au 14 Juillet 1915

Forts et Batteries

Carte des Dardanelles

Echelle

5 4 3 2 1 0 5 10 15 K

H. Seignobos

Tous droits réservés

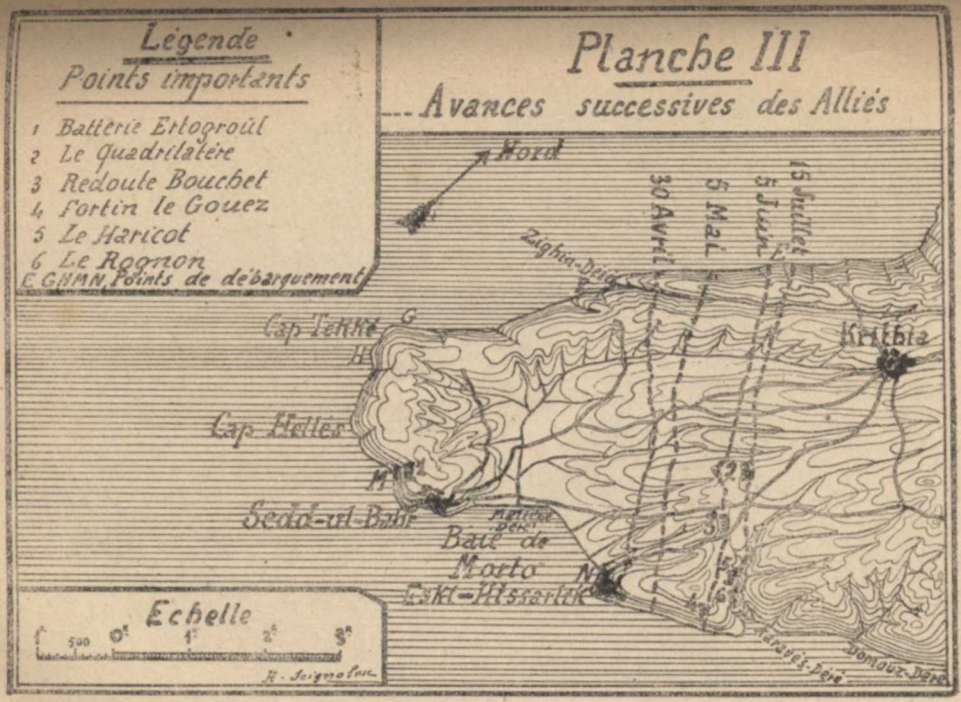
Légende
Points importants
1 Batterie Ertogroül
2 Le Quadrilatère
3 Redoute Bouchet
4 Fortin le Gouez
5 Le Haricot
6 Le Rognon
E. G. H. M. N. Points de débarquement
Planche III
Avances successives des Alliés
Nord
30 Avril
5 Mai
5 Juin
15 Juillet
Zighin-Déré
Cap Tekké
Cap Helles
Krithia
Sedd-ul-Bahr
Baie de Morto
Eski-Hissarlik
Echelle
500
0
1
2
3
H. Seignolle

Planche IV

CARTE
DE LA
PRESQU'ILE DE GALLIPOLI

Echelle

500 Mètres 500 1000 1500

Krithia

Atchi Baba

Ali bey Chiflik

Zigindere

Kereves-Dere

Maltepe-Dere

Demouz-Dere

Kanli-Dere

Chesmé

Cap Tekké

Cap Hellès

B^ie Erlogroul

Sedd-ul Bahr

Baie de Morto

Eski-Hissarlik

Légende

Routes
Sentiers
Ruisseaux et Ravins
Montagnes (courbes maîtresses espacées de 10 mètres)
E.G.H.M.N Points de débarquement

Tous droits réservés

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

HENRI MORGENTHAU

ANCIEN AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A CONSTANTINOPLE

MÉMOIRES
DE
L'AMBASSADEUR MORGENTHAU

Vingt-six mois en Turquie
avant et pendant la guerre mondiale.

Un vol. in-8 . . . . . 12 fr.

Cet important ouvrage est la traduction, fort exacte et claire, des *Mémoires* de M. Henri Morgenthau, ambassadeur des États-Unis à Constantinople, avant et pendant la Grande Guerre. Morgenthau est un témoin d'une grande valeur, d'une redoutable clairvoyance, qui vient dire ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. « Ce que j'ai appris grâce à mes fonctions, dit-il, est la propriété de mes compatriotes autant que la mienne. » Et il vient déposer contre le plus grand crime de l'histoire. C'est donc un livre de fond, à consulter et à conserver.

(*La Démocratie Nouvelle.*)

On voit dans ces *Mémoires* que les événements de ces vingt-six mois étaient reliés les uns aux autres comme les péripéties d'une histoire définie; les divers individus qui se mouvaient sur la scène apparaissent comme les acteurs d'un drame soigneusement et criminellement monté. Ces souvenirs, qui abondent en révélations curieuses sur l'histoire de la Turquie au début de la guerre et en anecdotes piquantes sur les étranges personnages qui furent cause de sa ruine, constituent un document important à consulter sur le monde politique international, en même temps qu'un livre intéressant pour les historiens de la guerre.

(*La Revue des Deux Mondes.*)

ANDRÉ MANDELSTAM

Docteur en droit international,
Associé de l'Institut de droit international,
Ancien secrétaire de la seconde Conférence de la Paix.

LE SORT
DE L'EMPIRE OTTOMAN

Un vol. in-8 . . . . . 15 fr.

On lira avec le plus grand profit ce livre capital publié par M. André Mandelstam. Au point de vue documentaire, c'est un recueil extrêmement précieux.

AUGUSTE GAUVAIN (*Journal des Débats*).

C'est toute l'histoire moderne de l'Empire ottoman que M. Mandelstam retrace dans ce livre, avec un luxe de détails, de pièces à conviction, de textes, que lui envieraient les meilleurs élèves de l'École des Chartes.

(*La Revue Mondiale.*)

Dr JOHANNÈS LEPSIUS

Président de la Deutsche Orient-Mission
et de la Société Germano-Américaine.

LE RAPPORT SECRET
SUR
LES MASSACRES D'ARMÉNIE

Publié avec une Préface de RENÉ PINON,
Professeur à l'*École des Sciences politiques.*

Un vol. in-16. . . . . 5 fr.

Ce rapport, écrit dans un style froid et sans pittoresque, est certainement un des documents les plus sinistres dont puisse s'enrichir l'humanité.

(*J'ai vu.*)

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

CHARLES STIÉNON

LES CAMPAGNES D'ORIENT

ET LES INTÉRÊTS DE L'ENTENTE

Un vol. in-8 avec 15 cartes hors texte . . . . . 9 fr.

L'ensemble du livre de M. Stiénon constitue un résumé fort clair des campagnes de 1914 à 1917 en Égypte et en Asie. Son dernier chapitre fait preuve, en outre, d'un jugement fort sain et d'une lucidité remarquable dans l'appréciation des résultats obtenus et de leurs conséquences.

(*Gazette de Lausanne.*)

Dr HARRY STUERMER

Ancien correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, 1915-1916.

DEUX ANS DE GUERRE A CONSTANTINOPLE

Études de morale et de politique allemandes et jeunes-turcs.

Traduit de l'allemand par l'auteur.

Un vol. in-16 . . . . . 5 fr.

Un témoin exceptionnel, le correspondant à Constantinople de l'officieuse *Gazette de Cologne*, ayant rompu moralement avec son pays, révèle dans ce livre les infâmes menées allemandes et jeunes-turques à Constantinople.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

VICTOR KUHNE

LES BULGARES
PEINTS PAR EUX-MÊMES

DOCUMENTS ET COMMENTAIRES

Préface d'Auguste GAUVAIN.

Un vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50

Sur le geste de la Bulgarie déchirant en 1915 son traité avec les Serbes, permettant ainsi l'écrasement de ses alliés de la veille, M. Kuhne apporte des documents accablants, fournis par les Bulgares eux mêmes dans leurs journaux et documents diplomatiques.

TESTIS

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES
d'après les documents officiels anglais.

RAPPORTS DU GÉNÉRAL SIR IAN HAMILTON — RAPPORT DE L'AMIRAL DE ROBECK — RAPPORT DE LA COMMISSION PARLEMENTAIRE ANGLAISE — POURQUOI L'ÉCHEC DES DARDANELLES ?

Un vol. in-16 avec 11 cartes dans le texte . . . . . 5 fr.

On lira avec une attention passionnée les récits angoissants et dramatiques qui abondent dans ce volume, et surtout l'étude critique si curieuse *Pourquoi l'Échec des Dardanelles?*, dans laquelle l'auteur a dégagé, puis réuni en un faisceau saisissant toutes les fautes politiques et militaires qui firent échouer l'expédition.

CLAUDE ANET. — *LA RÉVOLUTION RUSSE* : 4 vol.

I. *A Pétrograd et aux Armées* (mars-mai 1917) 5 »

II. *Grandeur et décadence de Kerenski* (juin-novembre 1917) . . . . . 5 »

III. *La Terreur maximaliste* (nov. 1917-janv. 1918) . . . . . 5 »

IV. *La Paix de Brest-Litovsk* (janv.-juin 1918). . 5 »

ARVÈD BERG. — *La Latvia et la Russie* . . . . . 3 »

J.-W. BIENSTOCK. — *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*. I (1790-1894) in-8. . . . . 12 »

XXX. — *Les "Dangers mortels" de la Révolution russe*. 5 »

— *Que faire de l'Est européen ?* . . . . . 6 »

G. DEMORGNY. — *Les Partis politiques et la Révolution russe* . . . . . 5 »

FRANÇOIS DENJEAN. — *Le Commerce russe et la Révolution* . . . . . 5 »

GÉNÉRAL DU MORIEZ. — *France et Pologne*, gr. in-8. . 12 »

RAOUL LABRY. — *L'Industrie russe et la Révolution*. . 5 »

— *Une législation communiste* (Recueil des lois, décrets et arrêtés principaux du gouvernement bolcheviste) in-8. . . . . 25 »

KAROL LUTOSTANSKI. — *Les partages de la Pologne et les luttes pour l'Indépendance*, gr. in-4 . . . . . 40 »

GÉNÉRAL NICOLAS DE MONKÉVITZ. — *La décomposition de l'Armée russe* (1917-1918) . . . . . 5 »

IVAN OZEROFF. — *Problèmes économiques et financiers de la Russie moderne* . . . . . 5 »

SERGE PERSKY. — *La vie et l'œuvre de Dostoievski*. in-8 10 »

— *De Nicolas II à Lénine* . . . . . 6 »

La Pologne, son histoire, son organisation et sa vie. Publié sous la direction de Josef Siemienski, in-4. 30 »

COMTE ALEXIS TOLSTOÏ. — *Le lieutenant Demianof* . . 5 »